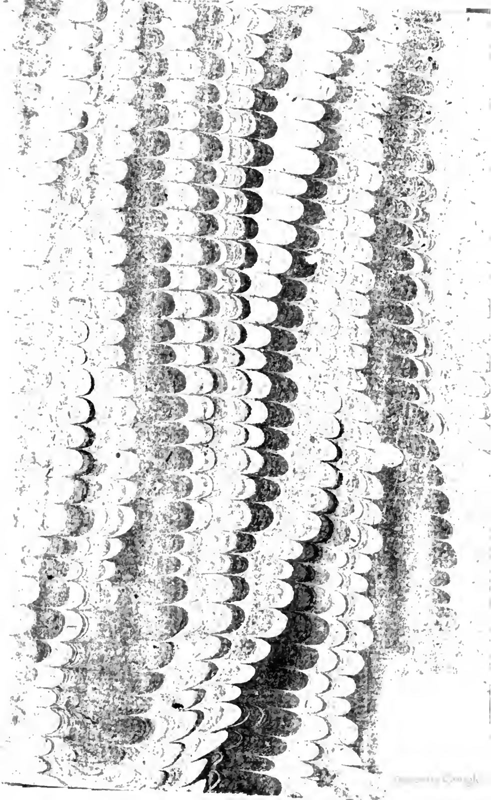
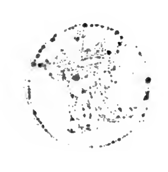






REFLEXIONS HISTORIQUES ET CRITIQUES SUR LE GOUT ET UR LES OUVRAGES DES PRINCIPAUX AUTEURS ANCIENS ET MODERNES

PAR

[ONSIEUR LE MARQUIS D'ARGENS.





A BERLIN,

Chez FROMERY sous les Arcades

MDCCXXXXIII.





A Sa Majesté le Roi de Prusse

Sire.

IL *n'est rien de si difficile que de louër* *in* Roi, *qui merite les plus* *rands Eloges, & qui, content* *le les meriter, les dédaigne* *ar une veritable grandeur:* *'est-là, précisément, le ca-* *actere de* Vôtre Majesté. *'ous craignez autant les*

louanges, que Vous *estimez la gloire;* Vous *gagnez des Batailles;* Vous *conquerez des Provinces;* Vous *rappellez dans* Vos Etâts *les Sciences & les Arts, qui sembloient, pendant un tems, s'en être éloignez;* Vous *faites construire des Edifices, dignes de la grandeur des Romains;* Vous *alliez à la Discipline Militaire la plus exacte, la Pompe & la magnificence de l'Art des Sophocles, des Euripides & des Orphées; & à ces actions, dont chacune a part suffit*

ſuffit pour mener un Prince à l'immortalité, Vous *ajoûtez la modeſtie de vouloir les faire, uniquement, par le bien, qui en reſulte, & point du tout par le plaiſir d'en être applaudi. Mais,* Sire, *de toutes les vertus, qui brillent dans la* Perſonne *de* Vôtre Majeſté, *celle, qui me paroît la plus eſtimable, c'eſt la bonté de* Vôtre *cœur. On voit tous les Siecles quelques Héros Militaires, quelques Princes Magnanimes, quelques Souverains vertueux;*

il faut dix Siecles, pour réünir dans un ſeul homme les qualitez de Céſar & les vertus de Titus. Je m'apperçois que l'amour de la verité m'entraine malgré moi, & que le plaiſir de répandre les ſentimens de mon cœur me fait courir le risque de vous déplaire. Sire, *nous autres Philoſophes nous préferons l'interêt Public au nôtre, & nous ſommes comptables à ce Public des actions, qui ſont honneur a l'humanité. D'ailleurs,* Sire, *les graces, dont*

Vôtre Majesté *m'a comblé, rendent encore mon excuse plus legitime. Une faute commise par reconnoissance & par justice est bien pardonnable aux yeux du Roi le plus humain & le plus vertueux. A cette premiere faute j'en ajoûte une seconde. Je prends la liberté de* Vous *offrir un Livre, bien éloigné de cette perfection qu'il devroit avoir, pour plaire à un génie aussi eclairé, aussi superieur que celui de* Vôtre Majesté. *Mais les Dieux, dont les Rois*

ſont les images ſur la terre, ne jugent point des ſentimens des hommes par la grandeur de l'offrande; c'eſt par les mouvemens du cœur de ceux qui la font. Je ſuis avec le plus profond reſpect

Sire

De Votre Majeſté

Les tres humble & tres obeiſſant Serviteur
MARQVIS D'ARGENS.

Préface.

JE pourrois faire ici une Préface fort longue & peut-être fort ennuyeuse, pour instruire mes Lecteurs des raisons, que j'ay euës de composer cet ouvrage & de l'écrire dans le goût, que je l'ai écrit. Mais, depuis long tems, on est accoûtumé à ne plus lire les Préfaces; ou, si on les lit, on les regarde comme des Piéces placées à la tête d'un livre, pour surprendre la bonne foi ou pour faire illusion à l'esprit des Lecteurs. Je prie donc les miens, pour les persuader que je ne leur dis que ce que j'ay écrit à un de mes meilleurs amis, de lire la Lettre suivante, qui vaut pour mon ouvrage un discours préliminaire.

Lettre à Mr. Jordan Conſeiller Privé de ſa Maj. le Roi de Pruſſe.

Mon cher Ami

VOici mes réflexions ſur le Goût, dont je vous ai parlé, il y a quelque tems: liſez les, je vous prie, avec cette bonté & cette indulgence, que vous avez pour vos amis. Quand on a autant d'eſprit & d'érudition que vous, il eſt difficile qu'on puiſſe être aiſément content. Ainſi j'attends beaucoup plus de vôtre complaiſance que de la ſolidité de mon ouvrage. Une idée aſſez ſinguliére me fit former le projet de l'écrire: &, en faveur de cette idée, peut-être me pardonnerez vous l'exécution. J'ay toûjours cru, que c'eſt un devoir indiſpenſable pour les hommes d'être utiles aux autres hommes: & ce devoir eſt encore plus eſſentiel en ce qui regarde les gens de

de nôtre état & de nôtre profeſſion. J'ay donc tâché, dans tous mes ouvrages, de pouvoir inſpirer du goût pour les belles Lettres & pour les Sciences aux gens du monde. Hé, quoi! Cette partie des hommes, qui, ſans doute, eſt la plus aimable & la plus ſociable, ne vaut-elle pas bien qu'on ſe donne la même peine pour elle que de vieux pédans ſe donnent pour de jeunes & apprentifs pédans? Ne ſe déſabuſera-t-on jamais d'écrire uniquement pour des hommes, qui n'ont rien d'aimable? Et, malgré l'exemple des Fontenelles, des Voltaires, des Montesquioux & des Bayles, qui ont écrit, pour plaire & pour inſtruire, enveloppera-t-on toûjours d'une érudition monſtrueuſe & d'une obſcurité presque impénétrable tous les ouvrages, qu'on deſtinera à l'inſtruction des hommes.

On ſe plaint de ce que les gens du monde mépriſent les Sciences & les belles Lettres. Comment pourroient-ils eſtimer des choſes précieuſes par elles mê-

mêmes, mais revêtuës, par ceux qui les leur presentent, de l'ecorce la plus dégoûtante, J'ose soûtenir qu'il n'est aucune Science, qu'on ne peut faire goûter, je ne dis pas aux hommes, mais aux femmes, qui paroissent le plus aimer le plaisir; si on les instruissot d'une maniére aimable & engageante. Que tous les Philosophes écrivent comme Fontenelle & l'aimable Marquise du Chatelet, dans peu d'années les plus jolies femmes de Paris entendront la Philosophie, aussi bien que l'art de coquetter. Tous les hommes sont portez, naturellement, à la curiosité: dès qu'on sait mettre habilement en usage cette curiosité, on est assûré de s'en servir utilement pour leur instruction. Avant Mademoiselle de Scuderi, Madame Deshouliéres & la Comtesse de la Suze, aucune Femme en France ne s'étoit avisée d'écrire; parceque les livres, qu'on faisoit dans ce Païs étoient du goût de ceux, qu'on fait aujourdhuy dans le reste de l'Europe: le Pedantisme y domine ordinairement. J'ay donc cru,

mon cher Ami, que je rendrois un service à bien des gens aimables, si je leur mettois sous les yeux ce que les meilleurs Auteurs Anciens & Modernes ont fait de plus beau, & que je leur fis connoitre ce que pensent les gens de goût de ces mêmes Auteurs Anciens & Modernes.

Voici, mon cher Ami, la prémiére Partie de mon Ouvrage achevée: elle concerne les Modernes. J'ay tâché de parler, sincérement & sans aucune partialité, de leurs talens & de leurs defauts. Je pense que vous serez content de la façon retenuë & modeste, que j'ay employée pour relever les fautes, & de la maniére vive & empressée, avec laquelle j'ay tâché de faire valoir les beautez, que j'ay cru appercevoir. J'ay pris, dans ma prémiére Partie, le sage Despréaux pour guide: c'est sur ses préceptes que j'ay principalement appuyé mes décisions. Pouvois-je choisir un Critique plus assûré pour confirmer mes opinions? Je ne pense pas de lui ce qu'en a pensé Mr. l'Abbé d'Olivet, *qu'il ne se trompa jamais.*

Mais

Mais je ſuis certain que, dans les endroits, où la paſſion ne l'emporta point, il ne fut jamais en faute.

J'ay toûjours apporté des exemples, dès qu'il a été queſtion d'un précepte, d'un défaut, ou d'une beauté: & j'ay même ſouvent cité ces exemples aſſez au-long; parce que les Lecteurs en comprennent, plus aiſément, la force, le ſens & l'energie. Il vaut mieux qu'il y ait, dans un paſſage, quatre vers ou quatre lignes de plus, que ſi elles y étoient de moins. C'eſt à l'imitation de Longin, qui me ſervira de guide dans la ſeconde Partie de mon Ouvrage, que j'ai rapporté avec ſoin les paſſages des Auteurs, que je critiquois ou que je louois. Cette methode me paroît excellente: un tas de préceptes, entaſſez les uns ſur les autres, ne frappe point l'eſprit & n'attache pas le Lecteur, comme des préceptes & des réflexions, que des exemples fortifient: cette diverſité amuſe & délaſſe les Lecteurs. D'ailleurs, dans un Ouvrage; où l'on ne fait qu'indiquer les exemples, on oblige, pour ainſi

dire

dire, les Lecteurs curieux à ne pouvoir lire cet ouvrage qu'au milieu d'une Bibliothéque nombreuſe.

Vous trouverez, mon cher Ami, bien des fautes d'impreſſion dans mon ouvrage; mais ne me les imputez point, il m'a été impoſſible de les prévenir, encore plus de les éviter, le libraire ayant preſſé, extraordinairement l'impreſſion, de ce Livre, pour ne point manquer la Foire de Leipſig. Il y a de ces fautes, qui me font d'autant plus de peine qu'un Lecteur ignorant ou malin pourroit me les imputer, Par exemple, il y a *du depuis;* au-lieu de *depuis:* ce *du* eſt de trop. Dans un autre endroit, il y-a *des plus magnifiques*, il faut lire *les plus magnifiques*. Enfin, il y-a une vingtaine de fautes, que j'ay remarquées, où il y a des mots transpoſez, des ſyllabes de trop &c.

J'eſpere que mes réflexions ſur les Auteurs Anciens ſuivront bientôt celles ſur les Modernes. Je conte d'ajoûter à ces deux Volumes un troiſiéme ſur les Arts: ce dernier ſera écrit en forme de Lettres, adreſ-

adreſſées à nôtre ami commun le Baron de Kaiſerling, chez qui la probité & l'eſprit ſont *in ſupremo gradu*. Je n'oublierai pas de faire mention, dans cet ouvrage, du mérite de nôtre ami Knobelsdorf, qui vient de montrer ce qu'il ſavoit faire dans la ſuperbe Sale de l'Opera, qu'il a fait conſtruire à Berlin. Le Baron de Pölnitz travaille toûjours à la réviſion & à l'augmentation de ſes Mémoires: ce qu'il m'en a lu eſt excellent. Vous connoiſſez ſon génie; ainſi vous n'aurez pas de la peine à me croire. Je ſuis avec l'eſtime la plus parfaite & l'amitié la plus tendre

Mon cher Ami

Votre tres humble Serviteur

M. d'Arg.



REFLEXIONS HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR LE GOUT.

§. I.

SUR LE GOUT EN GENERAL.



eux qui regardent le goût comme une chose, uniquement, arbitraire & presque dépendante du caprice, n'en ont aucune véritable idée. Le goût est quelque chose de réel, c'est ce qui donne la perfection

aux meilleurs ouvrages il doit meme régner dans ce qu'on appelle *ouvrages de méditations abstraites*. La Philosophie, en ce point, se reunit avec les belles lettres. Un traité de Métaphisique sans goût, quelques bonnes choses, qu'il puisse contenir d'ailleurs, est aussi vicieux, dans son espéce, qu'un Poëme Epique, dont la conduite est réguliére, mais dont les vers sont peu harmonieux, & les pensées basses & communes.

Je définis le Goût, un sentiment naturel, perfectionné, et eclairé par une connoissance parfaite de tout ce qui peut rendre brillant, net, précis, profond, les matieres qu'on traite. Il est donc impossible de produire rien de véritablement bon, rien de parfait, si le goût n'y regne pas. En vain s'éfforce-t-on de mettre de l'érudition dans un livre, si cette érudition est, monstrueusement, entassée: elle n'est propre, au lieu d'instruire, qu'à ennuyer ou qu'à causer de la confusion dans l'esprit le plus juste. En vain offre-t-on à un lecteur les plus belles idées de Locke, de Des-Car-

tes,

tes, de Mallebranche ; si elles sont enve-lopées d'une obscurité presque impénetrable, si elles ne portent rien avec elles de clair, de net, de distinct, elles sont plus propres à donner de l'horreur pour la Métaphysique qu'à former des Métaphysiciens. Un Historien Véridique, mais diffus, qui narre sans ordre & sans grace, endort ses Lecteurs, au lieu de les instruire. Combien de livres n'ya-t-il pas, qui contiennent, je ne dis pas de bonnes, mais même d'excellentes choses, & qui sont presque entierement dans l'oubli par le peu de goût, qui y regne. J'ose dire hardiment que des beautez mediocres, soûtenuës & dirigées par le goût, paroîtront quelque fois, aussi brillantes, que d'autres, qui leur sont superieures, mais qui manquent par ce même goût. Il en est des Sciences ainsi que des femmes : les plus belles, dénuées d'une certaine grace, qui plait, en général, plus que la beauté même, paroissent souvent moins aimables, & sont, réellement, moins goûtées que d'autres, qui

ont un certain agrément, qui suplée aux beautez réelles qui leur manquent.

Les Savans, qui ne sont que Savans, & dont les connoissances ne sont point assaisonnées de ce Sel & de cet enjouement, qui n'est réservé qu'à l'esprit, sont ordinairement, les ennemis du goût: Selon eux ce mot ne signifie rien de précis, & même rien de réel. *Qu'entendez, vous disent ils, par le goût? châque homme a le sien; faut-il donc qu'un Ecrivain soit soûmis à contenter l'Univers entier? Un Philosophe s'abaissera-t-il jusqu'à rechercher l'approbation d'un petit Maître, d'un Courtisan?* Quelle extravagance! dira un Professeur de l'Université de Tubingue, ou de celle de Halle de vouloir que Mr. Wolff, le grand Wolff, écrive avec la politesse, l'ordre, la précision d'un Académicien.

Tous les Commentateurs Allemands & François croiroient être médiocrement savans, si, à propos du mot *Soulier*, ils ne faisoient mention de la chaussure des anciens

ciens Lacédemoniens, des Pantouffles des Athéniens, & des Sandales des anciens Perſes. Jls écriront une longue & ennuyeuſe Diſſertation, ſur le tems, où les hommes ont commencé à porter des Souliers: & tant d'èrudition déplacée, ſera ètalée, par ce qu' Horace aura loué le pied de ſa Maitreſſe, ou qu' Ovide aura fait mention de celui de ſa chereCorinne. Quel eſt le génie, qui aime l'ordre, qui ne gémiſſe dune ſcience auſſi déplacée & auſſi languiſſante.

Les Savans en *us* ont beau dire, il néſt point d'ouvrage véritablement bon, qui nemporte tôt ou tard les ſuffrages de tous les gens déſprit, de quelque étât qu'ils ſoient. Le Philoſophe éclairé s'unit avec le Courtiſan, pour admirer les Tragédies de Racine; & le Courtiſan, à ſon tour, diſpute au Philoſophe la gloire de louer les ouvrages de Locke. Des-Cartes eſt lû aujourdhuy, en France, avec plaiſir, par les perſonnes du plus grand monde: Ces mêmes perſonnes connoiſſent peu les ouvrages d'A.

d'Ariſtote & de ſes Commentateurs : la raiſon en eſt fort claire ; ce néſt pas qu'il n'y aît, dans Ariſtote, d'excellentes choſes, dont Des-Cartes lui même a profité. Mais le Philoſophe Grec eſt diffus, obſcur ; le François eſt clair, précis, méthodique, le véritable bon goût regne dans ſes ouvrages:& ce bon goût reunit tous les ſuffrages des gens, qui paroiſſent les plus oppoſez entre eux.

Ce néſt pas dans l'ordre ſeul, ni dans la préciſion & l'exactitude, que conſiſte le bon goût : On peut écrire d'une maniére éxacte, précise, profonde, & manquer de goût. La raiſon et la ſcience peuvent produire un Hiſtoire, ou un traité de Philoſophie, où toutes ces qualités ſe rencontrent ; le goût n'y-ſera point cependant ; il ne ſe trouve véritablement, que dans les ouvrages où la vivacité de l'esprit ſállie avec la ſageſſe & la pénetration de la raiſon; Quiconque néſt pas né avec de l'esprit ne peut jamais avoir du goût ; l'étude aſſiduë a le pouvoir de former un Savant

vant: mais elle ne fait jamais un homme de goût, que lorsque la Nature concourt avec elle. Si l'on confidére tous les gens, qui ont paffé, pour avoir un goût exquis, on verra qu'ils ont tous joint l'esprit à la fcience, & que ce premier l'a presque toûjours, emporté fur l'autre. Quel eft l'Auteur Ancien dont le gôut aît eté plus fur & plus délicat, que celui d'Horace? Quel eft l'Ecrivain, qui aít eû plus d'esfprit que lui? On ne fauroit nommer au-contraire un feul Auteur uniquement Savant, dont les écrits ayent jamais été regardez comme l'école du bon goût. Saumaife, Cafaubon, furent des perfonnages eftimables par leur vafte érudition; le goût leur manqua entiérement: il a manqué de même à tous les autres Savans, qui, ainfi qu'eux, ont eû peu defprit & de genie, eû égard à létenduë de leurs connoiffances.

Il arrive quelque fois qu'avee de l'efprit & de la fcience, on pêche contre le goût; on a vû des Auteurs d'un génie Su-

blime, & dune érudition profonde, faire des ouvrages, où le goût etoit peu consulté. Dans un cas pareil, on peut dire, que ces Auteurs, sentoient eux mêmes les fautes, qu'ils avoient commises, & qu'ils ne les avoient fait que par complaisance, par paresse ou par quelque autre raison. Il est certain, que Bayle connoissoit, que son Dictionnaire, d'ailleurs excellent, contenoit plusieurs Articles, qu'il en auroit dû retrancher en consultant le bon goût. Mais sa complaisance pour un tas de Professeurs, lui fit écrire un grand nombre de choses, qu'il eût suprimées sans eux. Moliére, l'inimitable Moliére, associa quelque fois des farces à ses meilleures Pieces: il voulut plaire au Peuple, & faire gagner de l'argent aux Comédiens. Il n'est donc point impossible, qu'avec de l'esprit, du gènie & de la Science, on pêche contre le goût, dès qu'on sort des regles prescrites par ce même goût.

§. II.

§ II.

DE QUELQUES AUTEURS QUI ONT ECRIT SUR LE GOUT.

On peut regarder tous les Rhéteurs, comme des gens, qui ont travaillé, principalement, a former le goût, & à prescrire des moyens pour l'acquerir: Mais parmi ces Rhéteurs, il en est ainsi que parmi le reste des hommes; le nombre des bons est fort petit, & celui des mechans très nombreux.

Les Grecs & les Romains eurent une foule de gens, qui firent profession d'enseigner l'Eloquence, la Poësie &c. De tant de Maîtres à peine, aujourdhuy, en connoissons nous cinq ou six, qui méritent nôtre estime. Un habile homme de ce Siecle, * loue beaucoup les ouvrages d'Aristo-

* Paul Beni, dit, que c'est un tres bel ouvrage, un Ouvrage admirable, où ce grand Maître a fait entrer des tresors désprit & de Science; qu'il nous y-montre, des sources inépuisables d'eloquence; qu'ailleurs il a surpassé les autres & qu'il se

riſtote, qui concernent ce qui peut avoir du rapport au goût. Longin * a preſcrit d'excellentes regles dans ſon traité du ſublime. Denys d'Halicarnaſſe * excelle dans les préceptes, qu'il donne. Tout l'Univers connoît le mérite éminent de Cicéron. Quintilien, l'honneur * de ſon Siécle, a eu des ſavans illuſtres qui l'ont egalez, * & presque préferez, à Cicéron. Voilà les ſeuls guides reſpectables, qui nous reſtent, de l'antiquité pour former le goût. Cette foule de Rhêteurs, que produiſſirent les Siécles poſtérieurs à celui de Quintilien, & dont il nous reſte encore les Ouvrages de pluſieurs, méritent

ſe ſurpaſſe ici lui-même. *Les Maitres de l'Eloquence par Mr. Gibert, Recteur de l'Univerſité,* p. 14.

* Tout le monde ſait le cas, que le fameux Boileau faiſoit de ces Regles, qu'il a traduites en François.

* *Rhetor in omni genere praeclare verſatus.* Suid. de Dion. Italic.

* *Quintiliane, vagae moderator ſumme juventae,*
Gloria Romanae Quintiliane togae.
Martial. Epigr. lib. 2.

* Ejus Oratorias Inſtitutiones Rhetoricis Ciceronis libris pleniores uberioresque eſſe exiſtimo. Angel. Polit. Praef. in M. f. Quintil.

ritent, a peine d'être nommez, & ſont plus propres à nuire qu'à ſervir. Ce ſont, ou de vains declamateurs, ou d'ignorans compilateurs.

Les Modernes n'ont pas moins été feconds en Rhéteurs, que les Anciens. Combien d'ouvrages n'a-t-on point écrit, pour preſcrire des régles pour le goût? De tous ces ouvrages, a peine en eſt-il deux, qui meritent d'être véritablement eſtimez. C'eſt ce que le Sage Mr. Gibert a démontré, évidemment, dans ſon Traité des *Maîtres de l'Eloquence*. Il paroît même y faire fort peu de cas de l'Ouvrage du Pére Jouvenci: il ne le conſidere que comme (a) *plus ſupportable que celui du Pére Pomey*, ce ſont ſes propres termes. Il ne marque gueres plus d'eſtime pour le Pére Lami, (b) que pour ces deux Jeſuites.

Le-

(a) *Les Maitres de l'Eloquence par Mr. Gibert, &c.* p. 294.

(b) *Des noms illuſtres, la Phyſique Carteſienne, la promeſſe*

Le Pére Rapin eſt un des plus aſſûré guide que nous ayons, parmi les modernes: Il a un goût fin, délicat & même exquis. Cependant M. Bayle le trouvoit trop déciſif, pour un homme, qui paroiſſoit avoir plus de goût, & de délicateſſe que de profondeur & d'érudition. (c) Il l'accuſe encore de ne point ſe donner la peine de conſulter les Originaux.

(d) Le Pere Bouhours avoit plus de faux brillant, que de veritable goût. Buſſi Rabutin, le plus ennuyeux des mortels étoit ſon Héros: Il cite, comme un exemple du bon goût, l'impertinente Lettre, que ce Comte ecrivoit a Louis XIV. dans laquelle il aſſûroit ce Monarque, que lui Buſſi avoit beaucoup d'eſprit. Ce que le Pére le

meſſe de dire les raiſons des préceptes, d'en dire plus que les autres, le mépris des Maîtres Anciens & Modernes, enfin le bon ſuccès de l'art de penſer; tout cela fut un aſtre favorable, pour l'art de parler. L'influence durera-t-elle? Ceux-là pourront en juger, qui se trouveront au terme, que la regle a marqué. Le même p. 360.

(c) Bayle. Diction. Hiſt. & Crit art. Ariſt. Lettr. A.

(d) *Voy les pensées ingenieuſes* du P. Bouhours p. 152.

le Vavasseur a écrit est bon, mais tres borné ; & ne concerne presque que ce qui regarde le burlesque, dont il a voulu, avec raison, faire sentir le mauvais & le ridicule.

Les Modernes étant infiniment inférieurs aux Anciens, pour ce qui concerne les régles sur l'art d'écrire & de parler, nous devons, naturellement, regarder, encore aujourd'huy, les Cicerons, les Quintiliens & les Longins comme des Maîtres, dont nons ne saurions, assez étudier les préceptes. Il ne s'agit point ici de la superiorité des Anciens sur les Modernes : il peut y avoir eu des Auteurs, dans ces derniers Siécles, qui ont surpassé ceux de la Gréce & de Rome Mais c'est en suivant les régles des anciens, qu'ils les ont effacez. Les leçons de Longin ont plus servi à Boileau pour égaler Horace, que tout ce qu'ont écrit les Rhéteurs François, dont il n'avoit, peut-être, jamais lû les ècrits.

Jl eſt encore quelques Ecrivains, outre les Rhèteurs, qui ont écrit ſur des matieres qui ont rapport au Goût. Baillet s'aviſa de faire le *Jugement des Savans*. Ce livre eut d'abord un ſuccès prodigieux: & bien des gens, ſur ſon ancienne réputation, le regardent encore comme excellent. J'oſe ſoûtenir, que céſt un des plus mauvais livres qu'on aît écrit, & qui néſt devenu paſſable que par le grand nombre de fautes qu'on y a trouvé. L'Anti-Baillet de Menage vaut infiniment mieux, que l'Ouvrage de Baillet: & les Notes de Mr. de la Monnoye, qui corrigent plus de quinze cent fautes d'ignorance ou de pareſſe, ſont très utiles. Voici comment s'explique cet ingénieux Critique, ſur le ſujet de l'Auteur, qu'il revoyoit. *Sans exercer une Critique trops ſévère, je prètends avoir corrigé un tres grand nombre de fautes dans ces premieres oeuvres de Mr. Baillet. . . . De ces fautes les unes ſont anciennes, qui regnent il y a longtems dans les livres; les autres nouvelles. Lés premie-*

mieres n'appartiennent a Mr, Baillet que par adoption; mais on peut le regarder comme le Pére des secondes. Je ne me suis gueres arreté a celles du langage; si ce n'est où l'expression étant trop équivoque, rendoit la pensee obscure. Son stile, qui, par rapport au sujet, devoit être simple clair, net, correct plûs tôt qu'élegant, est enflé, guindé, alambiqué, rempli de mauvaises phrases & sur tout d'idiotismes.

Il auroit été assez singulier, qu'un homme d'un esprit aussi mediocre, que l'étoit Baillet, eût pu porter un *jugement* éxact sur les écrits des Savans, & sur tout sur les écrits de ceux, qui exigeoient autant de goût que d'érudition: aussi n'est-il rien de si singulier, que ce que cet Auteur a dit au sujet de certains Ecrivains. Je rapporterai ici, pour en donner une idée, quelques uns des absurdes raisonnemens, qu'il a fait sur l'incomparable Molière, le Précepteur & le Réformateur de son Siécle. Il commence d'abord le *jugement* de ce Poëte, par deux ou trois pensées, dignes d'un novice Capu-

pucin. * *Mr. de Moliere*, dit-il, *est un des plus dangereux ennemis, que le Siecle ou le monde aît suscité à l'Eglise de Jesus Christ. & il est d'autant plus redoutable qu'il fait encore après sa mort, le même ravage, dans le cœur de ses lecteurs, qu'il en avoit fait de son vivant, dans celui de son spectateur.* Voyons donc un peu en quoi consiste ce *ravage, si redoutable, que Moliere fait dans le cœur de ses lecteurs*; & continuons d'entendre parler Baillet. „Nous n'avons „dit-il, encore trouvé rien de trop favo-„rable a ceux, qui nous vantent si fort la „morale de Mr. Moliére, & qui publient „hautement dans Paris, qu'il a corrigé plus „de défauts à la Cour & à la Ville, lui „seul, que tous les Prédicateurs ensemble. „Il faut avoir une envie étrange de se mu-„nir du nom des Auteurs graves, & de se „donner des garants d'importance, pour „vouloir nous persuader, par l'autorité de „quelques Critiques de réputation, qui „ont eu de l'indulgence pour Moliére que ces

* *Jugement des Savans* Tom. IV. pag. 308. Edit. in 4to. Amsterd. 1725.

„ces vices, qu'il a corrigez, fuſſent autre choſe que des maniéres extérieures „d'agir & de converſer dans le monde. Il „faut être bon jusqu'à l'excès, pour s'imaginer qu'il aît travaillé pour la réforme „de nos mœurs. Tous ces grands défauts, à la correction desquels on veut „qu'il aît travaillé, ne ſont pas tant des „qualitez vicieuſes ou criminelles, que „quelque faux goût, quelque ſot entêtement, quelques affectations ridicules, „telles que celles qu'il a repriſes, aſſez à „propos, dans les Prudes, les Précieuſes, „dans ceux qui outrent les modes, qui „s'érigent en Marquis, qui parlent inceſſamment de leur nobleſſe, qui ont toûjours quelque Poëſie de leur façon à „montrer aux gens.„ Comment eſt-il permis de dire autant de ſottiſes, que Baillet en dit dans ce peu de lignes! Il eſt faux que Moliére n'aît point ſongé à la réforme des mœurs. Quel eſt le but du *Miſantrope*, ſi ce n'eſt de donner du dégoût pour la diſſimulation, pour la mé-

diſance, pour le menſonge? quel eſt l'homme, qui ne rougiſſe de ſon avarice, en ſe voyant ſi bien peint dans l'Avare? Ces Comédies ſont-elles faites, pour corriger de quelque affectation ridicule, ou pour détruire des défauts, entierement, contraires au bien de la Société? l'hypocriſie, vice ſi contraire au bien public, vice d'autant plus dangereux, qu'il eſt commun, n'eſt-il pas repréſenté avec toute l'horreur dont on peut le peindre dans l'inimitable Piéce du Tartuffe? Mais il paroît, que c'étoit cette hypocriſie, ſi bien depeinte & ſi bien démasquée, qui avoit rendu odieux Moliére a Baillet. Voici les pitoyables réflexions, qu'il fait a ce Sujet: *Ceux qui ſouhaiteront voir* dit-il, *la plus ſcandaleuſe, ou du moins la plus hardïe, pourront jetter les yeux ſur le Tartuffe, ou il a prétendu comprendre, dans la Jurisdiction de ſon Thaëtre, le Droit, qu'ont les Miniſtres de l'Egliſe, de reprendre les hypocrites, & de déclamer contre la fauſſe dévotion. On voit bien, par la maniére, dont il a confon-*

du

du les choses, qu'il etoit franc novice dans la devotion, dont il ne connoissoit peut être que le nom, & qu'il avoit peut être entrepris au dessus de ses forces. Les Comediens & les Bouffons publics sont des personnes, decriées de tout tems, & que l'Eglise même, par voye de droit, considere, comme retranchées de son corps, parce qu'Elle ne les croit jamais dans l'innocence. Mais quand Moliére auroit été innocent jusqu'alors, n'auroit-il pas cessé de l'être desqu'il eût la présomption de croire que Dieu vouloit bien se servir de lui, pour corriger un vice répandu dans toute l'Eglise, & dont la réformation n'est peutêtre pas même réservée a des Conciles entiers. Si Tertullien a eu raison de soûtenir, que le Théatre est la Seigneurie, ou le Royaume du Diable, je ne vois pas ce qui nous peut obliger à chercher le reméde a notre hypocrisie, & a nos fausses dévotions d'aller consulter Belzébut, tandis que nous aurons des Prophétes en Israël. Comment-a-t-il été possible qu'un homme qui a, presque toujours jugé des Savans, dont

dont il a parlé, comme il a jugé de Moliére, aît pu faire un ouvrage, qui aît été goûté? Ceux qui ſauront que les Partiſans du Port-Royal avoient des raiſons particuliéres pour ſoûtenir ce mauvais ouvrage, ne ſeront plus ſi ſurpris de ſa réüſſite & du nombre de gens, qui l'admirent, ou font ſemblant de l'admirer, encore aujourdhuy.

Ce qu'il y a de plus ſingulier dans toutes les abſurditez, que dit Baillet, au ſujet des Piéces de Moliére, c'eſt qu'il prétend qu'elles doivent tous leurs ſuccès à leur repréſentation ; Or il eſt connu je ne dis pas des gens d'eſprit, mais de ceux qui ont le ſens commun, que les plus belles Piéces de Moliére ſont plus de plaiſir à lire qu'à voir jouer, parce qu'on a le loiſir de goûter les penſées ſages & presque toûjours brillantes, qui ſe ſuccedent les unes aux autres. Le Miſantrope, les Femmes Savantes, les Fâcheux, l'Ecole des Maris &c. ont peu de jeu de Théatre, &

ne

ne doivent leur beauté qu'aux choſes, qu'elles contiennent. Cependant, à en croire Baillet, ces Piéces doivent beaucoup plus au Comédien qu'au Poëte. *Il faut avouer*, dit le prétendu Juge des Savans, *que Moliére parloit aſſez bien François, qu'il traduiſoit paſſablement l'Italien, qu'il ne copioit point mal ſes Auteurs* ...... quoique ſes Amis même convinſſent que, dans toutes les Piéces, le Comédien avoit plus de part que le Poëte, & que leur principale beauté conſiſtoit dans l'action. Aprés un Jugement auſſi hétéroclite ſur un des plus grands génies, Jugement dementi, je ne dis pas par la France mais par l'Europe entiére, je laiſſe à penſer aux perſonnes de bon ſens le cas qu'on doit faire de Baillet. Je croirois m'être arrêté, beaucoup plus qu'il n'étoit neceſſaire à relever quelques unes de ſes fautes, ſi je n'avois pas eu deſſein de rendre ſervice par là à ceux, qui l'admirent ſur ſa réputation, ſans l'avoir lû, & á ceux qui l'ayant lû ont eu aſſez de prévention pour ne point

ſentir les abſurditez, dont ſes *Jugemens* ſont remplis.

Je viens à un Auteur bien plus éclairé, & bien plus ſpirituel que Mr. Baillet, j'entends Mr. de Voltaire, dont l'ouvrage ſur le goût a fait tant de bruit dans la République des Lettres. Il a excité les murmures d'une foule d'Ecrivains; Il a presque ſoulevé tous les Savans. Cependant je dirai, ſans vouloir défendre, en tout, le Temple du Goût de Mr. de Voltaire, que cet Ouvrage contient d'excellentes choſes, & beaucoup d'ingénieuſes. L'amitié & l'attachemeut, que j'ay pour Mr. de Voltaire ne me font point illuſion: je n'avance rien qu'il ne me ſoit aisé de prouver par un court examen de ſon Ouvrage. Je conviendrai de bonne foi des fautes, que je crois y appercevoir, mais il me ſera permis, par toutes les regles de l'équité, de relever les beaux endroits, qui m'ont frappé.

§. III.

§. III.

EXAMEN DU TEMPLE DU GOUT DE MR. DE VOLTAIRE.

Lorsque le Temple du Gôut de Mr. de Voltaire parut, il excita un tumulte général dans la République des Lettres. On poussa la fureur & j'ose dire, la vengeance aussi loin, que la licence du Paganisme, & la férocité de l'ancien esſprit Républicain l'avoient jamais fait. Peu content de vouloir accabler Mr. de Voltaire de mille écrits injurieux on le donna en spectacle au public dans une Comédie intitulée *le Temple du Goût*, composée par Romagnesi. Tout Paris courut à cette Piéce &, qui pis est, tout Paris l'applaudit; quoi quelle n'éût ni invention ni conduite, & que le sens commun ne s'y trouvât pas même. Le plaisir d'entendre calomnier un Auteür illustre réparatous les défauts, dont elle étoit remplie, & la soûtint contre les sages mépris d'un nombre d'honnêtes gens, qui gémissoient de voir

la vertu & le mérite en proye à l'envie & à l ignorance. Les ennemis & les envieux de la gloire de Mr. de Voltaire justifiérent pour lors ces beaux vers de l'Ouvrage, quils condamnoient, avec tant de passion.

L'Orgüeil les engendra dans les flancs de l'envie,
L'intérêt, le soupçon, l'infame calomnie,
Et souvent les dévots, monstres plus dangéreux
Entr'ouvrent en secret, d'un air mystérieux,
Les portes des Palais à leür Cabale impie.
Céſt-là que d'un Midas ils fascinent les yeux;
Vn fat leur applaudit, un méchant les appuye:
Et le mérite en pleurs, persécuté par eux,
Renonce, en soupirant, aux beaux arts, qu'on décrie.

Il est

Il est surprénant qu'on aît voulu faire un crime à Mr. de Voltaire d'avoir dit son sentiment sur quelques bons Auteurs Modernes qu'il a peut être jugé un peu trop sévérement ; tandis qu'on a souffert, que vingt Ecrivains, bien au dessous de lui, aient écrit des Volumes remplis d'invectives & de fausses Critiques contre les meilleurs Auteurs Grecs & Romains. A-t-on joué Perrault sur le Théatre pour avoir dit que Platon étoit un Auteur médiocre, que Pindare écrivoit d'une maniére inintelligible, & que ses Odes n'étoient que de pompeux galimathias? Jamais Riccoboni, ni Romagnesi livrérent-ils aux risées des spectateurs l'Abbé Terrasson, pour avoir écrit, en termes nets & clairs, qu'Homére étoit un fort mauvais Ecrivain, qui n'avoit jamais été admiré que par des Pédans, ou des gens qui n'avoient aucun goût Les Partisans des Anciens se sont justement recriès contre de pareils sentimens; ils en ont même montré l'absurdité; mais sans violer la probité, &

 sans

ſans faire l'affront le plus ſanglant à ceux, qui les ſoûtenoient.

Il faut convenir que le procédé qu'ont tenus pluſieurs gens de lettres, au ſujet du Temple du goût, eſt impardonnable, & qu'ils ne ſauroient trop en rougîr. Quel fond veulent-ils qu'on faſſe d'orénavant ſur leurs décifions; puisqu'ils ont montré jusqu'a quel excés la haine, la jalouſie, & l'envie, pouvoient les porter? Pouvoient-ils penſer que les gens ſages & ſenſez croiroient, aveuglément, ſur leur parole, que l'Ouvrage, qu'ils condamnoient, étoit auſſi mauvais qu'ils le diſoient? Se figuroient-ils donc, qu'il n'y auroit que les ennemis de Mr. de Voltaire, qui le liroient? Il falloit en vérité, qu'ils fuſſent dans une erreur auſſi groſſiére, pour ſe perſuader, que perſonne ne ſeroit frappé de mille beaux traits, remplis de feu, qui ſont répandus dans le Temple du Goût. Tel eſt celui, où il dépein ſi bien l'ignorance d'un Financier.

Ce

: passage étant assez long, je me contenrai dans rapporter la fin.

Crassus séveille, il regarde, il rédige
A tort, à droit, régle, approuve, corrige;
A ses côtez, un petit curieux
Lorgnette en main, disoit: tournés les
yeux,
Voyez ceci, c'est pour votre Chapelle;
Sur ma parole achettez ce tableau;
C'est Dieu le Pere en sa gloire éternelle
Peint galamment, dans le goût de Vateau.
Et, cependant, un fripon de Libraire
Des beaux Esprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ses yeux étaloit,
Tout Pittaval & jusqu'à Desfontaines,
Receuils nouveaux, & Journaux à centaines,
:t Monseigneur vouloit lire, & bailloit.

'endroit sur les Musiciens ignorans, & ur leurs admirateurs, est encore excellent. l peint d'après nature.

Du

Du grand Lully vingt rivaux fanatiques,
Plus ennemis de l'art & du bon ſens,
Défiguroient, ſur des tons glapiſſans,
Des vers François en frédons Italiques,
Une Begule, en lorgnant, ſe pâmoit,
Et certain fat, ivre de ſa parure,
En ſe mirant, chévrotoit, frédonnoit
Et de l'index battant faux la meſure
Crioit *bravo* lorsque l'on détonnoit.

Le Portrait des Commentateurs eſt très reſſemblant; ilny a qu'un ſeul vers, qui me paroit ſusceptible d'une juſte Critique.

Là j'appercus les Daciers, les Saumaiſes,
Gens hériſſez de Savantes fadaiſes;
Le tein jauni les yeux rouges & ſecs;
Le dos courbé ſous un tas d'auteurs Grecs;
Tous noircis déncre & couverts de pouſiere;
Je leur criai de loin, par la portiere,
N'allez vous pas dans le Temple du Goût
Vous décraſſer? Nous, Meſſieurs, point du tout:

Ce

Ce néſt pas-là, grace au Ciel, nôtre étude;
Le Goût néſt rien ; nous avons habitude
De rédiger au long, de point en point,
Ce qu'on penſa ; mais nous ne penſons
point.

l eſt vrai, au pied de la lettre, quil eſt peu le gens qui penſent moins que les Comnentateurs. Ils ſont, ordinairement, occupez áfaire des compilations, auſſi indìgeſtes qu'ennuyeuſes, & nombreuſes ; ils compoſent la moitié d'un gros, Volume ſur un ſeul paſſage qu'ils pourroient expliquer dans trois ou quatre lignes. Mais je n'approuve point que Mr. de Voltaire nomme, parmi les mauvais Commentateurs, peutêtre, les deux ſeuls eſtimables. Sil avoit dit ſimplement, que Dacier étoit un mauvais traducteur, jaurois été de ſon ſentiment; Mais il le traitte d'homme, qui n'a écrit que des fadaiſes: ce jugement eſt peu juſte, &, pour en convaincre Mr. de Voltaire, jene veux que lui même. Il a mis une note dans ſon Temple du Goût
où

où il sexprime en ces termes *Quoique Dacier défigure Horace et que ses notes soient dún Savant peu spirituel ; son livre est plein de recherches utiles & on loue son travail, en voyant son peu de génie.* Si les Ouvrages de Dacier sont pleins de recherches utiles ; si l'on est obligé de louer son travail, comment n'est-il qu'un homme *herissé & rempli de Savantes fadaises.* Il y a, entre les vers & la Prose de Mr. de Voltaire, une contrariété manifeste. Quand à Saumaise, le jugement, qu'il en fait, est encore fort précipité. Il croit l'excuser, en disant dans une note, que Saumaise *est un Auteur Savant, qu'on ne lit plus.* Mais il reste à savoir, si *on ne* le *lit plus.* Pour moi, je connoîs bien des gens, qui le lisent. Despreaux étoit un homme désprit & un excellent juge dans les matieres de belles lettres : lorsqu'il a voulu parler d'un habile Commentateur, il a cité Saumaise.

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

: que Mr. de Voltaire dit de Mr. de
Mothe me paroît, très vrai: il convient
'il écrivoit fort bien en Prose & avec
ût; quil y avoit infiniment de l'esprit
ns ses vers; mais qu'ils etoient, ordi-
irement, durs, sur toût ceux, qu'il avoit
mposé en dernier lieu, Tout cela est
ai; mais j'aurois souhaité, qu'il n'eut
int tourné en ridicule le caractére doux
affable de feu Mr. de la Mothe. Pour-
oi donner à un galant homme l'epithéte
ustique de *Papelard.*

Parmi les flots de la foule insensée
De ce Parvis obstinément chassée
Tout doucement venoit la Mothe Houdard,
Lequel disoit, d'un ton de Papelard,
Ouvrez, Messieurs, c'est mon Oedippe en prose,
Mes vers sont durs, d'accord mais fort de chose
De grace, ouvrez, je veux à Despreaux,
Contre les vers, dire, avec goût, deux mots,

Ces

Ces vers ſont fort jolis : il eſt fâcheux, en vérité, qu'ils ſervent à tourner en ridicule un homme, qui avoit un eſprit infini & un caractere, qui devroit ſervir de modéle à tous les gens de Lettres. Ce que Mr. de Voltaire dit de Rouſſeau me paroit beaucoup plus excuſable. En l'attaquant perſonnellement, il étoit autoriſé par un Arrêt du Parlement de Paris ; & en condamnant ſes derniers ouvrages, il avoit pour lui tous les gens de goût. Il me paroît cependant, que, parmi les paſſages, qu'il a cité, pour montrer la dureté des vers, que Rouſſeau faiſoit en dernier lieu, il en a cité un qui pourroit être excuſé, à la rigueur, & dans lequel Rouſſeau, en plaiſantant, a voulu imiter un vers d'Ariſtophane : Voici les vers dont il s'agit.

Pour une grenouille aquatique,
Qui du fond, d'un petit thorax,
Va chantant pour toute Muſique
Brekeke, kake, koax, *k*oax, koax.

Monſieur de Voltaire ſé récrie ſur cet horrible

ible jargon, *il croit que les Dieux ont hangé la voix de Rouſſeau en ce cri ridicule, our la punition de ſes crimes.* Pour moi, qui ne crois point aux Métamorphoſes je enſe & je ſuis perſuadé, que Rouſſeau eu en vûë d'imiter les vers, que voici 'Ariſtophane. Il auroit pu l'eviter; mais nfin cela me paroit une faute bien légére, 'autant mieux que la Comédie des gréouilles d'Ariſtophane eſt connue de tous s gens de lettres, & qu'on comprend d'abord, en liſant les vers de Rouſſeau, quils nt alluſion à un choeur de cette Comedie

Brekeke kex coax coax
Brekeke kex coax coax
Aquæ paludoſa ſtirps
Laudum modos conſonos
Dicamus hic concentibus canoris.
Coax coax &c.

Βρεκεκεκέξ, κοάξ, κοάξ
Βρεκεκεκέξ, κοάξ, κοάξ.
Λιμναῖα κρινῶν τέκνα,

Ξυύαυλον ὕμνων βοὰν
Φθεγξώμεθ', εὔγηρυν ἐμὰν ἀοιδάν.
Κοὰξ, κοὰξ. Ariſtoph. Comed. in
Ran. Act. I. Scen. V.

Je viens au jugement d'un grand nombre d'Auteurs, qui me parôit très équitable en partie, mais non point en tout. *Je fus fort étonné* dit Mr. de Voltaire, *de ne pas trouver, dans le Sanctuaire, bien des gens, qui paſſoient, il y-a ſoixante ou quatre vingt ans, pour être les plus chers favoris du Dieu du Goût. Les Pavillons les Benſérades, les Peliſſons, les St. Evremonts, les Balzacs, les Voitures, ne me parurent pas occuper les premiers rangs. Ils les avoient autrefois, me dit un de mes guides, ils brilloient, avant que les beaux jours des belles lettres fuſſent arrivés: mais, peu à peu, ils ont cédé aux véritables grands hommes; Ils ne font plus ici qu'une aſſez, médiocre figure. En effet, la plu-part n'avoient guéres que l'esprit de leur tems, & non cet eſprit, qui paſſe à la derniere poſtérité.*

Déja

Déja de leur foibles écrits
Beaucoup de graces ſont ternies:
Ils ſont comptez au rang des beaux
eſprits;
Mais exclus du rang des génies.

Je conviens d'abord, avec Mr. de Voltaire, que Balzac a un mérite bien inférieur à celui, que lui ont attribué ſes Contemporains; je penſe encore qu'on peut dire la même choſe de Pavillon & de Peliſſon; quand à Benſerade, ſans vouloir diſputer avec Mr. de Voltaire, je me contenterai d'oppoſer le ſentiment de Deſpreaux au ſien. Il ne m'appartient pas de vouloir décider entre deux auſſi grands hommes.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites *

Voici comment penſoit, ſur Benſerade, *le Poëte de la raiſon*: C'eſt le ſurnom, que Mr. de Voltaire donne lui même à Depreaux.

 Que

* Virgil. eglog. 3.

Que de ſon nom chanté par la bouche des belles
Benſerade en tout lieu amuſe les ruelles. *

Les plus belles paroles, ſur leſquelles le fameux Lambert a fait des airs, ſont de Benſerade: Il ya encore des Ballets, faits par le même Auteur, qui ne ſont point mépriſables. Il eſt vrai, que ſon ouvrage des Métamorphoſes d'Ovide eſt mauvais: cependant on y-trouve, de tems en tems, quelques morceaux aſſez ſpirituels du nombre deſquels eſt ce Rondeau.

Ce garçon chaſte & qui ſut reſiſter
Avoit vingt-ans, au moins, à bien conter:
Il plut aux yeux d'une Reine fort belle,
Qui deploia tout ce qui fut en elle
De plus charmant afin de le tenter.
Mais n'ayant pu jamais le ſurmonter
Elle ſe mit à le perſécuter
Et fit perir, par une mort cruelle,
Ce garçon chaſte.

* Boileau art poetiq. dernier chant.

Plus d'une fois essaya Jupiter
D'en faire un autre, & si bien l'imiter
Que la figure enfin fut toute telle.
Mais en ayant egaré le modéle;
Le plus court fut de le resusciter
Ce garçon chaste.

Voici encore un autre Rondeau du même ouvrage, qui me paroit bon.

*
* *
Ocyroé changée en Jument
* *
*

Qu'on diroit bien des choses fortement
Sur cette fille & sur son changement:
Tant de science a la fois dans la téte,
Une harangue à faire toûjours prête
Et n'avoir plus que le hennissement.

Si l'on disoit aussi qu'apparemment
Des justes Dieux le profond jugement
Punit l'orgüeil arrivé jusqu'au faite
Qu'on diroit bien.

Nous ne saurions parler fort sûrement
Ni de l'instinct ni du raisonnement.
Et que sait-on ce que pense une bête

Une ſavante, & qui ſe fait de fête,
N'eſt pas toûjours ſi loin d'une Jûment.

Au-reſte, en voulant tacher de réhabiliter un peu Benſerade, par l'approbation de Boileau, je ne ſaurois déguiſer à mes Lecteurs, que dans un autre endroit, cet habile juge l'accuſe d'avoir abusé des pointes & des jeux de mots.

Je ferois mieux, j'entends, d'imiter Benſerade,
C'eſt par lui qu'autre fois mis en ton plus beau jour
Tu ſus, trompant les yeux du Public, de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Goûter comme bons mots, tes quolibets frivoles.

Ces derniers vers de Boileau ne détruiſent point les louanges, qui ſe trouvent dans ceux, que j'ai déja cité. Je crois, qu'on

qu'on peut conclure de leur oppoſition, que Benſerade a fait de bons & de mauvais ouvrages. C'eſt ce que Mr. de Voltaire auroit du dire, du moins, dans une note, s'il jugeoit a propos de le ſupprimer dans le texte de ſon ouvrage.

Il me parôit que Segrais auroit encore plus de raiſon de ſe plaindre de Mr. de Voltaire. Je conviens, qu'il a fait un mauvais Opera; qu'il y a apparence, qu'il n'eſt point l'Auteur de Zaïde, que Mr. Huet a donnè à Madame de la Fayette; ſa traduction de l'Eneïde de Virgile eſt un ouvrage très-médiocre, quoi qu'il s'en faut bien qu'il ſoit écrit du stile de la Pucelle de Chapelain: comme le prétend Mr. de Voltaire. Jé choiſis, de cet ouvrage, au hazard, quelques vers, que ma mémoire me fournit, & je prie les Lecteurs de juger, s'ils ſont du goût de ceux de Chapelain.

Non, cruel! tu n'es point le fils d'une
Déesse;
Tu suças, en naissant le lait d'une Ti-
gresse:
Et le Caucase affreux, t'engendrant en
courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que
ses cailloux.

Je placerai ici les vers originaux de Virgile: Ceux qui entendent le Latin, pourront d'abord juger si Segrais est un traducteur si mauvais.

* Nec tibi diva parens generis, nec
Dardanus Auctor
Perfide? Sed duris genuit te cautibus
horrens
Caucasus, hircanæque admorunt ubera
tigres.

Voïci encore un passage de la même traduction.

D'au-

* Virg. Æneid. Lib. IV.

D'autres Peuples sauront l'art d'animer
le cuivre;
Leurs marbres sembleront & respirer &
vivre,
D'autres de l'Eloquence emporteront
le prix,
Ou décriront l'Olympe, & son riche
lambris
Ton Art, Peuple Romain, ton illustre
Science
Sera d'asservir tout à ta vaste puissance,
De te rendre, en tout lieu, dans la guer-
re & la paix,
L'effroi des ennemis & l'amour des
sujets.

ɔici les vers Latins: j'ose dire, que je
; trouve fort bien rendus dans les
ançois.

*Excudent alii spirantia mollius æra
Credo equidem, vivos ducent de mar-
more vultus.

*irgil. Æneid. Lib. VI.

Orabunt cauſas melius; calique meatus
Deſcribent radio, & ſurgentia ſidera
dicent.
Tu regere Imperio populos, Romane,
memento:
Hæ tibi erunt artes; pacisque impo-
nere morem
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Plus j'examine la traduction de Segrais, & plus je ſuis perſuadé, que ceſt lui faire une injuſtice, que de la comparer à la Pucelle de Chapelain. Mais, enfin, quand Mr. de Voltaire auroit raiſon, ſur cet Article; il nén ſeroit pas moins vrai, que Segrais auroit fait d'aſſez bonnes Eglogues & qu'en qualité de poëte Paſtoral, il auroit été loué par Deſpreaux.

Que Segrais dans l'Eglogue en charme
les forêts

Si cette louange d'un Poëte, juge ſevere, ne doit pas être priſe à la lettre, elle eſt toûjours de quelque poids; quoiqu'en diſe Mr. de Voltaire. Segrais a fait un Poëme Pa-

'aſtoral ſous le titre d'*Athis*, dans lequel l a, parfaitement, exprimé cette douce et ingénieuſe ſimplicité, qui fait le principal caractére de l'Eglogue.

Je paſſe à un Auteur, qui me paroît encore plus reſpectable, que ceux, que je viens de tâcher de juſtifier, en partie : C'eſt St. Evremont. Mr. de Voltaire le place parmi les Auteurs qui *ſont exclus du rang des génies*. L'Europe entiére dément cette décision. Jamais perſonne ne penſa, peut-être, auſſi profondément, auſſi ſolidement &, en même tems, auſſi naturellement, que St. Evremont. Lorſque Mr. de Voltaire l'appelle *l'inégal St. Evremont*, quéntend-il par cette épithéte? Veut-il dire, ſimplement, comme il l'inſinue dans une note, qu'il étoit mauvais Poëte? En cela, je ſuis entiérement de ſon opinion. Mais à peine les vers forment-ils le demi quart de ſes ouvrages : & preſque tous ces mêmes vers n'ont paru qu'après ſa mort ; il ne les avoit point deſtinés

à

à voir le jour. Quand à ses Ouvrages en Prose, je ne fais aucune difficulté de dire, que je les trouve presque tous excellens. Mr. le Clerc * qui avoit, certainement, de l'ésprit & de l'érudition, & que l'Europe regarde encore aujourdhuy comme un des plus grands hommes, qu'elle aît eu, dit que Mr. de St. Evremont étoit *plein de bon sens & de pénétration.* Un ami de Mr. de Voltaire, estimé, généralement, dans la République des Lettres, sexprime dans ces termes, en parlant des *Réflexions sur les divers gênies du Peuple Romain par Mr. de St. Evremont.* „Il a traité ces matiéres „en homme consommé dans la science du „monde, & dans la connoissance des affaires „Civiles & Militaires. Il est si bien entré dans „le génie de ces Anciens Romains, il a „demélé, avec tant d'art, leurs différens in„térêts & les vûës particulieres de leurs „Chefs, que je ne crois pas hazarder beau„coup, en disant qu'il ne s'est encore „rien fait de meilleur sur l'Histoire Romaine.

* Bibliotheque choisie, tom. IX. pag. 326.

maine.,, Mr. Bayle *pensoit ainsi que Mr. esmaizeaux, sur le conte de St. Evremont, & j oserois avancer ici, hardiment, u'il n'est pas un seul auteur contemporain u postérieur à Mr. de St. Evremont, qui, rsqu'il a parlé de lui, n'aît convenu, que étoit un génie supérieur.

Mr. de Voltaire a fort maltraité Voiire: il paroît, qu'il ne l'estimé point du ut. J'ose n'étre point, dans cette ocision de son sentiment. Je crois méme avoir quelques raisons qui me paroisnt plausibles. *Voiture* dit-il *est celui de us ces illustres du tems, qui eût le plus de oire, & celui dont les ouvrages le mérint le moins; Si vous en exceptés quatre cinq petites piéces de vers, &, peut-être, tant de lettres . . . Cependant Voiture été admiré; parce qu'il est venu dans un ms, où l'on commençoit à sortir de la barrie, & où l'on couroit après l'esprit, sans le*

* ans plusieurs endroits de son Diction. Hist. & Crit. & dans ses nouvelles de la Republique des Lettres, dans les pensées diverses sur les Comëtes &c.

le connoître. Il est vrai, que Despreaux l'a comparé à Horace ; mais Despreaux etoit alors fort jeune : il payoit volontiers ce tribut à la réputation de Voiture, pour attaquer celle de Chapelain, qui passoit alors pour le plus grand gênie de l'Europe,

Cette Critique de Mr. de Voltaire se réduit à deux points. Le premier, c'est que les ouvrages de Voiture ne valent rien; le second, c'est que Boileau ne les a loué, que pour faire de la peine à Chapelain, & d'ailleurs, dans le tems qu'il les à loué, il étoit très jeune, & n'avoit point encore un' goût formé. J'examinerai d'abord ce dernier Article ; parce que, s'il est vrai, que Boileau aît loué, dans tous les tems, les ouvrages de Voiture, cela influëra sur le prix, qu'on en doit faire, &, dès lors, l'autorité d'un juge, tel, que l est celle de l'Horace moderne, formera un préjugé considerable. Il est vrai, que je trouve, dans les premiers ouvrages de Boileau, l'éloge de Voiture; mais je le trouve aussi dans ceux, qu'il a fait, dans le tems de

: sa plus grande gloire: & cet éloge est autant moins suspect, qu'il est en Prose qu'il ne doit rien de son prix à la néssité de la rime, il est même donné dans occasion, qui intéressoit le plus Boileau: veux dire, au sujet de la dispute sur la periorité des Anciens & des Modernes. *passerois* dit-il, en écrivant à Mr. Perult, *condamnation sur la Satyre & sur Elégie; quoiquil yaît des Satyres de Reier admirables, & des Elégies de Voitu, de Sarazin, de la Comtesse de la Suze un goût infini.* Il ne s'agissoit point, en rlant ainsi de Voiture, d'établir sa répution, au dépends de celle de Chapelain; étoient morts, depuis longtems, l'un l'autre; lorsque cette lettre a été écrite. r. de Voltaire dira, peut-être, que Boiau, dans un autre endroit, a blamé Voire; j'en conviens: il a condamné le nchant, quil avoit pour les jeux de ots; mais ça été avec toute la circonsction possible, & en mêlant beaucoup : louanges à une légére Critique.

Le

Le Lecteur ne ſait plus admirer dans
Voiture
De ſon froid jeu de mots l'inſipide
figure.
Céſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi
charmant
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſte-
ment,
Chez ſoi toûjours cherchant quelque
fineſſe aiguë
Préſenter au Lecteur ſa penſée ambiguë

Je pourrois encore dire, ſi je voulois re_ jetter cette décifion de Boileau, qu'elle ſe trouve dans un ouvrage, qui eſt indigne de lui, & qu'on regarde comme un foible enfant de ſa Vieilleſſe. Quelques gens même doutent, ſi cette Satyre ſur l'équivoque eſt de lui, ainſi elle ne peut préjudicier à ce qu'il a dit, dans un tems, où ſon génie étoit dans la plus grande force. Mr. de Voltaire oſeroit-il dire le contraire, lui qui, dans le magnifique & ſuperbe portrait, qu'il fait de Boileau, lui reproche ce même ouvrage.

La

Là regnoit Despréaux, leur Maître en l'art d'écrire,
Lui, qu'arma la raison des traits de la Satyre,
Qui, donnant le précepte & l'exemple à la fois,
Etablit d'Appollon les rigoureuses loix.
Il revoit ses enfans avec un oeuil sévére
De la triste équivoque, il rougit d'être Pére;
Et rit des traits manqués du pinceau foible & dur,
Dont il défigura le Vainqueur de Namur,
Lui-même il les efface, & semble encor nous dire,
Ou sâchez vous connoître ou gardez vous d'écrire.

Sans vouloir que toutes les Lettres de Voiture soient charmantes, je me contenterai de soûtenir, qu'il en est plusieurs, qui sont très bonnes, & c'est, à mon gré, outrer les choses, que de n'en trouver que trois ou quatre de passables.

 Mon-

Monſieur de Voltaire cite pluſieurs paſſages de quelques lettres de Voiture. Je conviens que ces paſſages ſont mauvais, je conviens même, qu'il en auroit pu rapporter bien d'autres qui ne valent pas mieux, mais qu'auroient-ils prouvés? Qu'il y avoit pluſieurs lettres de Voiture, & même la moitié, ſi l'on veut, qui ſont mauvaiſes; les autres, qui ſont réellement bonnes, ne le ſeroient pas moins cependant. Combien d'Auteurs n'ont pas fait d'excellens & de pitoyables ouvrages? La différence du ſentiment de Mr. de Voltaire, au mien ne conſiſte qu'en ce que j'admets, pour le moins, le tiers des Lettres de Voiture, comme bonnes, & que lui ne veut en reconnoître que trois ou quatre, comme telles, Au reſte j'uſerai du même privilège, que Mr. de Voltaire. Il a voulu détruire Voiture par ſes propres ouvrages; & moi je le deffendrai par l'endroit, dont il s'eſt ſervi, pour lui nuire. Je placerai ici un paſſage de la lettre, que Voiture écrivit, après que la Ville de Cor-

bie

bie eût été reprise sur les Espagnols: il y fait l'éloge du Cardinal de Richelieu. Je soutiens, que depuis que l'Académie Françoise est établie, parmi ce grand nombre d'Eloges, qu'on y a prononcé sur ce Ministre, il n'en est pas un meilleur: le voici.

„Nos ennemis sont à quinze lieues „de Paris, & les siens sont en dedans. Il „a tous les jours avis, que l'on fait des „pratiques pour le perdre. La France & „l'Espagne, par maniére de dire, sont con„jurées contre lui seul. Quelle contenan„ce a tenu parmi tout cela cet homme, „que l'on disoit qui s'étonneroit au „moindre mauvais succès, & qui avoit „fait fortifier le Havre pour s'y-jetter à la „première mauvaise fortune? Il n'a pas „fait une démarche en arriére, il a songé „aux perils de l'Etat, & non pas aux siens; „& tout le changement, qu'on a vû en lui „durant ce tems-là, est qu'au lieu qu'il „n'avoit accoûtumé de sortir qu'accompa„gné de deux cents gardes, il se promena

 „tous

„tous les jours, ſuivi, ſeulement, de cinq
„ou ſix Gentilshommes. Il faut avouer
„qu'une adverſité ſoûtenue de ſi bonne
„grace & avec tant de force, vaut mieux,
„que beaucoup de properitez & de victoi-
„res. Il ne ſemble pas ſi grand, ni ſi vic-
„torieux, le jour qu'il entra dans la Ro-
„chelle, qu'il me le parut alors: & les
„voyages, qu'il fit de ſa maiſon à l'Arſe-
„nal, me ſemblent plus glorieux pour lui,
„que ceux, qu'il a fait delà les monts, &
„desquels il eſt revenu avec Pignerol &
„Suze. Il connoît, que les plus nobles &
„les plus anciennes conquêtes ſont celles
„des cœurs & des affections; que les Lau-
„riers ſont des plantes infertiles, qui ne
„donnent au plus, que de l'ombre, & qui
„ne valent pas les moiſſons & les fruits,
„dont la paix eſt couronnée. Il voit, qu'il
„n'y a pas tant de louanges a étendre de
„cent liëues les bornes du Royaume, qu'à
„diminuer un ſou de la taille, & qu'il y a
„moins de grandeur & de véritable gloi-
„re à défaire cent mille hommes, qu'à en
„mettre vingt millions à leur aise & en
„ſu-

„ſureté. Auſſi, ce grand Eſprit, qui n'a „été occupé, jusqu'à préſent, qu'à ſonger „aux moyens de fournir aux fraix de la „guerre, à lever de l'argent & des hom- „mes, à prendre des Villes & à gagner des „batailles, ne s'occupera deſormais qu'à ré „tablir le répos, la richeſſe & l'abondan- „ce.„

§ IV.

SUITE DE L'EXAMEN DU TEMPLE DU GOUT DE MR. DE VOLTAIRE.

Il me reſte encore à parcourir quel- ues endroits du *Temple du Goût* de Mr. e Voltaire, je le ferai, le plus ſuccinte- ent qu'il me ſera poſſible. Il réduit Ma- t a ſept feuillets. Rouſſeau n'auroit-il s un peu de part dans une déciſion ſſi rigoureuſe, & Mr. de Voltaire ne ju- roit il pas le Maitre, auſſi sévérement, ır décrediter le diſciple, & pour rendre

méprifable ce qu'on appelle communément *le Stile Marotique.* Quand a moi je penſe, que, de quatre ou cinq tomes des Oeuvres de Marot, on en compoſeroit un ſeul, qui pourroit n'être rempli que de très jolies Pièces.

Je viens à un Auteur bien plus reſpectable, & qui mérite une bien plus grande attention, que Marot : c'eſt Mr. Bayle : Le jugement, que Mr. de Voltaire a porté, ſur ſes Ouvrages, a révolté bien des gens; *tout l'eſprit,* dit-il, *de Bayle ſe trouve dans un ſeul tome, de ſon propre aveu, car ce judicieux Philoſophe, en juge éclairé de tant d'Auteurs & de tant de Sectes, diſoit ſouvent qu'il n'auroit pas composé plus d'un in FOLIO, s'il n'avoit écrit que pour lui, & non pour des Libraires.* Il ne s'agit point ici de défendre le génie ni l'érudition de Mr. Bayle. Mr. de Voltaire, *en juge éclairé*, en convient. Il eſt queſtion ſeulement, de ſavoir ſi les Oeuvres de Bayle réduites à ce qu'il ya de très bon, ne formeroient qu'un ſeul Volume in FOLIO. C'eſt de

quoi

quoi je ne conviens point. J'ay eu, en Hollande, il y-a quelques années, une converſation aſſez longue ſur ce ſujet avec Mr. de Voltaire, le réſultat de cette converſation fut, que Mr. de Voltaire, après avoir défendu ſon ſentiment, avec tout l'eſprit poſſible, reſta dans ſon opinion, & moi dans la mienne. Voici, autant que je puis me les rappeller, les principales raiſons, que je lui alleguai.

Les *Nouvelles de la* Republique *des Lettres* ſont, au jugement des plus grands génies, le meilleur ouvrage de Mr. Bayle & celui, où il a répandu le plus de ſel, d'enjouement. Ces mêmes *Nouvelles* contiennent ſeules un volume *in Folio.* Quand au *Dictionnaire Hiſtorique & Critique*, je le mettrois volontiers a deux Volumes: mais comme il faut être complaiſant pour ſes amis, & ſur tout pour ceux, qui ont un génie auſſi beau qne celui de Mr. de Voltaire, je veux le réduire a un ſeul; Je compoſe enſuite un autre Volume des *Penſées diverſes ſur les Cometes*, que j'abre-

ge pourtant, dans plusieurs endroits: de la *Critique de l'histoire du Calvinisme de Maimbourg*, où je n'ôte rien du tout; Je réduits le *Commentaire Philosophique* à trois cent pages; Je conserve precieusement, le tiers des lettres, &, de tout cela j'en fais un troisiéme Volume. Je supprime donc cinq Volumes *in Folio*: &, pour montrer à Mr. de Voltaire, qu'il n'y a rien que je ne fisse pour pouvoir être de son sentiment, j'ôterai encore un demi Volume, sur ces trois, pourvû qu'il veuille lui en admettre deux & demi.

Quand à ce que dit Mr. de Voltaire, sur l'aveu, que Mr. Bayle faisoit, que, *s'il n'avoit écrit que pour lui & non pas pour des Libraires, il n'auroit fait qu'un Volume in FOLIO.* Je n'ai jamais trouvé cet aveu dans aucun ouvrage de Mr. Bayle & je defie qu'on puisse l'y trouver. Jay connu beaucoup d'amis de Mr. Bayle, ils ne m'ont jamais rien dit d'approchant: quelques uns même m'ont assuré le con-

traire·

traire. Je ne prétends point cependant, ingérer de là, que Mr. de Voltaire aît inventé cet aveu, pour fortifier ſon opinion, je lui rends trop de juſtice, je connois même celui, de qui il le tient: mais, ſans vouloir le nommer ici, j'oſerois aſſûrer, que l'envie de plaire a quelqu'un, qui eſt auſſi reſpectable, que Mr. de Voltaire dans la République des Lettres, lui a fait inventer cet aveu prétendu de Mr Bayle. C'étoit à peu près, par la même raiſon, que le même homme, ſouhaitant, infiniment de plaire à Mr. Bayle, lorsqu'il vivoit, écrivoit que Deſpreaux avoit erré groſſiérement, deſqu'il avoit voulu défendre les Anciens; parce qu'il ſavoit, que Mr. Bayle penchoit vers le parti des modernes. Voici ſes propres termes,

* *On pourroit ajoûter, que Mr. Deſpreaux n'a pas plûtôt pris le parti de l'Antiquité*

* *Lettre écrite par Mr. D, M. à l'Auteur des Nouvelles de la République des Lettres.* Hiſt. des Ouvrages des Savans par Mr. Beauval mois d Aouſt, 1701. pag. 164

tiquité, qu'il s'est engagé dans de faux raisonnemens, tant il est difficile de soûtenir une mauvaise cause. Voilà une décision surement, bien hazardée: Sur tout pour un homme, qui paroît, d'ailleurs, autant estimer Despreaux, que le fait, dans plusieurs endroits, l'Auteur, que je viens de citer. Au reste il me seroit d'autant plus aisé de prouver, qu'il n'a pu savoir ce qu'il a-dit de la bouche de Mr. Bayle, que personne n'a loué, plusque lui, dans tous les tems, les ouvrages de ce grand homme, & qu'il n'en est aucun, auquel il n'aît prodigué des éloges plus magnifiques. Comment donc a-t-il pu louer si fort ses ouvrages, puis qu'il savoit que Mr. Bayle lui même les trouvoit trés défectueux, & qu'il n'en approuvoit, tout au plus, que la huitiéme partie? S il a dit vrai, en faisant parler Mr. Bayle, il a donc manqué à la vérité, en prodiguant tant d'éloges, dont il connoissoit la fausseté. En vérité de quelque maniére qu'on prenne les choses, il s'ensuivra toûjours, qu'il restera un grand soupçon sur la bonne foy de la personne

onne, qui a appris à Mr. de Voltaire ce prétendu aveu de Mr. Bayle.

Je passe aux trois derniers Auteurs, sur lesquels j'ai encore quelque chose a opposer a Mr. de Voltaire. Le premier est Mr. de Corneille. Je trouve que ce qu'on en dit dans le Temple du Goût est tres juste mais je pense qu'on n'en dit point assez, & que la Critique est trop succinte,

Ce grand & sublime Corneille,
Qui plut bien moins a notre oreille
Qu'a notre esprit qu'il étonna
Ce Corneille qui crayonna:
L'ame d'Auguste, de Cinna,
De Pompée & de Cornelie,
Jettoit au feu sa Pulcherie,
Agésilas, & Surena
Et sacrifioit sans foiblesse,
Tous ces enfans infortunés,
Fruits languissans de la vielleſſe,
Trop indignes de leurs ainés.

Mr.

Mr. de Voltaire qui a critiqué si sévérement tant d'Auteurs, se contente de condamner les dernieres pieces de Corneille, helas grand Dieu les premieres ont-elles jamais été lues ou recitées dans le Temple du Goût. Quoi dans ce Temple on auroit oui Melite, la Galerie du Palais, Medée, l'Illusion &c. en ce cas il auroit été fort injuste de bruler Pulcherie, Agésilas & Surena, car ces Piéces sont infiniment plus passables que celles que je viens de citer. Personne n'a mieux apprécié le véritable prix du grand Corneille, que Mr. Despreaux, & personne n'étoit mieux en état de le faire que lui. On a contrarié pendant un tems sa sage décision, aujourdhuy un homme de Goût n'oseroit penser autrement que lui. *Corneille* * dit-il *est celui de tous nos Poëtes qui a fait le plus d'éclat en notre tems, & on ne croyoit pas qu'il put-y avoir jamais en France un Poëte digne de lui être égalé. Il n'y en a point en effet qui aît eu plus d'élevation de génie*

---

* Reflexions Critiques sur Longin. Reflex. VII.

génie, ni qui aît plus composé. Tout son mérite pourtant a l'heure qu'il est, ayant été mis par le tems dans un Creuset, se réduit a huit ou neuf Piéces de Théatre qu'on admire, & qui sont s'il faut ainsi parler, somme le midi de sa Poësie, dont l'Orient & l'Occident n'ont rien valu: encore dans ce petit nombre de bonnes Piéces, outre les fautes de langue qui y sont assez fréquentes, on commence a s'appercevoir de beaucoup d'endroits de déclamation, qu'on n'y voioit point autrefois. Ainsi non seulement on ne trouve point mauvais qu'on lui compare aujourd'huy Mr. de Racine, mais il se trouve même quantité de gens qui le lui préférent.

Mr. de Voltaire convient lui même de ces endroits de déclamation qui se trouvent dans les plus belles Piéces de Corneille, endroits qui paroissent merveilleux aux gens qui n'ont point de goût, & qui sont condamnés par ceux qui en ont. C'est a propos du Caton de Mr. Addisson Poëte Anglois, que Mr. de Voltaire remarque, tres judicieusement combien Corneille s'est aban-

abandonné même dans ses meilleures Piéces au génie & au Stile de la déclamation. *Le premir Anglois*, * dit-il, *qui aît fait une Piéce raisonnable, & écrite d'un bout a l'autre avec élégance, c'est l'illustre Mr. Addisson. Son Caton d'Utique est un chef d'oeuvre pour la beauté des vers. Le role de Caton est a mon gré fort au dessus de celui de Cornélie dans le Pompée de Corneille. Car Caton est grand, sans enflure, & Cornélie qui d'ailleurs n'est pas un personnage nécessaire, vise quelque fois au galimathias.* Je n'oserois me servir du mot de *galimathias*, en parlant de plusieurs endroits empoulés & qui ne sont que pure déclamation dans les plus excellentes Piéces de Corneille: mais je dirai, hardîment, que ces endroits sont vicieux, déplacés, & qu'il s'en trouve malheureusement dans toutes les Piéces de Corneille, je n'en excepte aucune. Le cinquieme Acte des Horaces, outre qu'il cause une duplicité d'action dans la piéce, ne contient, preque que les plaidoyers de deux

* Lettres sur les Anglois. Lettre XXI.

eux déclamateurs. La premiere Scene e Cinna est une tirade de soixante a quatre ingt vers qui ne signifient rien, qui sont rès inutiles a la Piéce, & qu'on supprime entierement aujourdhuy. Dans Rodogune il y a deux récits insupportables, & d'une longueur affreuse.

En relevant les défauts de Corneille il s'en faut bien que je veuille rabaisser la gloire qu'il s'est si justement acquise. Je le regarde comme un de ces génies heureux que trente Siécles produisent a peine. Je le considere comme le Pere du Théatre François. J'admire la grandeur de ses sentimens, la noblesse de ses idées, la variété & la majesté de ses caracteres, mais je suis bien éloigné de vouloir comme les Journalistes de Trevoux, faire l'apotheose non seulement de ses défauts, mais encore de ses dernieres Piéces. On sera surpris, qu'il y aît eu des gens, qui aient entrepris, sérieusement, la defence d'Agésilas, de Suréna, de Pulchérie, que ne fait point faire l'esprit de parti, il s'agissoit de critiquer Boi-

Jeau

jeau & d'abaiſſer Racine, que les Molinistes n'aiment point. *L'Agéſilas*, * diſent ces Journaliſtes, *n'eſt pas comparable aux chefs d'oeuvres de Corneille, ni même a ſon Attila: mais c'eſt ſe jouer du public que de traiter de piece miſérable, une Comédie Héroique d'un goût nouveau, où parmi les perſonnages d'un caractere ſingulier, Agéſilas & Lyſandre paroiſſent tels que l'Hiſtoire nous les fait connoitre: Une piéce dont le denouement eſt un effort Héroique d'Agéſilas qui triomphe en même tems de l'amour & de la vengeance.* Il n'eſt rien d'auſſi ſingulier que cette prétendue Apologie de l'Agesilas. Quoi parce qu'une Piéce eſt d'un goût nouveau elle eſt bonne? Il faut ſavoir auparavant ſi ce goût nouveau eſt bon. Or il a été trouvé ſi mauvais, que du depuis pas un ſeul Auteur de diſtinction n'a daigné l'imiter. Agéſilas & Liſandre paroiſſans tels que l'Hiſtoire nous les fait connoitre, rendent-ils excellente la piéce dans laquelle ils ſont introduits. Si Pradon avoit fait une Piece où il eut intro-

* Memoires &c. du Mois de May 1717. Article LVIII.

troduit Néron fur la Scene, fans doute, il l'eut dépeint comme un mechant homme, en conclura-t-on de là qu'il eut fait une bonne Tragédie de Phedre & d'Hyppolite. Il dépeint Phedre & Thesée tels que l'Hiftoire les fait connoître. Les Journaliftes de Trévoux devroient tenter de faire l'Apologie & l'éloge de cette Piéce. Un de leurs favans Confreres a deja voulu prouver ce paradoxe. Je refpecte trop fon mérite pour le nommer, & pour ne pas lui pardonner ce mauvais jugement, en faveur de tant d'excellens qu'il a donnéz. Quant au denouement que les Journaliftes vantent fi fort, il eft affez fimple, & l'Auteur le plus mediocre peut introduire fur la Scene un perfonnage, qui à la fin de la Piéce, triomphe de l'amour & de la vengeance, c'eft à dire céde fa Maitreffe, & pardonne à fon ennemi. Je pourrois citer ici vingt Piéces tres mauvaifes qui fe terminent par ce Triomphe de l'amour & de la vengeance.

Tous les efforts des Journalistes de Trévoux n'ont pu détruire & ne détruiront jamais les justes & sages Critiques, que Despreaux a fait de certains défauts de Corneille : je vai les parcourir le plus succintement qu'il me sera possible.

* Que dès le premier vers l'action préparée,
Sans peine du sujet applanisse l'entrée.
Je me ris d'un Acteur qui lent a s'exprimer
De ce qu'il veut d'abord ne sait pas m'informer
Et qui débrouillant mal une penible intrigue
D'un divertissement me fait une fatigue.

Il est certain, que Mr. Despreaux avoit en vûë, dans ces vers, le commencement de quelques Piéces de Corneille, &, sur tôut, celle de *Cinna*. Avoit-il tort? Pour le justifier, entiérement, je placerai ici les pré-

* Despreaux art. poëtiq. Chant. 3.

prémiers vers de la prémiére Scéne de cette Tragédie: On verra d'abord un tas de confuses merveilles, qui n'offrent, comme dit Horace, que * *d'harmonieuses paroles à l'oreille.*

Impatiens désirs d'une illustre vengeance,
Dont la mort de mon Pere a formé la naissance,
Enfans impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon ame un trop puissant empire &c.

Tout le reste de la Scéne est écrit dans le même goût, & ne sert de rien a l'explication du sujet. Voicì encore une Critique de Despreaux, qui me paroît très juste.

 Tous

* Interdum speciosa locis morataque recte
Fabula, nullius Veneris, sine pondere & arte
Validius oblectat populum, meliusque moratur,
Quam versus inopes rerum, nugæque canoræ. Horat, de Art. Poet. vers 322,

* Tous ces pompeux amas d'expreſſions
frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de
paroles.
Il faut, dans la douleur, que vous vous
abaiſſiez ;
Pour me tirer des pleurs, il faut que
vous pleuriez:
Ces grands mots, dont alors l'Acteur
emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur, que ſa miſére touche.

Il eſt certain que Deſpreaux (& ſon Commentateur en convient) avoit en vuë, dans ces vers, la prémiére Scéne de la *Mort de Pompée*, où, d'abord après les quatre prémiers vers, Ptolomée traduit une longue tirade de Lucain, belle, ſi l'on veut, dans un Poëme Epique ; mais déplacée, entiérement, dans le commencement d'une Tragédie, où l'on ne ſauroit expliquer, trop ſimplement & trop clairement le

* Deſpreaux, Art. Poët. Chant III.

le ſujet, qu'on va traiter. Deſpreaux a ſagement remarqué, à l'occaſion de cette faute, qu'elle eſt même contraire à la raiſon. *Ce ſont-là*, dit-il, dans ſa préface de ſa traduction du *Traité du Sublime*, *des choſes, que Longin appelle ſublimes, & qu'il auroit beaucoup plus admirées dans Corneille, s'il avoit vécu du tems de Corneille, que ces grands mots, dont Ptolômée remplit ſa bouche, au commencement de la Mort de Pompée, pour éxagérer les vaines circonſtances d'une déroute, qu'il n'a point vûë.* Il n'y-a rien, en effet, de plus ridicule, qu'un Roi, qui fait une deſcription pompeuſe d'une bataille, à laquelle il ne s'eſt point trouvé, & qui la fait dans ſon Conſeil, qui ſait, auſſi bien que lui, qu'il parle d'une choſe, qu'il ne connoit que très médiocrement, & ſur une rélation, dont une partie peut être trompeuſe.

On prétend, que Deſpreaux, peu content de critiquer les ouvrages de Corneille, a encore affecté de décrier ſon

 goût

goût. Les partiſans du Poëte Tragique veulent en faire un crime à Despreaux ; ils ne peuvent lui pardonner ces vers.

*Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer, qui juge ſottement ;
Tel s'eſt fait, par ſes vers diſtinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.

Mais pourquoi faire un crime à Despreaux d'une choſe juſte & véritable ? Il eſt certain, que Corneille eſtimoit infiniment Lucain, & qu'il l'égaloit à Virgile. N'étoit-ce pas-là manquer de goût ? Despreaux n'eſt pas le ſeul homme illuſtre, dans la République des Lettres, qui aît fait ce reproche à Corneille. Le ſage la Bruyére prétend, que ſon goût étoit ſi peu sur *qu'il ne jugeoit de la bonté de ſes Piéces, que par l'argent, qui lui en revenoit.* Les jour-

* Art. Poët. Chant. IV.
* Caractéres &c. chap. *des jugemens.*

Journaliſtes de Trévoux, pour défendre Corneille & blamer Despreaux leur ennemi, font, à ce sujet, un grand éloge de Lucain, & l'élevent le plus haut, qu'il leur eſt poſſible. *On reproche*, diſent-ils, *à Corneille, d'avoir eſtimé Lucain, &, sur cela, on l'accuſe d'avoir le goût peu ſûr & de juger ſottement. Une déciſion ſi magiſtrale & ſi noblement exprimée, ſoûtenûë même de tant de traits lancez contre la belle traduction de la Pharſale en vers François, où Brébeuf eſt auſſi Lucain que Lucain même, n'empêcheront pas un grand nombre d'excellens connoiſſeurs de trouver, dans Lucain & dans ſon Traducteur, des penſées brillantes, ſans être fauſſes; des ſentimens généreux; une expreſſion pleine de force; des peintures qui frappent; un vrai ſublime.* Aquoi ſert tout ce verbiage? Depreaux n'a point reproché à Corneille d'avoir eſtimé Lucain; mais de l'avoir autant eſtimé que Virgile. Il ne s'agit pas de ſavoir, S'il y a de beaux endroits dans la Pharſale: il eſt question de prononcer entre le mérite

de Virgile & de Lucain ; comme ayant, tous les deux, fait un Poëme Epique. Or tous les gens qui auront le goût sûr & éclairé, conviendront, qu'il faut n'en point avoir, pour mettre en paralelle l'Eneide & la Pharsale. Quand à ce que dit Mr. de la Bruyére, sur la maniére, dont Corneille jugeoit de la bonté de ses Piéces; il est sur, qu'il n'a presque fait que répeter ce que, dans une occasion, Corneille avoit dit lui même. Despreaux le félicitant sur le succes de ses Tragédies & sur la gloire, qui lui en revenoit : *Oui*, dit-il, *je suis sou de gloire & affamé d'argent.* Cést à ces paroles que Despreaux fait allusion, dans les six vers suivans :

*Je sais qu'un noble esprit peut, sans honte & sans crime,
Tirer de son travail un tribut légitime
Mais je ne puis souffrir ces Auteurs renommez,
Qui, dègoutez de gloire & d'argent affamez,

Mettent

* Art Poet. chant IV.

Mettent leur Apollon au gage d'un Libraire
Et font d'un Art divin un métier mercenaire.

Voila toutes les différentes Critiques, que Despreaux a faites, fur les ouvrages & fur le caractere de Corneille. Je les crois justes, fages, & équitables : Et je ne penfe point, qu'il aît fongé à diminuer le mérite & la réputation de ce grand Poëte ; mais il s'eft cru obligé de dire ce qu'il penfoit. Ne lui a-til pas rendu juftice, dans plufieurs endroits ? J'en placerai ici quelques uns, que ma mémoire me fournit, au hazard.

*En vain contre le Cid un Miniftre fe ligue;
Tout Paris pour Chiméne a les yeux de Rodrigue:
L'Academie en corps a beau le cenfurer;
Le public révolté s'obftine à l'admirer.

 * Et

* Satyre IX v. 23. & fuiv.

* * *

*Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avouer,
Apollon en connoît qui te peuvent louer.
Oui, je ſais qu'entre ceux, qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on conte des Corneilles.

* * *

*Muſes, dictez sa gloire a tous vos Nourriſſons:
Son nom vaut mieux, pour eux, que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

§. V.

* III. Epit. au Roy.
* Art Poet. Chant. IV.

§. V
SUR MR. DE RACINE.

Il eſt tems de venir au portrait, que Mr. de Voltaire à fait, de l'illuſtre Racine: Il me donnera l'occaſion de parler du mérite de ce grand Poëte Tragique, & de le comparer, autant que mes lumiéres pourront me le permettre, avec Corneille, ſon digne rival.

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
Et parlant aux coeurs de plus près;
Nous attachant, ſans nous ſurprendre,
Et ne ſe démentant jamais;
Racine obſerve les portraits
De Bajazet, de Xiphares,
De Britannicus, d'Hypolite;
A peine, il diſtingue leurs traits;
Ils ont tous le même mérite,
Tendres, Galans, doux & diſcrets:
L'amour, qui marche à leur ſuite,
Les croit des Courtiſans François.

Mr. de Voltaire convient d'abord, que

Racine eſt *plus pur*, *plus élégant*, *plus tendre* que Corneille: dès qu'on ſait la Langue Françoiſe & que l'on a un coeur, il eſt impoſſible de n'etre pas de ſon ſentiment. Mais il ſemble blâmer les caractéres de pluſieurs Héros, que Racine a faits amoureux: ce vers

Tendres, galans, doux & diſcrets

paroît même dire, qu'il en a fait d'aimables Petits-Maitres: & les deux, qui le ſuivent, confirment mon doute.

L'amour qui marche à leur ſuite,
Les croit des Courtiſans François.

Je ſuis forcé de convenir, avec Mr. de Voltaire, de cette uniformité, ou plutôt, de cette reſſemblance de quelques Perſonnages de Racine. Mais cette reſſemblance n'eſt point un défaut; parce quelle ne ſe trouve jamais dans la même piéce: & quand à l'amour de Bajazet, de Britannicus, de Xiphares &c. il a dû être dépeint tel qu'il eſt, pour relever un amour d'une autre eſpéce, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, auquel il eſt oppoſé. Jl y a, dans toutes les Tragédies de Racine, un amour

ſimple

ſimple & ordinaire peint d'après celui, que tous les coeurs tendres reſſentent, & un amour Théatral, fait pour exciter la terreur, la pitié & toutes les grandes paſſions, qui ſont l'ame de la Tragédie. Ainſi, dans Phédre, l'amour d'Hyppolyte & d'Aricie eſt un amour ordinaire, qui plait, parce qu'il eſt dépeint tel que celui que nous ſentons, tous ſes jours, dans nos cœurs: Et celui de Phédre eſt un amour Théatral, qui produit les plus grands mouvemens, & qui excite tour a tour, la pitie & la terreur. Dans Bajazet l'amour de Roxane produit les mêmes effets; & celui d'Atalide ne fait qu'attendrir. Dans Mithridate, la paſſion de ce Prince pour Monime eſt, véritablement, Théatrale; au contraire celle de Xiphares pour la même Princeſſe eſt conforme à nos mœurs. Racine a retiré un grand avantage, en donnant, à quelques uns de ſes Héros, des foibleſſes, qui nous ſont chéres; il nous les a rendus, par-là, plus aimables: Les femmes, ſurtout, ſont beaucoup plus touchées

chées d'un amour tendre & naturel, que d'une paſſion violente, qui produit toûjours de funeſtes effets. J'ay conſulté, ſouvent des femmes d'eſprit, ſur ce qu'elles penſoient des caractéres d'Atalide & de Roxane: Je n'en ai trouvé aucune, qui ne m'aît dit que celui d'Atalide lui plaiſoit beaucoup plus que celui de Roxane: cependant ce dernier produit tous les événemens de la Piéce.

Ceux qui condamnent Racine, d'avoir mis trop d'amour dans ſes Piéces n'ont aucune idée du Théatre. La terreur & la pitié étant les paſſions principales, que doit exciter la Tragédie, rien n'eſt plus propre à les produire, que les effets, que cauſe ordinairement, un amour malheureux: C'eſt le ſentiment du plus habile Critique moderne, qui ſemble en avoir fait une régle, dans ſon Art Poëtique.

Bientôt l'amour, fertile en tendres ſentimens,

S'em-

S'empara du Théatre, ainsi que des
Romans.
De cette passion la sensible peinture
Est, pour aller au cœur, la route la
plus sure.

Il est vrai que Despreaux, en prescrivant le précepte de mettre de l'amour dans les Tragédies, veut que cet amour soit ménagé avec art, & qu'il serve à ennoblir les caractéres, plûtôt qu'a les dégrader.

Peignez donc, j'y consens, les Héros a-
moureux,
Mais ne m'en forgez pas des Bergers
doucereux
Qu'Achille aime autrement que Tircis
& Philéne.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un
Artaméne.
Et que l'amour souvent de remords
combattu
Paroisse une foiblesse & non une vertu.

C'est dans l'observation de ces preceptes
que

que Racine a excellé. Avec quelle dignité n'a-t-il pas toûjours allié l'amour & la grandeur? Il introduit sur le Théatre, Mithridate, battu, persécuté, fugitif, & cependant amoureux: & de qui amoureux? D'une jeune fille de dix-huit à vingtans. Comment conserver la gloire de Mithridate? Pour moi j'avouë, qu'il n'y-avoit que Racine au monde, capable de pouvoir sauver une pareille situation: Que dis-je, sauver; Il en a tiré un avantage infini, & l'amour de Mithridate produit tout ce qu'il y-a de grand dans sa Tragédie. Avec quelle noblesse, avec quelle grandeur d'ame parle-t-il a sa Maitresse? On est embarassé de ce qu'un vieillard, un guerrier malheureux, mais intrepide, dira à une jeune personne, dont il craint avec raison, de n'être point aime? Ecoutons le parler.

Ainsi prête à subir un joug, qui vous opprime
Vous n'allez à l'hotel que comme une Victime:

Et moi

Et moi tyran d'un coeur, qui ſe refuſe au mien,
Même en vous poſſedant, je ne vous devrois rien.
Ha! Madame, eſt-ce la dequoi me satisfaire ?
Faut-il que deſormais, renonçant a vous plaire
Je ne prétende plus qu'a vous tyrannyſer ?
Mes malheurs, en un mot, me font ils mépriſer ?
Ha! Pour tenter encor de nouvelles conquêtes,
Quand je ne verrois pas des routes toutes prêtes,
Quand le ſort ennemi m'auroit jettê plus bas,
Vaincu, perſecutê, ſans ſecours, ſans Etâts,
Errant de mer en mer, & moins Roi que Pirate,
Conſervant, pour tout bien, le nom de Mithridate,

Apprenez, que suivi de ce nom glorieux,
Par tout de l'Univers j'attacherois les yeux,
Et qu'il n'est point de Roi, s'ils sont dignes de l'être
Qui, sur leur Trone assis, n'enviassent peut être
Au dessus de leur gloire un nauffrage élevé
Que Rome & quarante ans ont à peine achevé.

Quand on fait parler, sur ce ton, un Héros d'amour, cette passion rend son caractére plus grand, si j'osois le dire: & quoique l'amour soit une foiblesse, il sert alors à relever les vertus & les autres qualitez, qui lui paroissent d'abord les plus opposées. Au reste, si Racine, en peignant ces Héros amoureux, a conserve la bienséance, qu'il devoit à leur caractére, il ne s'est pas moins attaché au précepte, qui veut

Que l'amour soit souvent de remords combattu,
Paroisse une foiblesse, & non une vertu.

Quel

Quel regret Mithridate n'a-t-il pas d'être forcé, malgré lui, d'aimer Monime? Quelles belles choſes ne dit-il pas à ce Sujet? Quels efforts ne fait-il point, pour ſurmonter ſa paſſion?

O Monime, ô mon Fils, inutiles courroux,
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!
Si vous ſaviez ma honte & qu'un avis fidelle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle:
Quoi des plus chéres mains craignant les trahiſons.
Jay pris ſoin de m'armer contre tous les poiſons!
Jay ſu, par une longue & pénible induſtrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie!
Ha! qu'il eût mieux valu, plus ſage & plus heureux,

Et repoussant les traits d'un amour dangéreux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déja glacé par le froid des années.

Le combat de Phédre contre l'invincible penchant, qui l'entraine, malgré elle, vers Hippolyte me paroît encore un morceau parfait.

Jay revû l'ennemi, que j'avois éloigné:
Ma blessure trop vive aussitôt à saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée;
C'est Venus toute entiére à sa proye attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur:
J'ay pris la vie en haine & ma flamme en horreur.
Je voulois, en mourant, prendre soin de ma gloire

Et

Et dérober au jour une flamme si noire.
Je n'ay pu soûtenir tes larmes, tes combats;
Je t'ay tout avoué, je ne m'en repens pas,
Pourvû que de ma mort respectant les approches,
Tu ne m'affliges pas par d'injustes reproches:
Et que tes vains secours cessent de rappeller
Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.

On ne sauroit mieux, selon moi, dépeindre les mouvemens d'un cœur, qui suit, malgré lui, une passion, qu'il condamne. Il faut convenir, cependant, que Corneille a excellé dans ces sortes de peintures, & qu'il y-a, dans le Cid & dans Polieucte, des endroits bien beaux, où l'amour le plus violent est combattu par la vertu la plus sévére.

Un autre talent, que Racine a possedé au suprême degré, c'est de rendre, toûjours noblement &, quelque fois, d'une façon sublime, les choses les plus simples & les plus ordinaires. Parmi cent mille exemples, que je pourrois en apporter, je me contenterai d'un seul. Il n'y a rien de plus simple, qu'une jeune personne, qui dit à son Amant qu'elle veut l'éviter, parce-qu'elle sent qu'elle pourroit avoir quelque foiblesse, dont elle mourroit de douleur. Voyons comment Racine rend sublime & pathétique cette pensée.

* Je sai qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir
Que je verrois mon ame en secret déchirée
Revoler vers le bien, dont elle est séparée.

Mais

* Mithrid. Acte II. Scéne 6.

Mais je ſai bien auſſi que s'il dépend de vous,
De me faire chérir un ſouvenir ſi doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire offenſée
N'en puniſſe auſſi tôt la coupable penſée,
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y-laver ma honte & vous en arracher.

Racine eſt encore merveilleux dans les portraits : il peint avec une vérité & une nobleſſe inexprimable: & ce qu'il y-a de meilleur en lui, c'eſt qu'il peint briévement, & qu'il dit, dans quatre vers, ce que Corneille ne diroit pas dans dix. Peut-on rien voir de plus précis, & rien qui donne une idée plus juſte de la vie indolente & captive du Frére d'un grand Seigneur, qu'on laiſſe vivre, parce qu'on ne le craint point, que les quatre vers ſuivans?

 *L'im-

*L'imbecille Ibrahim, ſans craindre ſa naiſſance,
Traine, exemt de péril, une éternelle enſance,
Indigne, également de vivre & de mourir,
On l'abandonne aux mains, qui daignent le nourir.

Ces quatre vers contiennent l'hiſtoire des moeurs, des uſages & des loix du Serail. Que d'images à la fois preſentées à l'eſprit! La coûtume, qu'ont les Sultans, de faire étrangler leur frere, pour peu qu'ils les craignent; l'uſage de faire mourir, par des Eunuques noirs, ces Princes infortunés; la ſûreté, dont Ibrahim eſt redevable à ſon imbecillité; le mépris, que mérite cette méme imbecillité. Je ne lis jamais ces quatre vers, que je ne penſe aux Commentateurs: s'ils avoient trouvé un pareil portrait dans un Ancien, ils auroient emploiez un Volume, pour en montrer toutes les beautez.

La

* Bajazet Acte I. Scen. I.

La deſcription de la mort d'Hermione, eſt encore un des plus beaux morceaux, qu'il y aît en Poëſie. Racine a trouvé le ſecret de renfermer, dans ſix vers, un récit, qui eut coute deux cent vers pompeux à Corneille; mais qui n'auroient rien dit de plus que ces ſix vers.

* En rentrant dans ces lieux, nous l'avons rencontrée,
Qui couroit vers le temple inquiéte égarée
Elle a trouvé Pyrrhus porté ſur des ſoldats,
Que ſon ſang excitoit à vanger ſon trépas.
Sans doute, à cet objet ſa rage s'eſt émûë,
Mais du haut de la porte enfin nous l'avons vûë,
Un poignard à la main, ſur Pyrrhus ſe courber,
Lever les yeux au Ciel, ſe frapper & tomber.

* Andromed. Act. V. Scene derniere.

Je ne crois pas, qu'il ſoit poſſible de narrer auſſi briévement, auſſi clairement, auſſi vivement & auſſi noblement. Si l'on éxamine tous les récits de Corneille, on trouvera qu'ils ſont, prèsque tous, d'une longueur étonnante. Dans le Cid, dans les Horaces, dans Rodogune, dans Pompée &c. il y a des récits, dont il faudroit s'il étoit poſſible, retrancher les trois quarts.

On louë beaucoup Corneille de ce qu'il a, ſort bien, peint la Grandeur Romaine: on ne peut lui ôter ce mérite. Il eſt certain, que Céſar, que Pompée, que Sertorius n'ont, peut-être, jamais pensé, avec tant de grandeur & tant de magnanimité, qu'ils penſent dans les Piéces de Corneille. Mais Racine n'a-t-il pas auſſi excellé dans le même genre lorsque l'occaſion là exigé? Agrippine, Burrhus, Mithridate, ſont ils moins grands que les plus illuſtres Héros de Corneille? La Scéne de Pompée & de Sertorius, celle

celle d'Auguste & de Cinna, sont des chefs d'oeuvres de l'Esprit humain. Corneille le grand Corneille, s'est surpassé lui même dans ces deux superbes morceaux. Mais les Scénes d'Agrippine & de Burrhus, de Neron & d'Agrippine, celle de Mithridate & de ses Fils, ne doivent rien aux plus beaux endroits de Corneille & vont bien de pair avec eux.

Racine a, incomparablement mieux, observé les régles principales du Théatre, que n'a fait Corneille.

* Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'a la fin le Théatre rempli

Ces trois préceptes, si essentiels à la Tragédie, & si heureusement compris par Despreaux dans ces deux vers, ont été pratiquez par Racine, dans la plus étroite rigueur. L'unité d'action, l'unité de tems, l'unité

*Art. Poet. Chant. III.

l'unité de lieu sont si sensibles dans toutes les Piéces, que ceux même, qui ignorent ces regles, en sont frappéz, pour peu qu'ils fassent attention à la Tragédie, qu'ils lisent, ou qu'ils voyent représenter.

Il y-a dans les endroits, qui paroissent les plus simples, dans les Piéces de Racine, des beautez ravissantes pour les connoisseurs. Avec quelle sagesse, cet incomparable Poëte ne détermine t-il point, dans le commencement de Berenice, *le lieu fixe de la Scéne! Avec quelle adresse, dans les huit ou dix prémiers vers de la même Piéce, n'apprend-il pas aux spectateurs le sujet, qu'il va traiter.

* Arrêtons un moment. La Pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux,
Souvent ce Cabinet superbe & solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire
C'est ici quelque fois qu'il se cache à sa Cour,
Lors-

Berenice Act. I. Scen. I.

Lorsqu'il vient à la Reine expliquer
son amour.
De son appartement cette porte est
prochaine,
Et cet autre conduit à celui de la
Reine.
Va chez elle, dis lui, qu'importun à
regret,
J'ose lui demander un entretien se-
cret.

ARSACE.

Vous, Seigneur, importun! Vous, cet
ami fidelle,
Qu'un soin si généreux interesse pour
elle?
Vous cet Antiochus, son amant au-
trefois?
Vous, que l'Orient conte entre ses
plus grands Rois?
Quoi déja de Titus l'Epouse en espé-
rance,
Ce rang entre elle & vous met-il tant
de distance?

AN-

ANTIOCHUS.

Va, dis-je, & ſans vouloir te charger d'autres ſoins ;
Vois, ſi je puis bientôt lui parler ſans témoins.

ANTIOCHUS *ſeul.*

Hé bien, Antiochus, es-tu toûjours le même?
Pourrois-je, ſans trembler lui dire, je vous aime?
Mais quoi? déja je tremble, & mon cœur agité
Craint autant ce moment, que je l'ai ſouhaité.
Berenice autrefois m'ôta toute eſpérance
Elle m' impoſa même un éternel ſilence &c.

Voilà dans ce petit nombre de vers, le lieu de la Scéne fixé & déterminé. On ſait qu'il eſt dans un Cabinet, qui ſépare les appartemens de Titus & de Berenice ; il étoit impoſſible de pouvoir mieux placer,

cer, la Scene pour conserver l'étroite unité de lieu. Le Spectateur est instruit, que Titus est amoureux de Berenice, qu'Antiochus avoit aimé avant l'Empereur cette Reine, qui flattée d'être adorée de Titus, avoit imposé à lui Antiochus *un éternel silence* & lui avoit ôté l'espérance de pouvoir jamais être écouté. Cependant, ce même Antiochus aime toûjours Berenice, il veut là voir; il veut l'entretenir. Les spectateurs sentent, clairement, que l'amour de Titus & celui d'Antiochus sont les objets principaux, qu'on va leur offrir.

Tous les Sujets de Racine sont développez dès la prémiere Scéne, avec le même art. Oreste & Pylade, dans Andromaque, mettent d'abord dans un grand jour le sujet de cette Tragédie. Dans Britannicus, Agrippine & Albine font la même chose. Dans Mithridate, la prémiére Scéne entre Xiphares, & Arbate est un chef d'oeuvre de l'art. Celle d'Agamem-

mémnon & d'Arcas ne lui céde en rien. Mais, parmi toutes ces belles Scénes, celle qui est la plus savante & la plus spirituelle, c'est la prémiére de Bajazet. Il faloit déterminer le lieu de la Scéne, & ce lieu étoit l'intérieur du Serail: il étoit contre la vraisemblance d'y introduire d'autres hommes, que des Eunuques. Racine a tiré avantage de cette difficulté.

ACOMAT.

Vien, sui moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre
Je pourrai cependant te parler & t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès étoit même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eut suivi cette audace.

ACOMAT.

ACOMAT.

Quand tu ſeras inſtruit de tout ce qui
se paſſe,
Mon entrée en ces lieux ne te ſurpren-
dra plus.
Mais laisſons, cher Osmin, les discours
ſuperflus.
Que ton retour tardoit à mon impa-
tience !
Et que d'un oeil content je te vois dans
Byſance !
Inſtruis moi des ſecrets, que peut t'avoir
appris.
Un voyage ſi long, pour moi ſeul en-
trepris.
De ce qu'ont vû tes yeux parle en témoin
fincére:
Songe que du récit, Osmin, que tu vas
faire,
Dépendent les deſtins de l'Empire Ot-
toman.
Qu'as tu vû dans l'Armée, & que fait le
Sultan?

Les ſpectateurs s'apperçoivent d'abord, par ces prémiers vers, qu'il faut qu'il y-aît quelques raiſons, qui autoriſent l'éntrée du Vizir dans l'intérieur du Sérail : ils ſont curieux d'apprendre ce que vont ſe dire les deux Perſonnages, qui ſont ſur le Théatre. L'un arrive, nouvellement, de l'armée ; & l'autre a formé de grandes intrigues à Conſtantinople : les ſecrets mutuels, qu'ils vont ſe révéler, inſtruiront à fond les ſpectateurs du ſujet de la Piéce, du lieu, ou elle doit être repréſentée & les inſtruiront, ſans qu'ils s'en apperçoivent, pour ainſi dire. Il faloit, en vérité, l'adreſſe de Racine, pour ménager, auſſi avantageuſement, une ſituation tres difficile. Ceux qui voudront connoître toute la beauté de cette Scéne, doivent conſidérer, en la liſant, comment Racine y-trace, inſenſiblement, le plan de toute la Piéce ; ſans qu'il paroiſſe, que le Poëte s'en mêle ; les difficultèz s'applaniſſent d'elles-mêmes, & les queſtions réciproques & intérreſſantes, que ſe font les deux Acteurs, paroiſſent ſi naturelles,

que

que les lumiéres, qu'elles fourniſſent aux ſpectateurs, pour l'intelligence du ſujet, ſont attribuées, uniquement, à la ſituation, où ſe trouvent les Acteurs, & point du tout à la néceſſité, où le Poëte se trouve de développer le ſujet, qu'il va traiter.

Si Racine a obſervé, avec ſoin, la régle de l'unité de lieu, s'il a fixé l'endroit principal de la Scéne, avec beaucoup d'art ; il n'en a pas moins emploié, pour faire ſentir la durée de ſes Piéces, pour apprendre, adroitement & imperceptiblement, aux ſpectateurs qu'elles ne paſſoient guéres celle de leur repréſentation, & qu'il ne profitoit pas même de la licence des vingt-quatre heures, qu'Ariſtote & les autres Critiques, qui ont écrit ſur les Théatres, ont accordé aux Poëtes Tragiques. Dans la prémiére Scéne de Britannicus, qui eſt un chef d'oeuvre, & qui va de pair avec celle de Bajazet, dont je viens de parler, par la maniére, dont le ſujet de la Tragédie eſt développé, Agrippine fixe l'heu-

l'heure &, pour ainsi dire, le moment, où la Piéce commence.

ALBINE.

*Quoi! tandis que Néron sabandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le Palais, sans suite & sans escorte,
La Mere de Cesar veille seule à sa porte?
Madame, retournez dans vôtre appartement.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici. Les chagrins, qu'il me cause,
M'occuperont assez tout le tems, qu'il repose.
Tout ce que j'ay prédit n'est que trop assûré :

Con-

* Britannic. Act. I. Scen. I.

Contre Britannicus Néron s'eſt déclaré.
L'impatient Néron ceſſe de ſe contraindre:
Las de ſe faire aimer, il veut ſe faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine, & châque jour,
Je ſens que je deviens importune à mon tour.

Dans ces quatorze vers, il y-a un art inexprimable. Le lieu de la Scéne eſt déterminé dans l'Antichambre de Néron; les principaux caractéres de la Piéce y-sont crayonnez; la crainte d'Agrippine, la feinte bonté de Néron, l'infortune de Britannicus, enfin le moment, où la Piéce commence, y-eſt marqué, clairement, par ces trois vers.

La Mére de Ceſar veille seule à sa porte

* * *

Je veux l'attendre ici. Les chagrins, qu'il me cauſe.

 M'occu-

M'occuperont assez tout le tems qu'il
repose.

On voit qu'Agrippine a dévancé le lever de Néron. La Piéce commence le matin; Britannicus est empoisonné à diner; & cette catastrophe arrive avant la nuit. Racine en instruit, adroitement, les spectateurs, dans la derniere Scéne.

*Cesar de tant d'objets en même tems
frappé
Le laisse entre les mains, qui l'ont en
veloppé.
Il entre. Chacun suit son silence fa-
rouche,
Le seul nom de Junie échappe de sa
bouche:
Il marche sans dessein, ses yeux mal as-
surez
N'osent lever au Ciel leurs regards éga-
rez:
Et l'on craint, si la nuit jointe à la so-
litude,

Brita nnicus. Act. V. Seen. dern.

Vient de ſon déſespoir aigrir l'inquiétude.

Ces deux derniers vers rapportez à ceux, qui ſe trouvent au commencement de la Piéce, en déterminent, préciſément, la durée : elle peut être, au plus, de ſept à huit heures. Si l'on fait attention aux autres Tragédies de Racine, on y-découvrira la même adreſſe, le même art & la même ſageſſe, pour ce qui concerne l'unité de tems & celle de lieu. Quand à lunité d'action, perſonne ne l'a obſervée avec tant de précaution, que Racine : il ne faut, pour en être perſuadé, que connoître ſes Piéces: toutes les épiſodes qu'il a miſes dans ſes Piéces, concourent toutes avec l'action principale, & ne ſervent qu'à la conduire à ſa fin. Ceſt ce que ſouvent Corneille ná point obſervé ; comme je le montrerai bientôt.

Aucun Poëte moderne n'a connu le Pathétique, comme Racine. Corneille eſt ſouvent grand, ſublime, majeſtueux,

 pres-

presque jamais pathétique, &, dans les endroits, où il l'eſt, il lui arrive, ordinairement, d'y-méler quelques vers de déclamation, qui diminuent la violence du mouvement, que cauſe le pathétique; quelque fois auſſi il l'affoiblit par des réflexions déplacées. Dans la Scéne, où Cornélie entre ſur le Théâtre, tenant dans la main une Urne, dans laquelle ſont renfermées les cendres de Pompée, elle récite ſoixante ou quatre-vingt vers d'une beauté parfaite, & qui ſont très pathétiques: mais, tout à coup, Cornélie, par une réflexion, diminuë le prix de ces mêmes vers, & les rendroit même ridicules, ſi leur beauté pouvoit ſouffrir quelque atteinte. Elle parle un quart d'heure de ſuite; elle ſe plaint avec toute la véhemence poſſible, & elle dit, cependant,

> Les foibles déplaiſirs s'amuſent à parler,
> Et quiconque ſe plaint cherche à ſe conſoler.

Un critique, qui voudroit condamner le

Monologue de Cornélie, pourroit-il rien dire de plus fort: & la réflexion, que Corneille fait faire, dans cet endroit, aux ſpectateurs, n'eſt-elle pas, entiérement, contraire aux ſentimens, qu'il vouloit leur inſpirer? Racine eſt bien plus ſage & plus induſtrieux, dans les endroits, où il eſt pathétique. Le mouvement, qu'il excite dans les coeurs, n'eſt jamais, ni diminué, ni détruit: il va toûjours en augmentant; jusqu'à ce qu'il ſoit parvenu au comble, & qu'il excite, en même tems, la terreur & la pitié. L'esprit humain a-t-il jamais rien produit de plus beau, que les remords & le deſeſpoir de Phédre.

*Que fais-je! Ou ma raiſon me va-t-elle égarer!
Moi jalouſe! Et Theſée eſt celui, que j'implore!
Mon Epoux eſt vivant, & moi je brule encore!

* Phedre Act. IV. Scen. IV.

Pour qui ? Quel eſt le coeur, où prétendent mes voeux?
Châque mot, ſur mon front fait dreſſer mes cheveux.
Mes crimes déſormais ont comblé la meſure
Je reſpire, à la fois, l'inceſte & l'impoſture.
Mes homicides mains, promtes à me vanger,
Dans le ſang innocent brulent de ſe plonger.
Miſerable! Et je vis ? Et je ſoûtiens la vûë
De ce ſacré Soleil, dont je ſuis descenduë ?
J'ay pour Ayeul le Pere & le Maître des Dieux :
Le Ciel, tout l'Univers eſt plein de mes Ayeux.
Ou me cacher. Fuyons dans la nuit infernale.
Mais que dis-je ! Mon Pére y-tient l'Urne fatale.

Le

Le ſort, dit-on, l'a mis dans ſes ſévéres mains,
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ha! Combien frémira ſon ombre épouvantée!
Lorsqu'il verra ſa fille à ſes yeux préſentée,
Contrainte d'avouer tant de forfaits divers,
Et des crimes, peut-être, inouis aux Enfers,
Que diras-tu, mon Pére, a ce ſpectacle horrible?
Je croi voir de ta main tomber l'Urne terrible:
Je croi te voir, cherchant un ſuplice nouveau,
Toi-même de ton ſang devenir le bourreau.
Pardonne. Un Dieu cruel a perdu ta famille
Reconnoi ſa vengeance aux fureurs de ta Fille.

La

La terreur, dans ce passage, s'accroît de vers en vers, & elle ne détruit point la pitié. C'est encore là un des grands talens de Racine : Et, dans presque tous les endroits, où il excite le plus la terreur & la crainte, il émeut pourtant la pitié. Personne n'a mieux sû que lui allier ces deux passions ensemble : C'est ce que Corneille a fait rarement. Dans la derniére Scéne de Rodogune, la terreur est portée au dernier point; ont voit une Mére prête à empoisonner son fils; on la voit enfin s'empoisonnant elle même. La pitié n'est presque point émuë dans cette même Scéne; parce qu'elle est écrite d'une maniére plus noble & plus sublime que pathétique : Elle excite beaucoup la crainte & peu le sentiment d'affection & de pitié, qui remuë, pour le moins, autant les cœurs des spectateurs, que les passions les plus fortes; mais qui les remuë d'une maniére moins violente. La terreur seule ne fait jamais répandre des larmes : On a beau épouvanter les spectateurs;

tateurs; ſi on ne les attendrit, ils ne pleurent point. Racine a fait répandre des larmes à tout Paris pendant les quarante repréſentations de ſon Iphigénie, qui furent données de ſuite. C'eſt à ces larmes que Deſpreaux fait alluſion, lorsqu'il dit.

* Que tu ſais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un ſpectateur!
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Gréce aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle, à nos yeux étalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Chammelé.

Quoique le Rôle d'Iphigenie, ſoit le plus touchant de ceux, qui compoſent la Piéce, qui porte ſon nom; cependant, il y a des endroits dans le Rôle d'Agamemnon & dans celui de Clitemneſtre, qui font verſer

* Despreaux Epit. VII. a Mr. de Racine.

ſer des pleurs. Je doute qu'il y aît, dans aucune Tragédie, un morceau plus touchant &, en même tems, plus pathétique & plus capable d'exciter la terreur, que ces vers de Clitemneſtre.

*Eſt-ce donc être Pere ? Ha ! toute ma raiſon
Céde à la cruauté de cette trahiſon,
Un Prêtre, environné d'une foule cruelle,
Portera ſur ma fille une main criminelle!
Déchirera ſon ſein? Et, d'un oeil curieux,
Dans ſon cœur palpitant conſultera les Dieux?
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai ſeule déseſpérée?
Je verrai les chemins encor tout parfumez
Des fleurs, dont ſous ſes pas on les avoit ſemez?

Non

*Iphigenie Act. IV. Scen IV.

Non, je ne l'aurai point amenée au
ſupplice;
Ou vous ferez aux Grecs un double ſacrifice,
Ni crainte, ni reſpect ne peut m'en détâcher,
De mes bras tout ſanglans il faudra l'arracher.
Auſſi barbare Epoux, qu'impitoyable Pére,
Venez, ſi vous l'oſez, la ravir à ſa Mére.

Quelles idées, quel mouvement, quelle grandeur, quel pathétique & quelle tendreſſe n'y-a-t-il pas dans ces vers!

On louë Corneille de certaines ſituations brillantes, qu'il a mis dans ſes meilleures Piéces; on cite, entr'autres, le cinquiéme Acte de Rodogune, comme un chef d'oeuvre: on a raiſon; c'en eſt un effectivement, mais qui n'a rien au deſſus de ceux de Racine. Le cinquiéme acte d'Athalie, eſt auſſi beau, auſſi frappant & auſſi

auſſi Théatral, que celui de Rodogune: C'eſt une vérité dont tous les connoiſſeurs conviendrout. Le dernier Acte de Mithridate, & ſurtout, la derniére Scéne ne peuvent être aſſez admirez: L'on peut dire hardiment, que toutes les cataſtrophes des Piéces de Racine ſont, parfaitement, amenées & préparées avec tout l'art poſſible.

Voilà un échantillon des beautez, qu'on apperçoit dans Racine. La briéveté, que je me ſuis preſcrite, ne me permet point de relever toutes les choſes excellentes, qu'il contient: Je ſerois obligé de copier presque toutes ſes Piéces. Je me contenterai de faire une comparaiſon briéve & ſuccinte de leurs beautez avec celles de Corneille. Jusqu'ici, je n'ai parlé que de ce que j'ay crû que Racine avoit au deſſus de ſon rival: actuellement, je vai tâcher d'oppoſer à ſon mérite celui de ce même rival.

§. VI.

ſ. VI.

COMPARAISON DE CORNEILLE ET DE RACINE.

Monſieur de St. Evremont a fait une eſpéce de paralelle entre Corneille & Racine, dans un petit ouvrage, qu'il a intitulé *Diſſertation ſur la Tragédie d'Alexandre* &c. Mais on peut dire, que, dans cette même Diſſertation, il a parlé d'un Auteur, dont il n'avoit, & dont même il ne pouvoit, avoir aucune connoiſſance. Racine n'avoit encore fait que les *Fréres Ennemis* & *l'Alexandre*, lorsque Mr. de St. Evremont vouloit prouver la ſupériorité, que Corneille avoit ſur lui. Il eſt bien certain, que ſi Racine n'eût jamais écrit que des Piéces ſemblables aux deux prémieres, qu'il publia, il auroit été auſſi inférieur à Corneille, que l'a prétendu Mr. de St. Evremont. Mais c'eſt l'Auteur *d'Andromaque*, de *Britannicus*, de *Mithridate*, *d'Iphigénie*, de *Phédre*, d'*Athalie*, qu'il faut comparer à celui des *Horaces*,

 de

de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Pompée*, de *Rodogune*, & *d'Heraclius*. Si Monsieur de St. Evremont eût entrepris ce paralelle, & qu'il se fût dépouillé des préjugez, quil avoit en faveur de Corneille, il se seroit bien gardé d'abaisser Racine, autant qu'il l'a fait. Quoiqu'il en soit, il est constant qu'on ne doit point s'arrêter à ce que Mr. de St. Evremont a écrit sur le mérite de Racine, dans cette Dissertation; puisque le véritable Racine n'existoit point encore, pour ainsi dire. Ceux qui sont venus après Mr. de St. Evremont, & qui ont pu opposer les plus belles Piéces de Racine aux plus belles de Corneille, ont partagé, également, leurs éloges: quelques uns même ont donné la préférence à Racine.

Monsieur de Longepierre semble avoir décidé, clairement, que Mr. de Corneille, quoi qu'il entendît, parfaitement, le Théatre, en avoit cependant une connoissance, moins profonde, que Mr. de

Racine

Racine. „Chez Mr. Corneille, * dit-il, les „fins connoiſſeurs remarquent, avec admi- „ration, & tous les autres ſentent, avec „plaiſir, une grande connoiſſance du „Théatre. Il regne, dans toutes ſes Piéces, „une belle èconomie; on discerne, aisé- „ment, qu'elles ſont conduites par une „main de Maître, qui manie ſon ſujet à ſon „gré, qui paroît s'en jouer & qui eſt toû- „jours ſort au deſſus. Mr. Racine n'en- „tend pas moins bien le Théatre, quoi- „qu'on veuille dire; au-contraire, bien „des gens ne lui rendent pas, là-deſſus, „toute la juſtice, qu'il mérite, & pronon- „cent, hautement, en faveur de Mr. Cor- „neille: mais il ne faut pas toûjours ſe „laiſſer entrainer au torrent de l'opinion, „& il eſt bon de ne pas aſſervir ſa raiſon „aux préjugez d'autrui. N'en déplaiſe à „ceux, qui ſont d'un ſentiment opposé, „les choſes me paroiſſent aſſez égales,

 „pour,

* Paralelle de Corneille & de Racine par Mr. de Longepierre inſeré dans le IV. Tome du Jugement des Savans par Baillet. pag. 377. Edit. in 4to.

„pour ne rien dire de plus, en faveur de „Mr. de Racine : au-moins, eſt-il certain, „que j'y-trouve ſouvent plus d'union dans „l'action, & que mon attention n'y-eſt „point détournée, avec violence, par ces „Scénes coupées, deſunies & hors d'oeu-„vre, telles qu'il y en a pluſieurs, par exem-„ple, dans le *Cid.*

L'Auteur du Paralelle auroit pu citer bien d'autres Piéces, que le *Cid*; *Oedippe*, *Pompée*, *Nicomede* &c. Les connoiſſeurs conviennent tous, aujourd'hui, que Racine s'eſt plus appliqué à ſuivre, éxactement, les régles du Théâtre, que n'a fait Corneille : il eſt vrai, que ce dernier a tiré ſouvent des avantages des fautes, qu'il a commiſes, & que ces fautes ont occaſionné de grandes beautez. Les Scénes, qui aménent les deux Scénes, où *Chiméne* & *Rodrigue* diſent de ſi tendres & de ſi belles choſes, ſont défectueuſes ; mais ces deux ſont raviſſantes & font toûjours, après un Siécle, un plaiſir nouveau : perſonne ne

s'eſt

s'eſt jamais laſſé de les lire, ou de les ouïr déclamer. Cependant, ces beautez, produites par des défauts conſidérables, ne peuvent être miſes, juſtement, en paralelle avec les beautez de Racine, qui ſont amenées par d'autres beautéz, toûjours réguliéres & toûjours conformes aux régles établies par les Maîtres de l'art.

Je paſſe de la connoiſſance du Théatre au ſtile & à la verſification. Le Stile de Corneille eſt élevé, majeſtueux; mais cette grandeur & cette nobleſſe ſont ſouvent mêlées de dureté &, quelque fois, même de baſſeſſe. Il arrive, aſſez ſouvent, que, dans les endroits les plus ſublimes, ou Corneille s'eleve au deſſus du reſte des hommes, ou il fait penſer les Romains & les Grecs plus noblement, qu'ils ne pensérent jamais, il employe des expreſſions baſſes & indignes de la beauté des ſentimens, de l'élevation des penſées & de la dignité de la Tragédie. Dans *Nicoméde*, par exemple, au milieu d'un des

plus beaux endroits, il tombe, tout à coup dans le bas comique.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous?
Et, pour vous divertir, est-il si nécessaire,
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire?

Ces vers seroient, à peine, supportables, dans une Comédie, passablement, écrite: il est vrai, qu'après être tombé si bas, Corneille redevient, tout a coup, le grand Corneille, & qu'à ces vers il fait succéder ceux-ci.

Puisqu'il vous a déplu, vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter en Fils de Souverain &c.

Voilà le noble, qui reprend le dessus sur le trivial. Mais chez Racine, jamais le grand n'est allié au mauvais, pas même au médiocre & j'ay déja remarqué, qu'un des

des grands talens de Racine, étoit de dire, noblement, les choses les plus simples. Son stile est magnifique, égal, doux, agréable, naturel; il reléve, merveilleusement, la beauté des pensées: Il n'y-a rien, dans ses Ouvrages, de dur, d'enflé, de guindé, de sec, de rempant: & dans Corneillle, à peine trouve-t-on, je ne dis pas une Tragèdie, je ne dis pas un Acte, mais une Scéne, où l'on ne rencontre quelques vers, ou durs, ou enflez, ou guindez, ou secs. Tout homme, qui a du goût & qui lit les Tragèdies de Corneille, peut se démontrer, aisément, cette vérité. Il y-a des vers durs & secs, dans la superbe Scéne de *Cinna & d'Auguste*; il y-en a d'enflez, dans les plus beaux morceaux de la *Mort de Pompée*; il y-en a de quindez, dans les belles Scénes du *Cid*.

Quoi! du sang de mon Pére encor toute trempèe
- - - - - - - - - - - plonge la dans le mien

 Et

Et fais lui perdre ainsi la teinture du sien.

Des idées aussi quintessentiées ne peuvent être souffertes, que dans le Tasse, ou dans quelque autre Poëte Italien.

Quant à la Versification de Racine, il n'y-a personne, qui ose lui comparer celle de Corneille; excepté quelque Suabe, ou quelque Dalecarlien. Racine par sa versification, ne dément point la beauté de son stile; elle est aisée, nombreuse, magnifique, noble: & sa grandeur & sa noblesse ne la rendent jamais, ni difficile, ni confuse. Un Auteur moderne a remarqué, judicieusement, que Racine a employé, dans ses Tragédies &, sur tout, dans ses derniéres, *certaines expressions figurées & sublimes, qui ont autant de beauté que d'éclat, & qui répondent admirablement, au caractére pompeux de la Tragédie.* Je me contenterai de donner, ici un exemple de ces expressions figurées & sublimes: en lisant *Iphigénie*, *Phédre*, *Esther*

Esther &, sur tout, *Athalie*, on en trouve dans presque toutes les Scénes, qui sont susceptibles du pathétique.

* Et quel tems fut jamais si fertile en miracles?
Quand Dieu, par plus d'effets, montra-t-il son pouvoir?
Auras-tu donc toûjours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat? Quoi toûjours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, frapperont ton oreille?
Faut-il, Abner, faut-il vous rappeller le cours
Des prodiges fameux, accomplis en nos jours;
Des Tyrans d'Israel les célèbres disgraces;
Et Dieu trouvé fidéle en toutes ses menaces;
L'impie Achab détruit, & de son sang trempé

* Athalie Act. I. Scén. I.

Le champ, que, par le meurtre, il avoit
uſurpé ;
Prés de ce champ fatal, Jézabel immo-
lée,
Sous les pieds des chevaux cette Reine
foulée,
Dans ſon ſang inhumain les chiens dé-
ſalterez,
Et de ſon corps hideux les membres
déchirez ;
Des Prophétes menteurs la troupe con-
fonduë,
Et la flamme du Ciel ſur l'autel deſcen-
duë ;
Elie aux Elémens parlant en Souverain,
Les Cieux par lui fermez & devenus
d'airain,
Et la terre trois ans ſans pluye & ſans
rosée ;
Les morts ſe ranimans à la voix d'E-
lisée ;
Reconnoiſſez, Abner, à ces traits écla-
tans ;

Un

Un Dieu tel aujourdhuy qu'il fut dans
tous les tems.

La verſification de Corneille, quoi qu'inférieure, de beaucoup, à celle de Racine eſt pourtant belle, en général; mais elle ne ſe ſoûtient point, ſouvent elle eſt dure, décharnée & rampante; Elle eſt même, quelque fois, obſcure, dans les plus belles Scénes.

* Je vis votre Royaume entre ces murs
réduit,
Je crus mort vôtre Pére: &, ſur un ſi
ſaux bruit,
Le Peuple mutiné voulut avoir un
Maître.
J'eus beau le nommer lâche, ingrat, par-
jure, traitre,
Il falut ſatisfaire à ſon brutal déſir
Et, de peur qu'il en prit, il m'en falut
choiſir.

L'empreſſement que le Peuple témoi-
gne,

* Rodogune Act. 2. Scen. 3.

gne, d'avoir un Roi ne peut être appellé *un désir brutal:* ces mots ont, ordinairement, une signification bien différente; l'éloignement de ce vers,

> Et, de peur qu'il en prit, il m'en falut choisir,

rend le discours confus: outre qu'il auroit falu dire &, *de peur qu'il n'en prit, il m'en falut choisir un.* Voici encore un autre endroit défectueux, pris dans une des meilleures Scénes.

PTOLOMEE.

* Vous etes généreuse, & j'avois attendu
Cet office de sœur, que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée!

CLEOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la Ville excitée,

Il

* La Mort de Pompée Act. IV, Scen. 2.

Il a voulu lui même appaiſer les débats,
Qu'avec nos Citoyens ont eu quelques ſoldats:
Et moi, j'ay bien voulu moi-même vous redire
Que vous ne craigniez rien pour vous, nì vôtre Empire,
Et que le grand Céſar blâme vôtre action
Avec moins de courroux que de compaſſion.

Voilà la verſification la plus foible & la plus décharnée. Quel pitoyable vers!

Et moi j'ay bien voulu moi même vous redire.

Les deux prècédens ne ſont guéres meilleurs: Pradon auroit versifié dans ce goût.

Sur quelque brouillerie en la Ville excitée
Il a voulu lui même appaiſer les débats.

Qui croiroit que le même Poëte, qui a fait ces vers, a composé les magnifiques, qui les ſuivent. Un

Un coeur nê pour servir fait mal comme on commande ;
Sa puissance l'accable alors qu' elle est trop grande:
Et sa main, que le crime, en vain, fait rédouter,
Laisse cheoir le fardeau, qu'elle ne peut porter,

Quelles idées nobles & grandes ! Diroit-on qu'un Poëte, qui les a rendus aussi bien, puisse avoir dit, très mediocrement, des choses fort triviales, un instant auparavant? Un Auteur moderne, * en parlant de cette différence, qu'on apperçoit entre Corneille & Corneille, dit que *l'esprit frappé de cette disproportion s'indigne de cet assemblage bizarre des choses les plus hautes & les plus communes.* Quant à moi, javouë qu'il m'est souvent arrivé d'admirer, avec surprise, comment cela se pouvoit allier, & comment un génie tel que celui de Corneille, pouvoit ramper ainsi & tomber, tout à coup, du plus haut point de son élévation.

Après

* Longepierre.

Apres avoir éxaminé le ſtile & la verſification ; je viens aux ſentimens. Les Héros de Mr. Corneille ont quelque choſe, qui les caractériſe & qui les éléve au-deſſus du reſte des mortels. Qui peut n'être pas frappé & ſaiſi d'admiration, en voyant repréſenter le cinquieme Acte de *Cinna* ? Quel eſt le ſpectateur, qui ne ſente un mouvement, qui l'éléve au deſſus de lui-même, en entendant dire à Auguſte, qui tient en ſa puiſſance deux perſonnes qu'il a comblées de biens & qui, peu contentes d'avoir conjuré contre lui, oſent encore s'en vanter à ſes yeux, quel eſt, dis-je, le ſpectateur, qui voyant Auguſte dans cette ſituation, ne ſoit ſaiſi d'admiration, en lui entendant dire.

*En eſt-ce aſſez, ô Ciel ! & le ſort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens, qu'il veuille encor ſéduire ?
Qu'il joigne à ſes efforts le ſecours des Enfers ;

Je

* Cinna Act. V.Scen. derniere.

Je ſuis Maître de moi, comme de
l'Univers,
Je le ſuis, je veux l'être, ô Siecles !
ô Mémoire !
Conſervez à jamais ma derniére victoire:
Je triomphe aujourdhuy du plus juſte
courroux,
De qui le ſouvenir puiſſe aller jusquà
vous.
Soyons amis, Cinna, ceſt moi, qui t'en
conjure ;
Comme à mon ennemi, je t'ai donné
la vie :
Et, malgré la fureur de ton lâche deſſein,
Je te la donne encor comme à mon
aſſaſſin.
Commencons un combat, qui montre,
par l'iſſuë,
Qui l'aura mieux de nous, ou donnée,
ou recuë.
Tu trahis mes bienfaits ; je les veux
redoubler :
Je t'en avois comblé ; je t'en veux ac-
cabler.

Peut-

Peut-on rien voir de plus noble, de plus grand, que ces ſentimens, & de plus majeſtueuſement exprimé ? Les Femmes, dans Corneille, n'ont, ni moins de grandeur, ni moins de magnanimité, que les Hommes. Eſt-il rien de plus beau & de plus ſublime, que le diſcours de Cornélie à Céſar.

* Céſar, car le deſtin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta priſonniére, & non pas ton eſclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abbate le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer Seigneur;
De quelque rude trait, qu'il m'oſe avoir frappée,
Veuve du jeune Craſſe & veuve de Pompée,
Fille de Scipion &, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage eſt encore au deſſus:

 Et

* La Mort de Pompée Act. III. Scen. 5.

Et de tous les aſſauts, que ſa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
Jay vu mourir Pompée, & ne l'ai pas ſuivi:
Et bien que le moyen m'en aît été ravi,
Qu'une pitié cruelle a mes douleurs profondes
M'aît ôté le ſecours & du fer & des ondes,
Je dois pourtant rougir, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort étoit ma gloire, & le deſtin, m'en prive
Pour croître mes malheurs & me voir ta captive.

* * *

Céſar, de ta victoire écoute moins le bruit:
Elle n'eſt que l'effet du malheur, qui me ſuit.

Je l'ai portée pour dot chez Pompée & chez Craſſe;
Deux fois du monde entier j'ay causé la disgrace;
Deux fois de mon hymen le noeud mal aſſorti
A chaſſé tous les Dieux du plus juſte parti.
Heureuſe en mes malheurs, ſi ce triſte hymenée
Pour le bonheur de Rome à Céſar m'eut donnée;
Et ſi j'euſſe avec moi porté dans ta maiſon
D'un aſtre envenimé l'invincible poiſon.
Car enfin n'attends pas, que j'abaiſſe ma haine;
Je te l'ai déja dit, Céſar je ſuis Romaine:
Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.
Ordonne, &, ſans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,

Souviens toi ſeulement, que je ſuis
Cornélie.

Ces vers ſont dignes d'être gravez, ſur des feüilles d'or, dans le Temple de Mémoire. Quelle grandeur d'ame, quelle nobleſſe, quels ſentimens, quelle élévation de génie &, en même tems, quel ſtile ſublime & quelle verſification, forte & nerveuſe ! Quoique ce morceau ſoit merveilleux il ne faut pourtant pas ſe figurer qu'on n'en puiſſe point trouver, dans Racine, qui l'égale. J'en pourrois rapporter ici pluſieurs, que je me contenterai d'indiquer. Les ſentimens d'Andromaque, dans la prémiére Scéne du quatrieme Acte ; ceux de Monime, prête à prendre le poiſon, que lui envoye Mithridate, ſont bien auſſi nobles & auſſi magnanimes, que ceux de Cornélie : je crois même, que, dans les ſentimens des Héroïnes de Racine, on ſent quelque choſe de plus vrai, de plus touchant &, par conſequent de plus agréable. Ce qui affecte le cœur & l'eſprit plait toûjours plus, que ce qui ne

ne touche, ſimplement, que l'eſprit. Qui peut n'être point émû, agité, ravi, &, en même tems, attendri, par les ſentimens nobles & tendres d'Iphigénie embraſſant ſon Pere, qui va la faire conduire à la mort.

* Ceſſez de vous troubler, vous n'étes point trahi,
Quand vous commanderez vous ſerez obéï.
Ma vie eſt votre bien. Vous voulez le reprendre,
Vos ordres ſans détour pouvoient ſe faire entendre.
D'un oeil auſſi content, d'un cœur auſſi ſoûmis
Que j'acceptois l'Epoux, que vous m'aviez promis,
Je ſaurai, s'il le faut, victime obéïſſante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,

 Et

* Iphigénie Act, IV. Scen. IV.

Et respectant le coup par vous même
ordonné,
Vous rendre tout le sang, que vous
m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéïs-
sance
Paroît digne à vos yeux d'une autre ré-
compense;
Si d'une Mére en pleurs vous plaignez
les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je
suis
Peut-être assez d'honneurs environnent
ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me soit
ravie.

* * *

Non que la peur du coup, dont je suis
menacée,
Me fasse rappeller vôtre bonté passée.
Ne craignez rien, mon cœur de vôtre
honneur jaloux
Ne fera point rougir un Pére tel que
vous.

Et ſi je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois sû renfermer un ſouvenir ſi tendre.
Mais a mon triſte ſort, vous le ſavez, Seigneur,
Une Mére, un Amant attâchoient leur bonheur.
Un Roi digne de vous a cru voir la journée,
Qui devoit éclairer nôtre illuſtre Hyménée.
Déjà ſur de mon cœur à ſa flamme promis
Il s'eſtimoit heureux, vous me l'aviez permis.
Il ſait votre deſſein, jugez de ſes allarmes;
Ma Mére eſt devant vous, & vous voyez ſes larmes.
Pardonnez aux efforts, que je viens de tenter,
Pour prêvenir les pleurs, que je leur vai coûter.

Les ſentimens d'Iphigénie n'ont pas moins de grandeur, que ceux de Cornélie. Avec quelle fermeté, cette jeune Princeſſe ne voit-elle point l'approche de la mort! Avec quel courage ne va-t-elle point à l'autel, où elle doit être ſacrifiée! Peut-on rien dire de plus grand, que l'aſſûrance, qu'elle donne à ſon Pere, qu'elle ne fera jamais paroître une crainte, qui puiſſe paroître indigne d'elle? Elle eſt moins ſenſible à la perte de la vie, qu'à la douleur de ſa Mére, & ce quelle dit de ſon Amant eſt ſi tendre, ſi bien amené & ſi noble, en même tems, qu'il eſt impoſſible aux ſpectateurs de ne pas répandre des larmes & de n'être pas ſaiſis de la plus forte douleur, en voyant une Princeſſe, auſſi digne de vivre prête à être immolée.

J'ay dit, en parlant des Héros de Corneille, qu'ils s'élevoient par leurs ſentimens, infiniment au deſſus des autres mortels. Ils ne ſont point cependant ſupérieurs, même dans les endroits, où ils

ſont

ſont les plus grands, a ceux de Racine. Qu'on éxamine, attentivement, les beautez ſublimes des caractéres les plus brillans de Corneille; on n'en trouvera aucunes, auxquelles on ne puiſſe comparer celles, dont Racine a enrichi le caractére de Mithridate. Rien n'eſt plus beau (& je ne ſai même ſi quelque choſe l'eſt autant) que la mort de Mithridate.

*Ceſſez, & retenez vos larmes l'un & l'autre.
Mon ſort de ſa tendreſſe & de ſon amitié
Veut d'autres ſentimens que ceux de la pitié:
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point, par des pleurs, être deshonnorée.
Jai vengé l'Univers autant que je l'ai pû.
La mort dans ce projet m'a ſeule interrompu,
Ennemi des Romains & de la Tyrannie,
Je n'ai point de leur joug ſubi l'ignominie:

* Mithridate Acte V. Scéne derniére.

Et j'ose me flatter qu'entre les Noms fameux,
Qu'une pareille haine a signalé contre eux,
Nul ne leur a plus fait achetter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur Histoire.
Le Ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
Rome en cendre me vit expirer dans son sein.
Mais, du-moins, en mourant quelque joye me console.
J'expire environné d'ennemis, que j'immole :
Dans leur sang odieux j'ay pû tremper mes mains :
Et mes derniers regards ont vû fuir les Romains.

* * *

Mon Fils, songez à vous ; gardez vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre,

Bientôt tous les Romains de leur honte
irritez
Viendront ici sur vous fondre de tous
côtez.
Ne perdez point le tems, que vous
laisse leur fuite,
A rendre à mon tombeau des soins, dont
je vous quitte :
Tant de Romains sans vie en cent lieux
dispersez.
Suffisent à ma cendre, & l'honorent
assez.

Que ceux, qui veulent élever, pour les sentimens, les Héros de Corneille au-dessus de ceux de Racine, lisent, s'il est possible, sans prévention, ce morceau. Je suis certain, qu'ils décideront, moins hardiment, qu'ils ne font, & qu'ils conviendront, qu'il n'est point d'endroit de Corneille, quelque noble & quelque grand qu'il soit, auquel on ne puisse opposer quelque endroit de Racine, qui ne lui cédera point, pour la noblesse des sentimens & pour la grandeur des pensées.

Les

Les Partisans de Corneille vantent beaucoup l'art, qu'il y-a dans ses Piéces. Il est vrai qu'il y-en a infiniment, mais il n'y-en a pas moins dans celles de Racine: & si on ne l'appercoit pas autant, c'est à cause du naturel qui y regne: on peut dire hardiment, qu'il est si bien employé & si habilement mis en oeuvre, qu'il ne paroît absolument qu'aux yeux des véritables connoisseurs.

Quand aux Portraits, on ne sauroit disputer à Corneille d'être un grand Peintre. Mais, oserois-je le dire, ces portraits, à force d'être grands & sublimes, ne sont pas toûjours ressemblans: ils s'éloignent même, quelque fois de la Nature. Racine, au-contraire, ne s'écarte jamais de cette même Nature; il la consulte par tout, comme l'oracle de la vérité; il l'embellit par des idées nobles & sublimes; mais il ne la déguise jamais assez, pour qu'on puisse la méconnoître. Les Portraits de Corneille peuvent être comparez aux Tableaux

Tableaux du Pousſin. Ce Peintre avoit fait ſes principales études d'après les Figures Antiques : auſſi ſes Tableaux ſont-ils, corrects, ſavans ; mais ils conſervent quelque choſe, qui ſent le goût Statuaire & qui n'eſt point dans la nature. Les Portraits, au-contraire, de Racine reſſemblent aux Figures charmantes, qu'a peint le Correge, où la Nature, mais la belle Nature, eſt repréſentée avec toutes les graces & tout le goût poſſible,

L'amour eſt une paſſion, dont Corneille a peu connu les mouvemens : rarement les a-t-il bien exprimé. Si l'on excepte Pauline dans Polieucte, & Chiméne dans le Cid, toutes les autres Heroïnes de ſes Piéces ont un espéce d'amour mixte (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) qui eſt un composé de tendreſſe, de politique & de grandeur, qui ne ſe trouve point dans la Nature. Le caractére d'Emilie, dans Cinna, a quelque choſe de faux, que toute la grandeur Romaine a bien de la peine

a

à excuſer : elle ne veut épouſer ſon Amant, qu'à condition qu'il aſſaſſinera Auguſte : elle paroît beaucoup plus remplie de ſa vengeance contre cet Empereur, que de ſon amour pour Cinna. Mr. de St. Evremont a beau ſe récrier ſur la fermeté, ſur la grandeur d'ame d'Æmilie : je conviendrai de tout ce qu'on voudra ; pourvû qu'on convienne auſſi, que l'amour d'Æmilie eſt, non ſeulement, très foible, mais n'a rien de reſſemblant avec celui, qu'inſpire la Nature. Quelle idée un coeur, véritablement, tendre peut-il ſe faire d'une Femme, qui ouvre la Scéne par ces vers.

*Je l'ay juré, Fulvie, & je le jure encore,
Quoique j'aime Cinna, quoique Cinna m'adore,
S'il me veut poſſeder, Auguſte doit périr :
Sa tête eſt le ſeul prix, dont il peut m'acquérir.

L'a-

*Cinna Act. 1. Scéna 2,

L'amour de Cléopatre, dans la Mort de Pompée, me paroît encore plus ſingulier, que celui d'Æmilie. Dans Sertorius, la principale Héroïne de la Piéce ne veut épouſer Sertorius, que pour punir Pompée, qu'elle aime cependant infiniment. Je le répete encore, le véritable amour produit d'autres effets : Racine les a connu a merveille. Hermione, dans un emportement, ordonne à Oreſte de tuer Pyrrhus,qu'elle aime : elle ſe tuë elle même enſuite de deſeſpoir, ſur le corps de cet Amant. La colére, le prémier mouvement peuvent porter une amante outragée & jalouſe aux excès les plus violens ; mais l'amour ne fera jamais épouſer, par vengeance, un homme, qu'on n'aimera point : cela peut arriver dans le cours de la vie, après quelques mois, ou plûtôt quelques années, qui ont eté employées à effacer, en partie, le ſouvenir de l'Amant aimé. Introduire de pareilles ſituations dans une Tragédie, dont la durée peut avoir, tout au plus, vingt quatre heures ;

Céſt

c'eſt connoître peu les véritables mouvemens, que l'amour cauſe dans les coeurs. Quelque fois Corneille, oſerois-je le dire, rend ſes Héros ridicules, par la maniére, dont ils parlent d'amour: il leur fait dire des puérilitez, qui ſont ſenſibles aux eſprits les plus ſimples. Qui ne riroit, d'entendre Céſar dire á Cléopatre.

*Mais, ô Dieux, ce moment, que je vous ai quittée,
D'un trouble bien plus grand à mon ame agitée:
Et ces ſoins importuns, qui m'arrachoient à vous.
Contre ma grandeur même allumoient mon courroux.
Je lui voulois du mal de m'être ſi contraire,
De rendre ma préſence ailleurs ſi néceſſaire.
Mais je lui pardonnois au ſimple ſouvenir

Du

* La Mort de Pompée Act. IV. Scéne 3.

Du bonheur, qu'à ma flamme elle fait
obtenir.
C'eſt elle, dont je tiens cette haute
eſpérance,
Qui flatte mes déſirs d'une illuſtre apparence,
Et fait croire à Céſar, qu'il peut former
des voeux,
Qu'il n'eſt pas tout à fait indigne de
vos feux.

Il eſt bon de remarquer que tout ce *grand trouble, qui avoit ſi fort agité l'ame de Céſar, & qui avoit allumé ſon courroux contre ſa grandeur*, ne provenoit que de ce qu'il avoit été obligé d'aller appaiſer quelque tumulte, qui pouvoit avoir duré une heure, tout au plus. Il eſt aſſez plaiſant de voir le Vainqueur de Pompée dire tant de niaiſeries, pour avoir été une heure éloigné de Cléopatre: il ne l'eſt guéres moins, de voir la timidité de Céſar & le doute, où il eſt,

s'il eſt digne d'offrir ſes voeux à Cléopatre. Cette timidité eſt d'autant plus ſinguliére, que César regarde une Reine comme quelque choſe de beaucoup moins reſpectable qu'une ſimple Romaine. Il s'eſt expliqué, clairement, ſur ce ſujet, dans une Scene qui précéde ſa galante déclaration.

* Choiſiſſez lui, Lepide, un digne appartement:
Et qu'on l'honore ici; mais en Dame Romaine,
C'eſt à dire, un peu plus qu'on n'honore la Reine

Il y-a encore d'autres endroits dans la même Scéne avec Cléopatre, où Céſar dit les choſes du monde les moins ſenſées.

* Oui, Reine, ſi quelqu'un, dans ce vaſte Univers,
Pouvoit porter plus haut la gloire de vos fers,

S'il

* Acte III. Scéne 5.
* Acte IV. Scene 3.

S'il étoit quelque Trône, où vous pussiez paroître
Plus dignement assise en captivant son Maître,
J'irois, j'irois à lui moins pour le lui ravir,
Que pour lui disputer le droit de vous servir.

Voilà César métamorphosé en Chevalier errant, prêt à aller attaquer tous les Rois & Paladins de l'Univers, qui voudront lui disputer le droit de servir Cléopatre. Ce n'est plus la gloire, ni l'ambition, qui lui font étendre ses conquêtes: c'est l'envie de disputer le cœur de Cléopatre. On a condamné, avec raison, certains endroits de la Tragédie d'Alexandre; on a blâmé Racine d'avoir fait dire à Alexandre.

* Je suis venu, l'amour a combattu pour moi,
La victoire elle même a dégagé ma foi.

 Tout

* Alexandre Act. III. Scéne 6.

Tout céde autour de vous: c'eſt à vous
à vous rendre:
Vôtre cœur la promis, voudra-t-il s'en
défendre?
Et lui ſeul pourroit-il échapper aujour-
dhuy
A l'ardeur d'un vainqueur, qui ne cher-
che que lui.

Il eſt ridicule, de faire paſſer Alexandre* dans les Indes, principalement, pour voir Cléofile, & de lui faire débiter des fleurettes de Petits-Maitres. Mais l'eſt il moins, de ne faire combattre Jules-Céſar, à la Bataille de Pharſale, que pour ſe rendre digne des bontez de Cléopatre, & d'attribuer le gain de cette même bataille aux charmes & aux appas de la belle Reine d'Egypte,

* C'étoit pour m'acquérir un droit ſi
précieux,
Que combattoit par tout mon bras am-
bitieux:

Et

* Act. IV. Scén. 3.

Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
Je l'ai vaincu, Princesse, & le Dieu des combats
M'y-favorisoit moins que vos divins appas:
Ils conduisoient ma main; ils enfloient mon courage;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage;
C'est l'effet des ardeurs, qu'ils daignoient m'inspirer.

Ne pourroit-on pas, avec juste raison, ajoûter César aux *Heros de Roman* de Despreaux? Je suis certain, qu'il figureroit parfaitement, dans le Dialogue, qu'a fait cet Auteur. *Hélas*, lui diroit Pluton, *à quoi pensez vous, Jules César? Il faut que vôtre cervelle soit, entiérement, dérangée. Faites vous attention à tous ceux qui vous écoutent? Et pour qui les prénez vous, lorsque vous voulez leur persuader, que vous vous battiez à Pharsale pour l'amour de*

Cléopatre ? La ſurpriſe de Pluton augmenteroit encore bien davantage, lorsque Céſar lui répondroit.

* Tout miracle eſt facile où mon amour s'applique.
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'aſfrique;
Qu'à montrer mes Drapeaux au reſte épouvanté
Du parti malheureux, qui m'a persécuté:
Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire
Par l'impuiſſance enfin prendra ſoin de me plaire:
Et vos yeux la verront, par un ſuperbe accueil,
Immoler à vos pieds ſa haine & ſon orgüeil.
Encore une déſaite, & dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie:

Et

Et qu'un juſte reſpect conduiſant ſes regards
A votre chaſte amour demande des Céſars.

Il me ſemble d'ouïr Pluton s'écrier: *Ha! Céſar, vous êtes, tout à fait, devenu fou, le changement de climat vous a été préjudiciable, & les chaleurs de l'Egypte ont dérangé votre cerveau. Quoi! Céſar veut que Rome humiliée vienne tomber aux pieds d'une Reine; il veut que cette même Rome lui demande de répudier une Romaine, pour prendre une Etrangére, qui donnera des Maîtres aux Romains! Hé! depuis quand avez vous ces viſions cornuës, vous, qui penſiez ſi differemment, lorsque vous viviez? Eſt ce que vous avez bû de l'eau du fleuve Lethé, qui vous a fait perdre la mémoire de vos anciens ſentimens?* Si Pluton eût connu la Tragédie de *la Mort de Pompée* il auroit pu combattre les ſentimens ridicules de Céſar par ceux, qu'il y-a dans la même Piéce, & qui ſont dignes d'un véritable Romain. Il auroit dit, ſans

doute, à cet Empéreur: Et quoi! César, avez vous oublié, dans un instant, ce que vous avez répondu à Ptolomée, lorsqu'il vous a dit! *Seigneur, montez au Trône, & commandez ici?* Vous avez rejetté, très noblement, cet offre, comme indigne d'un Romain.

* Connoissez vous César de lui parler ainsi?
Que m'offriroit de pis la fortune ennemie
A moi, qui tiens le Trône égal à l'infamie?
Certes, Rome, à ce coup, pourroit bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter;
Elle, qui d'un même oeil les donne & les dédaigne;
Qui ne voit rien aux Rois, qu'elle aime ou qu'elle craigne;
Et qui verse en nos cœurs, avec l'ame & le sang,
Et la haine du nom, & le mépris du rang.

Com-

* Act. III. Scéne 2.

Comment accorder l'idée, que Céſar & les Romains avoient des Rois, avec la promeſſe de ce même Céſar à Cléopatre? Il y-a, dans tout cela, un contraſte, qui frappe & qui feroit aujourdhui tomber une nouvelle Piéce, cependant ce contraste ſe trouve dans une des meilleures Piéces de Corneille. Je laiſſe aux véritables connoiſſeurs, qui jugent, ſans paſſion, à décider, ſi Corneille a toûjours fait parler les Romains en Romains, & ſi, comme le prétend Mr. de St. Evremont, il ne les a jamais fait deſcendre de leur grandeur, même en leur prétant les foibleſſes de l'amour. Que diroient les ennemis de Racine, s'il avoit fait dire à Céſar, que Rome viendroit demander un Empéreur à une Reine, & qu'il eût dit, un inſtant auparavant, au Frére de cette Reine.

Vous qui devez reſpect au moindre des Romains.

On trouve, dans les Piéces de Corneille des endroits, où le Poëte, en éle-

vant l'esprit des ſpectateurs, l'émeut, l'excite & lui cauſe les plus forts mouvemens: il l'étonne par les grands objets, qu'il lui preſente, & le tient dans une ſurpriſe, qu'on peut conſidérer, comme une eſpéce d'admiration, qui ne détruit cependant ni ne diminuë les effets produits par la crainte & la terreur, comme lorsque Cléopatre prend la réſolution de faire mourir ſes deux Fils, plûtôt que de quitter la Couronne.

Qui ſe vange à demi, court lui même à ſa peine.
Il faut, ou condamner, ou couronner ſa haine.
Dût le Peuple en fureur, pour ſes Maîtres nouveaux,
De mon ſang odieux arroſer leurs tombeaux;
Dût le Parthe vainqueur me trouver ſans défenſe;
Dût ce Ciel égalér le ſupplice à l'offenſe:

Trô-

Trône, à t'abandonner je ne puis consentir.
Par un coup de tonnere il vaut mieux en sortir.
Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
Tombe sur moi le Ciel, pourvû que je me vange,
J'en recevrai le coup d'un visage remis,
Il est doux de périr après ses ennemis:
Et de quelque rigueur, que le destin me traite,
Je perds moins à mourir, qu'à vivre leur sujette.

Il y-a, dans ces vers, une force, qui frappe, qui étonne les spectateurs, qui les emeut, qui leur cause des mouvemens, auxquels ils ne sauroient resister : l'esprit est élevé, saisi, enchanté, mais le coeur n'en est pas moins effrayé; l'admiration enfin ne diminuë rien de la terreur. Racine a, parfaitement, imité Corneille, dans ces endroits, qui paroissent inimitables. Dans *Iphigénie*, dans *Bajazet*, dans *Atha-*

Athalie, il y a plusieurs morceaux, qui ne sont point inférieurs à celui, que je viens de citer. Tel est, par exemple, l'emportement d'Athalie,

*Oui, ma juste fureur, & j'en fais vanité,
A vangé mes Parens sur ma Postérité.
J'aurois vû massacrer & mon Pére & mon Frére,
Du haut de son Palais précipiter ma Mére,
Et, dans un même jour, égorger, à la fois,
Quel spectacle d'horreur! quatre vingt Fils de Rois?
Et pourquoi? pour venger je ne sai quels Prophétes,
Dont elle avoit puni les fureurs indiscretes.
Et moi, Reine sans coeur, Fille sans amitié,
Esclave d'une lâche & frivole pitié,
Je n'aurois pas, du moins, à cette aveugle rage

Ren-

* Athal. Act. II. Scen. 7.

Rendu meurtre pour meurtre, outrage
pour outrage,
Et de vôtre David traité tous les Neveux,
Comme on traitoit d'Achab les restes
malheureux ?
Où serois-je aujourd'huy, si domptant
ma foiblesse
Je n'eusse d'une Mére étouffé la tendresse,
Si de mon propre sang ma main versant
des flots
N'eût, par ce coup hardi, reprimé vos
complots ?
Enfin, de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute
alliance,
David m'est en horreur, & les Fils de
ce Roi,
Quoique nez de mon sang, sont étrangers pour moi.

Il y-a encore une chose, dans laquelle excelle Mr. de Corneille ; c'est à traiter des matiéres de politique : on ne sauroit assez admi-

admirer la dextérité, avec laquelle il conduit une intrigue de Cour. Il développe avec une habileté infinie, un myſtére de Cabinet; sa Politique eſt profonde, rien n'eſt ſi ſage, ni ſi raffiné, que ſes maximes d'Etat. Mais ce talent n'eſt point inconnu à Mr. de Racine: il le poſſede au ſupréme degré, & l'a mis dans tout ſon jour dans quelques unes de ſes Piéces. Où trouve t-on une Politique plus profonde, que dans les caractéres de *Burrhus* & *d'Agrippine?* La Tragédie de *Britannicus* eſt un chef-d'oeuvre de l'esprit humain pour la politique: le caractére du Vizir, dans *Bajazet*, eſt encore d'une beauté parfaite. Avec quelle ſageſſe, ce Vizir ne développe t-il pas, à ſon confident, les raiſons de Politique, qui l'engagent à vouloir épouſer Atalide!

- - - - Voudrois-tu qu'à mon âge
*Je fiſſe de l'amour le vil apprentiſſage?
Qu'un coeur, qu'ont endurci la fatigue & les ans,
Suivît d'un vain plaiſir les conſeils imprudens?

C'eſt

*Bajazet, Act. I. Scen. 1.

C'eſt par d'autres attraits, qu'elle plait
à ma vûë.
J'aime en elle le ſang, dont elle eſt deſ-
cenduë ;
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui même aſſûrer un appui.
Un Vizir aux Sultans fait toûjours quel-
que ombrage :
A peine ils l'ont choiſi, qu'ils craignent
leur ouvrage.
Sa dépouille eſt un bien, qu'ils veulent
recueillir :
Et jamais leurs chagrîns ne nous laiſſent
viellir
Bajazet au jourdhui m'honore, me ca-
reſſe ;
Ses périls tous les jours réveillent ſa ten-
dreſſe :
Ce même Bajazet, ſur le Trône affermi,
Méconnoitra peut être un inutile Ami.
Et moi, ſi mon devoir, ſi ma foi ne
l'arrête,
S'il oſe quelque jour me demander ma
tête,
Je ne m'explique point, Osmin: mais
je prétends,
Que du moins il faudra la demander
longtems.

Je ſai rendre aux Sultans de fidéles ſervices :
Mais je laiſſe au Vulgaire adorer leurs caprices
Et ne me pique point du ſcrupule inſenſé,
De bénir mon trépas, quand ils l'out prononcé.

Voici un morceau, qui n'eſt pas moins beau que celui, que je viens de rapporter.

ACOMAT.

*Roxane en ſa fureur peut raiſonner ainſi.
Mais moi qui voi plus loin, qui, par un long uſage,
Des maximes du Trône ai fait l'apprentiſſage,
Qui d'emplois en emplois vieilli ſous trois Sultans.
Ai vû de mes pareils les malheurs éclatans,

Je

*Ibid. Act. IV. Scen. 7.

Je ſai, ſans me flatter, que de ſa ſeu-
le audace
Un Homme tel que moi doit attendre
ſa grace.
Et qu'une mort ſanglante eſt l'unique
traité,
Qui reſte entre l'Eſclave & le Maître
irrité.

On louë encore Mr. de Corneille, de ce qu'il a fait pluſieurs Tragédies, dont le ſujet eſt, exceſſivement, ſimple : on cite, entr'autres celui de Cinna, qui n'eſt que la découverte d'une conſpiration contre Auguſte, & le pardon généreux de cette même conſpiration. Mais Racine à fait ſa plus belle Piéce avec autant de ſimplicité. Athalie eſt une Tragédie parfaite : & cependant Mr. de Racine le Fils a eu raiſon de dire, dans une Epitre à Mr. de Valincourt, que ce Chef- d'oeuvre avoit été fait.

Avec le ſeul ſecours d'un Prêtre
& d'un Enfant.

Je me garderai bien de prétendre, que Mr. de Racine a ſurpaſſé Corneille : il me

ſuffit de prouver, qu'il l'a égalé. Cependant, bien des grands hommes ont donné la préférence à Racine; ſur tout, depuis qu'il eſt mort, & qu'il n'excite plus la jâlouſie des Auteurs. Mr. Deſpreaux ſembloit avoir prédit, que la mort augmenteroit la gloire de Mr. Racine, & la mettroit dans tout ſon luſtre.

* Sitôt que d'Appollon un génie inſpiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré;
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent,
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent:
Et ſon trop de lumiére, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici-bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie,

Faire

* Deſpreaux Epiſt. VII.

Faire au poids du bon ſens peſer tous
ſes écrits,
Et donner à ſes vers leurs legitimes
prix

* * *

Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre, malgré ſoi, perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement étonné
Ne bénira d'abord le Siécle infortuné,
Qui, rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naître ſous tes mains ces pompeuſes merveilles.

Je ne ſaurois mieux finir cette légére comparaiſon de Corneille & de Racine, que par les vers, que Deſpreaux avoit fait pour mettre au bas du Portrait de Mr. de Racine.

* Du Théatre François l'honneur & la merveille
Il fut, ressusciter Sophocle en ses écrits
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser Euripide, & balancer Corneille.

Voici une Note, qu'a fait le célébre Commentateur de Despreaux sur ces vers: mais, encore une fois, je répete ici, de nouveau, que je me garde bien de vouloir me donner les airs de décider entre Racine & Corneille. Je viens à la Note du Commentateur: mes Lecteurs en penseront ce qu'ils voudront. „ *Balancer* „ *Corneille*, c'est à dire, *balancer la ré-* „ *putation de Corneille.* Nôtre Auteur „ d'abord dispose son vers ainsi: *Balan-* „ *cer Euripide, & surpasser Corneille:* & „ il ne le changea que pour ne point irri- „ ter les partisans outrez de Corneille. „ *Je ne serois point fâché*, disoit-il, „ *que, dans la suite du tems, quelque* „ *Critique se donne la licence de rétablir* „ *nom*

* Despreaux Tom. II. pag. 257. Edit. d'Amsterd.

„ *mon vers de la maniére, que je l'avois*
„ *fait.* Son sentiment est expliqué dans
„ la septiéme Réflexion Critique sur Lon-
„ gin, où il dit, en parlant du grand
„ Corneille, que, *non seulement*, *on ne*
„ *trouvoit point mauvais qu'on lui compa-*
„ *re aujourd'hui Mr. Racine*; *mais qu'il se*
„ *trouve même quantité de gens*, *qui le*
„ *lui préférent.*

§. VII.

SUR LA FONTAINE.

On ne sauroit faire une Critique plus juste & plus sensée des Ouvrages de la Fontaine, que l'est celle qu'en a fait Mr. de Voltaire, dans son Temple du Goût. *La Fontaine*, dit-il, *qui avoit conservé la naïveté de son caractére, & qui, dans le Temple du Goût, joignoit un sentiment éclairé à cet heureux & singulier instinct, qui l'inspiroit pendant sa vie, retranchoit quelques unes de ses Fables, mais en très petite quantité; il accourcissoit presque tous ses Contes; & déchiroit les trois-*

quarts d'un gros Recueil d'Oeuvres posthumes, imprimé par ces Editeurs, qui vivent des sottises des morts.

Les connoisseurs conviennent tous, que les Fables de la Fontaine sont au dessus de ses Contes; autant que l'esprit, qui s'allie à la bonne morale, est au-dessus de l'esprit, qui se livre, entiérement, à des saillies ingénieuses, mais nuisibles aux bonnes mœurs. Il y a dans les Fables de la Fontaine, un fond de Philosophie, qu'on trouve, rarement, dans les meilleurs ouvrages: il avoit puisé les sentimens Philosophiques, qu'il a répandus dans presque toutes ses Fables, chez les Auteurs Anciens les plus distinguez, dont la lecture faisoit sa principale occupation. C'est un fait, que nous apprend Mr. l'Abbé d'Olivet: & les preuves, qu'il en donne, sont convainquantes. *On ne s'imagineroit pas*, * dit-il, *que la Fontaine faisoit ses délices de Platon & de Plutarque. J'ay tenu les exemplaires, qu'il en avoit; il sont notez de sa main à châque page:*

* Hist. de l'Académie Françoise Tom. II. p. 340.

page: & j'ai pris garde, que la plûpart de ses Notes étoient des maximes de morale ou de politique, qu'il a semées dans ses Fables. Ces maximes sont, si parfaitement, placées, & si bien ajustées au sujet, à propos duquel elles sont citèes, qu'il est presque impossible de reconnoître qu'elles ayent été prises dans un autre ouvrage, pour être placées dans celui de la Fontaine. Les réflexions les plus serieuses & les plus sensées sont ménagées avec tant d'art, qu'elles semblent naître, nécessairement, de la Fable, dans laquelle elles sont employées.

La Fontaine a pris beaucoup de ses Fables dans Esope, dans Phedre & dans quelques autres Auteurs anciens ; mais il ne s'est pas si fort attaché à ses Originaux, qu'il aît voulu en être le traducteur : il a imité, il est vrai, les Ecrivains Grecs & Latins, mais il les a égalé.

Aux Fables ordinaires, dans lesquelles les Animaux, & même les choses inanimées, ont l'usage de la parole, la Fontaine en a joint un grand nombre d'une

autre eſpéce, qui ſont de petites hiſtoires morales, gracieuſement contées, & qui pourroient être véritables. C'eſt, ordinairement, dans ſes Contes, qu'il a mis ſes plus beaux préceptes de morale. Je me contenterai de citer ici un exemple, qui ne peut manquer de plaire à tous les gens de génie; puisque c'eſt, peut-être, le plus court, mais le meilleur Panegyrique, qu'on aît fait, de l'eſprit, la plus naïve & la plus vive Satyre de l'impertinence des riches ignorans.

* Entre deux Bourgeois d'une Ville
S'emût jadis un différent.
L'un etoit pauvre, mais habile;
L'autre etoit riche, mais ignorant.
Celui-ci ſur ſon concurrent
Vouloit emporter l'avantage;
Prétendoit que tout homme ſage
Etoit tenu de l'honorer.
C'etoit tout homme ſot: car pour quoi révérer
Des biens dépourvûs de mérite?
La raiſon m'en ſemble petite,
Mon ami, diſoit-il ſouvent,
au Savant.

Vous

* Fable 160.

Vous vous croyez considérable;
Mais dites moi: tenez vous table?
Que sert à vos pareils de lire incessemment?
Ils sont toûjours logez à la troisiéme chambre;
Vêtus au mois de Juin, comme au mois de Décembre;
Ayant pour tout laquais leur ombre seulement.
La République a bien affaire
De gens, qui ne dépensent rien:
Je ne sai d'homme nécessaire,
Que celui, dont le luxe épand beaucoup de bien.
Nous en usons, Dieu sait, nôtre plaisir occupe
L'Artisan, le vendeur, celui qui fait la jupe,
Et celle, qui la porte, & vous qui dédiez
A Messieurs les gens de Finance
De méchans livres bien payez.
Ces mots, remplis d'impertinence,
Eurent le sort, qu'ils méritoient.
L'homme lettré se tut: il avoit trop à dire.
La guerre le vengea bien mieux qu'une Satyre.
Mars détruisit le lieu, que nos gens habitoient:
L'un & l'autre quitta sa Ville.
L'ignorant resta sans azile,
Il recut par tout des mépris;
L'aûtre recut par tout quelque faveur nouvelle:
Cela décida leur quérelle.
Laissez dire les sots: le savoir a son prix.

Il y-a encore, dans plusieurs Fables de la Fontaine, des traits de Physique, qu'il

y-a placez d'une maniére très ingénieuse. Ce n'est pas qu'il s'appliquât beaucoup à la Physique ; mais les conversations & les entretriens journaliers, qu'il avoit eus avec Bernier, le Traducteur & l'Abréviateur des Ouvrages de Gassendi, l'avoient rendu Physicien, pour ainsi dire, sans qu'il s'en apperçût. Ce Bernier logeoit, avec lui, chez Madame de la Sabliére, qui avoit un génie supérieur, & qui aimoit les Sciences & les Savans. La Fontaine disoit, en parlant de son esprit, *qu'il avoit beauté d'homme, avec grace de Femme.* Cette Dame pourvut, pendant vingtans, aux besoins de la Fontaine, qui, peut être, sans elle, après avoir mangé le peu de bien, qui lui restoit, se seroit trouvé dans de grands embarras.

Le prémier Maître de la Fontaine fut Malherbe : Ce fut dans les écrits de ce Poëte, qu'il puisa le goût de ses prémiers Ouvrages. Mais ensuite* il prit Horace, Virgile & Térence pour guides. Il crut entrevoir, dans les Auteurs Latins, une certa-

* Voyez la Fable 188. *Sur l'Ami des bêtes:* la 38. *Sur l'Astrologie Judiciaire &c.*

taine naïveté noble & ingénieuſe, qu'il ne trouvoit point dans Malherte, qui lui paroiſſoit pécher par être trop beau, ou, plûtôt, trop embelli. Il s'explique, aſſez clairement, ſur ce ſujet, dans l'Epitre à l'illuſtre Mr. Huet, en lui envoyant un Quintilien.

Je pris certain Auteur autrefois pour mon Maître :
Il penſa me gâter. A la fin, grace aux Dieux,
Horace, par bonheur ; me deſſilla les yeux.
l'Auteur avoit du bon, du meilleur : & la France
Eſtimoit, dans ſes vers, le tour & la cadence.
Qui ne les eût priſez ! j'en demeurois ravi :
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a ſuivi.

Parmi les Auteurs modernes, Rabelais eſt celui, qu'il eſtimoit le plus : cette préférence pour Rabelais eſt bien flat teuſe

teufe pour lui ; quoique difent aujourd-huy quelques Critiques févéres. Defpréaux n'eftimoit guéres moins Rabelais, que le faifoit la Fontaine : *Il appelloit cet Auteur la raifon habillée en masque.* Un Ecrivain, qui a pour lui les fuffrages de la Fontaine & de Defpréaux, qui n'avoient aucun intérêt particulier de le louer, & qui n'étoient point leur Contemporain, ne fauroit être un génie médiocre ; ou bien il n'y a plus rien de certain dans la République des Lettres. A qui s'en rapporter, fi les jugemens des deux plus grands hommes doivent n'être d'aucun poid ? Enfin, quoiqu'il en foit, il eft certain, que la Fontaine, non feulement, eftimoit, mais même admiroit, Rabelais. Mr. l'Abbé d'Olivet rapporte, à ce fujet, une avanture finguliére, & qui marque bien le caractére ingénu, naturel & diftrait de la Fontaine. * *Tout le monde*, dit cet Abbé, *a entendu raconter là-deffus une faillie, dont Mr. de Valincourt fut*

* Hift. de l'Academie Francoife Tom II. pag. 338.

fut témoin. Etant chez Mr. Despreaux, avec Messieurs Racine, Boileau le Docteur & quelques autres personnes, on y parloit fort de St. Augustin: la Fontaine écoutoit avec cette stupidité, qui étoit, ordinairement, peinte sur son visage. Enfin, il se réveilla, comme d'un profond sommeil, & demanda, d'un grand sérieux, au Docteur, s'il croyoit, que St. Augustin eût plus d'esprit que Rabelais ? Ce Docteur l'ayant regardé, depuis la tête jusqu'aux pieds, lui dit, pour toute réponse? Prénez garde, Mr. de la Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers : *& cela étoit vrai en effet.*

Un autre Auteur, que la Fontaine, estimoît beaucoup, c'etoit Marot, dont il a imité le stile, propre au génie du Conte & de la Fable, à cause de sa charmante naïveté. Le Roman de l'Astrée de Mr. D'Urfe etoit encore un des Livres favoris de la Fontaine: il en tiroit ses images champêtres, dont il a enrichi ses Ouvrages, & embelli sa Poësie. Le portrait, par exemple, qu'il fait de la solitude, dans une de ses Fables, est aussi gracieux, que touchant.

* Elle

* Elle offre à ses amans des biens sans
embarras ;
Biens purs, présens du Ciel, qui naissent
sous les pas ;
Solitude, où je trouve une douceur se-
créte ;
Lieux, que j'aimai toûjours, ne pourrai-
je jamais,
Loin du monde & du bruit, goûter
l'ombre & le frais ?
O qui m'arrêtera sous vos sombres a-
ziles ?
Quand pourront les neufs sœurs, loin
des Cours & des Villes ;
M'occuper tout entier, & m'apprendre
des Cieux
Les divers mouvemens, inconnus à nos
yeux,
Les noms & les vertus de ces clartez
errantes
Par qui sont nos destins & nos mœurs
differéntes !
Que si je ne suis né pour de si grands
projets, Du

* Fable 349. *Le songe d'un habitant du Mogols*

Du moins, que les ruisseaux m'offrent
de doux objets !
Que je peigne en mes vers quelque
rive fleurie !
La Parque à filets d'or n'ourdira point
ma vie ;
Je ne dormirai point sous de riches
lambris :
Voit-on que le sommeil en perde de
son prix ?
En est-il moins profond & moins plein
de délices ?
Je lui vouë au désert de nouveaux sa-
crifices.
Quand le moment viendra, d'aller trou-
ver les morts,
J'aurai vêcu sans soins, & mourrai sans
remords.

La variété, qui regne dans les Fables de la Fontaine, leur donne une grace infinie : il n'est aucun état de la vie, aucune profession, aucune vertu, aucun vice, dont il n'aît fait un portrait aussi spirituel, que naïf. Il a eu raison de dire, dans une de ses Fables.

* Graces aux Filles de Mémoire,
J'ay chanté des Animaux :
Peut-être d'autres Héros
M'auroient acquis moins de gloire.
Le loup en langue des Dieux
Parle aux chiens dans mes ouvrages ;
Les bêtes, à qui mieux mieux,
Y-font divers perſonnages,
Les uns fous, les autres ſages ;
De telle ſorte pourtant,
Que les fous vont l'emportant :
La meſure en eſt plus pleine.
Je mets auſſi ſur la Scéne
Des trompeurs, des ſcélerats,
Des Tyrans, & des ingrats,
Mainte imprudente pécore,
Force ſots, force flatteurs :
Je pourrois y-joindre encore
Des Légions de menteurs.

Monſieur de Voltaire voudroit, que la Fontaine eût accourci une grande partie de ſes Contes : il a raiſon. Il y-en a plu-

* Fable 169. *Le Dépoſitaire infidéle.*

plufieurs, en effet, qui font trop longs, & dans lesquels il fe permet des digres-fions ingénieufes, mais d'une trop grande étendue ; on peut même dire, que fes Contes, qui, d'ailleurs, ont des agrémens & des tours inimitables, ont, pourtant, moins de pureté & d'éxactitude, que fes Fables. Mais, ce qui donne un entiér avantage à fes Fables fur les Contes, c'eft que les prémiers forment le cœur & l'efprit, & que les Contes, quelque ingénieux qu'ils foient, font capables de jetter, dans la débauche & même dans la crapule, les jeunes-gens, qui les lifent, avec peu de précaution : ils font même plus dangéreux pour les Femmes, que pour les hommes ; parce qu'ils leur apprenent à méprifer un certain point d'honneur, dont il eft effentiel, pour leur bonheur, qu'elles ne fe départent jamais. Je confens qu'une femme aimable aît un Amant ; l'amour eft la foibleffe des grands cœurs, je dirois presque volontiers, la vertu ; mais je ne veux point qu'elle foit une Catin. Les Contes de la

Fontaine n'inſpirent point de l'amour, mais du libertinage : il ſemble même qu'en pluſieurs endroits, cet Auteur veuille fournir des armes aux Courtiſanes les plus avides. S'il avoit été payé par quelques unes, auroit-il pû tenir un langage, qui fût plus à leur gré, que celui-ci ?

* Femmes, voilà ſouvent comme on
vous traite.
Le ſeul plaiſir eſt ce qu'on ſouhaitte.
Amour eſt mort : le pauvre Compagnon
Fut enterré ſur les bords du Lignon :
Nous n'en avons ici ni vent ni voye.
Vous y-ſervez de jouët & de proye
A jeunes gens indiſcrets, ſcélérats :
C'eſt bien raiſon qu'au double on le
leur rende.
Le beau prémier, qui ſera dans vos
lacs,
Plumez le moi, je vous le recommande.

Voilà

* Tome II. Conte 14. *Les remods.*

Voilà une morale & des préceptes, qui feront fort du goût des coquettes les plus outrées. Quant à moi, je les croi aussi mauvais, que les excuses, que la Fontaine a donné, pour défendre la licence, qui régne dans ses Contes: il prétend qu'il n'apprend aux jeunes-Filles, qui les lisent, les obscénitez les plus blâmables & les plus indécentes, que pour les empêcher d'être trompées & séduites par leurs Amans. En vérité, voilà une précaution bien sensée & bien utile.

* C'est dans la vûë & dans l'intention
Qu'on se méfie en telle occasion.
J'ouvre l'esprit & rend le Sexe habile
A se garder de ces piéges divers.
Sotte ignorance en fait trébucher mille
Contre une seule, à qui nuiroient mes vers.

Il faut, pourtant, convenir, que tous les Contes de la Fontaine ne sont point, également, dangéreux; il y-en a, qui, loin de détruire l'amour & de mettre la dé-

* Tome II. *Le Fleuve Scamandre.*

débauche à sa place, font, de cet amour, un portrait flatteur, qui plait aux cœurs, naturellement, tendres & vertueux. Le Conte du Faucon est si touchant, qu'il a fourni le sujet d'une fort jolie Comédie ; celui de la Courtisane amoureuse m'a souvent fait répandre des larmes, par son ingénieuse & tendre naïveté ; la douceur aimable de Camille, les épreuves, auxquelles Constance mit sa tendresse, sont dépeintes avec toutes les graces possibles. Il y-a, dans ce Conte, des endroits d'une finesse infinie & d'une délicatesse charmante. Les réflexions, que fait la Fontaine, au sujet d'une Courtisane, qui aime véritablement, sont prises dans la nature même.

Ce que possible on ne croira pas vrai,
C'est que Camille, en caressant la belle,
Des dons d'Amour lui fit goûter l'essai.
L'essai ! Je faux, Constance en étoit-élle
Aux élémens : Ce que la belle avoit
Pris & donné de plaisirs en sa vie,
Conter pour rien jusqu'alors se devoit.
Pourquoi cela ? Quiconque aime le die.

La

La Fontaine a raiſon : l'amour ſeul procure des plaiſirs véritables ; la débauche donne & fournit, en abondance, des emportemens luxurieux : Ceci ſoit dit en paſſant, je n'ai jamais compris, comment un galant homme, qui avoit goûté, une fois en ſa vie, la douceur d'aimer une Maitreſſe aimable, & d'en être aimé pouvoit ſentir la moindre ſatisfaction dans la crapule & dans la débauche: je ne crois pas même, qu'il y-aît quelque choſe de bien flatteur dans ces prétenduës bonnes fortunes paſſagères. Je ne penſerai jamais ce que la Fontaine fait dire dans le Conte du Berceau.

* Pinucio, qui n'attendoit que l'heure,
Et qui contoit les momens de la nuit,
Son tems venu ne fait longue demeure;
Au lit de camp s'en va droit & ſans bruit.
Pas ne trouva la pucelle endormie ;
J'en jurerois. Colette aprit un jeu,
Qui, comme on ſait, laſſe plus qu'il n'ennuye.

 Treve

* Tom. II. Conte *Le Berceau.*

Treve se fit ; mais elle dura peu :
Larcins d'amour ne veulent longue pause.

Je le répete encore : ce n'est point avec une Fille, qu'on débauche, en passant, dans un cabaret, comme fit Pinucio, qu'on goûte de véritables plaisirs. Il faut que l'on soit épris d'une passion forte & véritable ; il faut que l'esprit soit aussi séduit que le cœur, pour qu'on puisse dire, véritablement, que ce *jeu lasse plus qu'il n'ennuye.* Ce n'est qu'avec une Maitresse, véritablement, aimée, que *larcins d'amour ne veulent longue pause :* mais il semble, que la Fontaine, dans presque tous ses Contes, se soit fait un véritable plaisir de fournir des armes au libertinage, pour détruire l'amour. Dans la Joconde, qu'il a pris de l'Arioste, il fait un portrait du Roi Astolphe & de son Confident, qui semble copié sur celui de deux jeunes Mousquetaires, qui entretiennent une grisette, à frais communs. Cependant il loue beaucoup Astolphe & son Confident, de leur sage conduite & de leur goût sensé.

† Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'est assez d'un.
J'y-consens, dit Joconde, & je sais une Dame,
Près de qui nous aurons toute commodité;
Elle a beaucoup d'esprit, elle est belle, elle est femme
D'un des prémiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi, laissons la qualité;
Sous les cotillons des grisettes,
Peut loger autant de beauté,
Que sous les jupes des coquettes.
Dailleurs, il n'y faut point faire tant de façon.
Etre en continuel soupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, brusque ou volage,
Chez les Dames de haut parage;
Ces choses sont a craindre & bien d'autres encor.
Une grisette est un tresor:
Car, sans se donner de la peine,
Et sans qu'au bal on la proméne,
On en vient aisement à bout:
On lui dit ce qu'on veut, bien souvent rien du tout.
Le point est d'en trouver une, qui soit fidele.
Choisissons la toute nouvelle,
Qui ne connoisse encor ni le mal, ni le bien.
Prénons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle, qu'il n'est rien
De plus puceau, que cette belle:

 Sa

† Tom. I. Conte prémier.

Sa poupée en sait autant qu'elle.
J'y songeois dit le Roi, parlons lui dès ce soir :
Il ne s'agit que de savoir,
Qui de nous doit donner à cette jouvencelle,
Si son cœur se rend à nos voeux,
La prémiére leçon du plaisir amoureux.
Je sai que cet honneur est pure fantaisie ;
Toute fois étant Roi, l'on me le doit céder :
Du reste il est aisé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie :
Vous auriez droit de pretendre le pas :
Mais il s'agit d'un autre cas
Tirons au sort, c'est la justice,
Deux pailles en feront l'office,

On ne peut narrer plus naturellement & plus spirituellement : mais, pour peu d'attention qu'on fasse en lisant ces vers, on verra, qu'il n'en est pas un seul, qui n'établisse une maxime, qui tend à tourner en ridicule cet amour, qui fait le bonheur des cœurs Tout Amant délicat doit exhorter sa Maitresse à ne lire jamais les Contes de la Fontaine, & j'oserai dire, que toute Femme, qui aime la gloire de son Sexe, doit peu les estimer. Il semble qu'ils

qu'ils n'ayent été, presque tous, inventez, que pour deshonorer le beau Sexe, & le dépeindre comme occupé à tromper les hommes. Le Comte des trois Comméres est une Satyre des plus violentes ; ce sont trois femmes, qui se font un honneur de tromper leurs maris : & celle, qui y-reussit le mieux, passe pour la plus spirituelle ; celui de la Fiancée du Roi de Garbe, fait l'apologie d'une Princesse, qui s'abandonne à dix ou douze personnes ; celui des Cordeliers de Catalogne change en Catins toutes les Femmes d'une grande Ville ; & celui du Muletier est inventé, pour servir d'excuse, à une Reine, qui couche avec un Muletier.

Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelinde, & la couche Royale
De part & d'autre etoit, assûrément,
Aussi complette, autant bien assortie,
Qu'elle fut onc. Quand Messer Cupidon,
En badinant, fit cheoir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,

Sans prendre garde, & ſans ſe ſoucier
En quel endroit, dont, avecque furie,
Le feu ſe prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout ſon origine

* * *

En ſes préſens le Ciel eſt toûjours juſte,
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguſte
A les vertus propres à commander;
Un Magiſtrat ſait les points décider;
Au jeu d'amour le Muletier fait rage.
Chacun ſon fait; nul n'a tout en partage.

Voilà quelque choſe de bien inſtructif pour une jeune perſonne, dont on veut former l'eſprit & le cœur. Les dévots ſe ſont élevez contre les Contes de la Fontaine, ce n'étoit pas eux ſeuls, qui auroient dû blâmer des Poëſies auſſi dangéreuſes. Les gens du monde, & ſur tout les amans, auroient du condamner ce livre

vre, comme le plus pernicieux, qu'on aît jamais écrit. Si j'étois encore assez fortuné pour être aimé de quelque belle, j'aimerois mieux qu'elle fut amie de la plus déterminée coquette de Paris, que si elle prénoit du goût à la lecture des Contes de la Fontaine. Cet Auteur a réduit en préceptes, toutes les actions les plus capables de perdre le cœur d'une jeune personne; il a assaisonné ses maximes de tout l'esprit & de tout l'enjouement possible; elles se gravent, aisément, dans la mémoire: & elles s'offrent, si souvent, à l'imagination, qu'il est très dangéreux, qu'après s'être complu longtems à leur souvenir, on ne soit tenté de les mettre en pratique. Enfin, quand même il ne seroit pas vrai, que les Contes de la Fontaine fussent aussi dangéreux, qu'ils le sont, pour le beau Sexe; toûjours est il certain, qu'ils contribueroient à diminuer l'estime que les hommes doivent avoir pour les femmes. Si l'on ôte cette estime de la Société civile, on la détruit, si l'on fait croi-

re

re aux maris, que leurs femmes font des Catins, aux Amans, que leurs Maitresses sont des gourgandines; si l'on établit enfin pour principe, que les Filles, qui paroissent les plus sages, sont, rarement, pucelles, on perd cette estime & cette affection mutuelle, qu'il faut entretenir entre les deux Sexes, pour la tranquillité & pour l'augmentation des familles. Je demande, si un homme, qui méditera sur les vers suivans, où Astolphe & son ami, après avoir cherché, avec soin, une pucelle, ne trouvent qu'une Catin, concevra une bonne opinion des Filles, qui paroissent les plus sages & les plus innocentes.

De la chappe à l'Evêque, hélas ils se battoient
    Les bonnes gens qu'ils étoient,
Quoiqu'il en soit, joconde eut l'avantage
    Du prétendu pucelage.
La belle étant venuë en leur chambre le soir,
    Pour quelque petite affaire,
Nos deux Avanturiers près d'eux la firent seoir;
Louérent sa beauté, tâcherent de lui plaire;
    Firent briller une bague à ses yeux,
    A cet objet si précieux,
    Son cœur fit peu de résistance.

Le

Le marché se conclut, &, dès la même nuit,
Toute l'Hotellerie étant dans le silence,
Elle vient les trouver sans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la chose se passe
Au grand plaisir des trois, & surtout du Romain,
Qui crut avoir rompu la glace,
Je lui pardonne, & c'est en vain
Que de ce point on s'embarrasse,
Car il n'est si sotte après tout
Qui ne puisse venir à bout
De tromper à ce jeu le plus sage du monde
Salomon, qui grand Clerc étoit,
Le reçonnoit en quelque endroit,
Dont il ne souvint pas au bon homme Joconde,
Il se tint content pour le coup,
Crut qu'astolphe, y-perdoit beaucoup
Tout alla bien & maitre.pucellage
Joua des mieux son personnage,
Un jeune gars pourtant en avoit essayé.

Quoique ces vers soient bien capables d'inspirer des sentimens très désavantageux pour le beau Sexe ; il y en a encore dans le même Conte, qui sont, a mon avis plus pernicieux: ce sont ceux, dans lesquels il est parlé de ce Livre, où Astolphe

phe & son Compagnon Joconde écrivent les noms de toutes les belles, qu'ils avoient mis à mal, pendant leur voyage, L'idée est singuliére & plaisante ; mais elle n'en est pas moins contraire, aux égards, qu'on doit avoir pour tout ce qui peut contribuer au bien de la Société

Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre le nom de celles,
Qui ne seront pas rebelles ;
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant, que sortir des Confins d'Italie,
Tout nôtre Livre, ne s'emplit,
Et si la plus sévére à nos voeux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit ;
Avec cela, bonnes lettres de change :
Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacqs
De gens, qui sémeront l'argent & la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le Livre sur tout,
Nos galans se mettent en voye
Je ne viendrois jamais à bout,

De

De nombrer les faveurs, que l'amour leur envoye;
Nouveaux objets, nouvelle proye,
Heureuses les beautez, qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle, qui peut leur plaire!
Il n'est, en la plûpart des lieux,
Femme d'Echevin ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur,
D'avoir en leur Regiſtre place &c.

Je ne ſaurois mieux finir ce que j'ai à dire ſur les Contes de la Fontaine, qu'en citant le ſage Deſpreaux, qui ayant fait une Diſſertation, pour montrer que Mr. de la Fontaine étoit ſupérieur à l'Arioſte, dans la maniére de conter agréablement, & *qu'il avoit mieux compris l'idée & le caractére de la Narration*,(ce ſont ſes propres termes) a cependant condamné ſévérement, dans un autre endroit la licence, qu'il a priſe & la maniére libre, dont il a écrit.

* Que vôtre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'of-

* Deſpreaux Art. Poet. Chant, IV.

N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis estimer ces dangéreux Auteurs,
Qui de l'honneur en vers infames déserteurs,
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le vice aimable.

La Fontaine reconnut, sur la fin de ses jours, combien ses Contes étoient pernicieux, il les condamna publiquement. Voici ce que dit, à ce sujet Mr. l'Abbé d'Olivet, dans son Histoire de l'Académie. * *Prêt à recevoir le Viatique, il détesta ses Contes, les larmes aux yeux, & fit amande honorable devant Messieurs de l'Academie, qu'il avoit prié de se rendre chez lui par députez pour être témoins de ses dispositions présentes : protestant, que, s'il revenoit en santé, il n'employeroit son ta-*

* Histoire de l'Academ. pag. 344. Tom. II.

talent pour la Poësie, qu'à écrire sur des matiéres pieuses, & qu'il étoit résolu à passer le reste de sa vie, autant que ses forces le permettroient, dans l'exercice de la pénitence. Quand la Fontaine n'auroit point été dévot, dans les derniers momens de sa vie, il auroit dû, comme honnête homme, être faché d'avoir, composé ces Contes; puisqu'ils ne sont guéres moins contraires au Citoyen qu'au Chrêtien.

Je viens aux Ouvrages posthumes, dont on a publié un ample Recueil. Mr. de Voltaire a raison de vouloir en supprimer la plus grande partie. La Fontaine lui-même convenoit, que tous ses ouvrages n'étoient pas d'un prix égal; il avoit voulu essayer trop de genres différens: il nous apprend lui même que c'étoit là son défaut.

Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles,

A qui le bon Platon compare nos merveilles,
Je ſuis choſe légére, & vole à tous ſujets,
Je vai de fleur en fleur & d'objets en objets ;
A beaucoup de plaiſir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut être au Temple de Mémoire,
Si dans un genre ſeul, j'avois usé mes jours,
Mais quoi ! je ſuis volage en vers comme en amours.

Mr. l'Abbé d'Olivet prétend, que le même eſprit, qui préſidoit à la conduite de la Fontaine, préſidoit à ſes compoſitions. Eſprit ſimple, ingenu, ſensé, galant ; mais inconſtant, diſtrait, pareſſeux, il ne mettoit pas toûjours la derniere main à ſes ouvrages, mais jusqu'aux morceaux, qu'il a le plus négligez, tout décele en lui un grand Maître. Le même Abbé aſſûre, qu'il eſt regardé, par tous les gens de goût, com-

comme * *l'un de nos cinq ou six Poëtes, pour lesquels le tems aura du respect, & dans les ouvrages desquels, on cherchera les débris de nôtre langue, si jamais elle vient à périr.*

La Fontaine a fait un Roman intitulé *les amours de Psichê & de Cupidon.* Il est écrit spirituellement, ainsi que tous ses ouvrages : il en a pris le sujet, dans Apulée ; mais il l'a embelli. Son but principal étant de plaire, il lui parut qu'il devoit se conformer au goût de son Siécle, porté au galant & à la plaisanterie : & comme le sujet, qu'il traitoit, étoit plein de merveilleux, mais d'un merveilleux badin, il a falu qu'il aît badiné, depuis le commencement jusqu à la fin de son ouvrage. La Fontaine dit, quelque part, que, quand il ne l'auroit pas falu, son inclination l'y eût porté; il assûroit cependant, qu'il * avoit trouvé de plus grandes difficultez, dans cet ouvrage, qu'en aucun autre, qui fût sorti de sa plume.

* Obidem.
* Dans la Préface de ce Roman.

§. VIII.

SUR CORNEILLE LE CADET.

Si nous en devons croire un des plus Savans & des plus ingénieux Ecrivains, qu'aît eu la France, Thomas Corneille, Frére cadet du grand Corneille, a fait des Piéces, qui peuvent être placées parmi les meilleures du Théatre, & qui effacent les plus excellentes des Grecs. Un pareil éloge paroîtra outré a bien des gens, j'avouë qu'il me paroît tel, & que je ne saurois étre, sur ce point, du sentiment de Mr. de Fontenelle. *Les meilleures Piéces,* * dit-il, *de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane ne tiendront guéres devant Cinna, Ariane, Andromaque, Phédre, le Misanthrope & un grand nombre d'autres Tragédies & Comédies du bon tems.* Voilà *l'Ariane* mise au-dessus de la Phédre, d'Euripide, & à côté de celle de Racine. En vérité, il faloit que l'amitié, que Mr. de Fontenelle avoit pour Thomas Corneille, de

* Fontenelle digression sur les Anciens &c. pag. 274.

de qui il etoit le Neveu, lui fit illuſion: car enfin cette Ariane ſi vantée eſt une Piéce médiocre; elle a plu ſur le Théatre, parce que l'Actrice, qui jouoit le Role d'Ariane, le ſeul beau qu'il y aît dans la Piéce, le jouoit dans la perfection: mais un ſeul perſonnage fait-il une bonne Tragédie, lorsque tous les autres ſont défectueux? Le caractére de Phedre eſt foible, languiſſant & odieux; celui de Théſée ne l'eſt pas moins, il eſt même mépriſable; celui d'Oenarus Roi de Naxe eſt presque ridicule; c'eſt un bon homme, qui aime Ariane, ſans trop ſavoir pourquoi, qui l'ennuye de deux ou trois déclarations, dans le moment, qu'il la croit prête à épouſer Théſée, & qui, vers la fin de la Piéce, paroît fort contant de pouvoir, au risque du cocuage, la recevoir comme veuve des mains de Théſée. Pirithous eſt un mal-hônnête homme, qui fait l'office de Mercure; il aide Théſée à tromper Ariane, & à débaucher ſa Soeur. Voila, au vrai, les caractéres de la Piéce. Quant

à la diſtribution des Scénes, elle eſt très ſimple: & il n'y-a, ni coup de Théatre, ni intrigue intéreſſante, ni ſituation brillante. Thésée dit, aſſez froidement, à Ariane, qu'il ne l'aime plus, & qu'il en eſt très fa- ché. Le même Thésée ne dit rien, ni de bien vif, ni de bien brillant, dans les Scénes, où il ſe trouve ſeul avec Phédre. Enfin, ſi l'on ôte le Role d'Ariane, le reſte de la Piéce mérite à peine d'être lû. Il eſt vrai, qu'il y-a, dans ce Role d'Aria- ne, les morceaux les plus tendres & les plus pathétiques: & comme il eſt très conſidérable, & qu'il étoit joué par une grande Comédienne; il n'eſt pas ſurpré- nant, que la Piéce aît réuſſi à la repréſen- tation, & qu'on la repréſente encore très ſouvent; toutes les grandes Comedien- nes étant bien aiſe de jouer un Role, qui les fait briller. La Scéne quatriéme du troiſiéme acte eſt merveilleuſe: Thésée y-parle fort peu; mais Ariane y-dit les choſes du monde les plus touchantes & les plus naturelles.

Tu ne peux rien de plus! qu'aurois-tu fait parjure,
Si, quand tu vins du monſtre éprouver l'avanture,
Abandonnant ta vie à ta ſeule valeur,
Je me fuſſe arretée à plaindre ton malheur ?
Pour mériter ce cœur, qui pouvoit ſeul me plaire,
Si j'ay peu fait pour toi, que falloit-il plus faire?
Et que s'eſt-il offert que je puſſe tenter
Qu'en ta faveur ma flamme aît craint d'exécuter?
Pour te ſauver le jour, dont ta rigueur me prive,
Ai-je pris à regret le nom de fugitive?
La mer, les vents, l'exil ont-ils pu m'étonner?
Te ſuivre c'étoit plus que me voir couronner,
Fatigues, peines, maux, j'aimois tout pour ta cauſe.
Dis moi que non ingrat, ſi ta lacheté l'oſe,

Et désavouant tout, ébloui moi si bien,
Que je puisse penser que tu ne me dois rien.

Il y-a beaucoup de morceaux, dans le Role d'Ariane, aussi tendres, que celui-lá : sur tout dans les deux derniéres Scénes du cinquieme acte, qui sont très belles; mais qui sont, pour ainsi dire deux monologues. Les Acteurs, qui se trouvent sur le Théatre, disant, a peine, quinze vers, pour trois-cent, qu'en récite Ariane, dans ces deux Scénes. Il y-a plusieurs vers, dans ces trois-cent, que Racine n'auroit point desavoué dans ses plus belles Piéces.

- - - - Non parjure Thésée,
Ne crois pas que jamais je puisse être appaisée.
Ton amour y-feroit des efforts superflus
Le plus grand de mes maux est de ne t'aimer plus.
Mais après ton forfait, ta noire perfidie,
Pourvû

Pourvû qu'à te gêner le remords s'étudie,
Qu'il te livre sans cesse à de secrets bourreaux.
C'est peu, pour m'étonner, que les plus grands des maux,
Jai trop gémi, j'ai trop pleuré tes injustices.
Tu m'as bravé, il faut qu'à ton tour tu gémisse.
Mais, quelle est mon erreur! Dieux je menace en l'air!
L'ingrat se donne ailleurs, quand je crois lui parler!
Il goûte la douceur de ses nouvelles chaines!
Si vous m'aimez, Seigneur, suivons le dans Athénes,
Avant que ma rivale y puisse triompher
Partons, portons y plus que la flamme & le fer.
Que par vous la perfide entre mes mains livrée
Puisse voir ma fureur de son sang enyvrée.
Par ce terrible éclat signalez ce grand jour:
Et méritez ma main en vengeant mon amour.

Ce ſont pluſieurs endroits pareils a celui-là, qui ont rendu brillant le Role d'Ariane, & qui ont ſoutenu la Piéce ; mais je le repéte encore, cette Tragédie, conſiderée dans ſon entier, eſt médiocre.

Le Comte d'Eſſex me paroît, incomparablement, meilleur que l'Ariane ; les caractéres en ſont infiniment plus nobles : &, s'il y-a, dans les Ouvrages de Thomas Corneille, une Piéce, qui puiſſe être comparée avec celles de Racine & du grand Corneille, ſans doute c'eſt celle-la. Le caractére d'Eliſabet eſt grand, noble, fier, conforme à l'hiſtoire ; & cependant tendre. Celui de la Ducheſſe eſt intéreſſant, aimable ; c'eſt un perſonnage épiſodique des mieux introduits & des plus ſagement amenez, qu'il y-aît dans les meilleures Tragédies modernes. Celui du Comte d'Eſſex eſt, peut-être, un des plus beaux & des plus nobles, qu'on aît mis ſur le Théatre. Le ſujet de cette Tragédie eſt, excesſivement, ſimple ; mais il eſt conduit avec tant d'art, qu'il remplit les cinq Actes ſans récits, ſans déclamation, enfin

ſans

ſans aucun de ces ſecours, aux quels les Poëtes médiocres ont recours, pour pouvoir ſe tirer d'affaire; lors qu'ils n'ont point aſſez de force & de génie, pour ſuppléer à la ſimplicité de leur ſujet.

Il y-a encore quelques Tragédies de Thomas Corneille, qui ne ſont point mépriſables. La mort d'Annibal, la mort d'Achille, Antiochus, me paroiſſent, après le Comte d Eſſex, les trois meilleures. Ces Piéces ſont, fort ſagement, conduites &, peut être, ne diroit-on rien de bien extraordinaire, ſi l'on diſoit qu'elles le ſont avec autant d'art, que les meilleures de Pierre Corneille. Si Thomas Corneille avoit conçû des caractéres auſſi grands, que ceux, que ſon Frére mit ſur le Théatre, & qu'il leur eût fait dire des choſes auſſi ſublimes, je ne balance point à dire, qu'il eût été au-deſſus de lui; ces Piéces étant toûjours conduites avec beaucoup de régularité; mais ce qui, pour l'ordinaire, a manqué à Thomas Corneille, ce ſont les idées & les

les expressions. Si l'on veut connoître combien il étoit au dessous de son Frére & de Racine, il faut comparer quelques endroits de ces Piéces, où il traitoit des sujets approchans, les mêmes que ceux qu ont traité ces deux grands hommes. On juge alors, aisément, de la différence, qu'il y-a entre eux & lui. Parmi plusieurs exemples, que je pourrois citer, je me contenterai d'un seul. Jai rapporté les vers, où Racine fait parler Mithridate expirant. Thomas Corneille fait, de même, parler Annibal dans ses derniers momens, & le met, précisément, dans la même situation, que Mithridate. Ce Roi du Pont s'etoit blessé, mortellement, pour éviter de tomber dans les mains des Romains: Annibal s'etoit empoisonné, pour le même sujet; ils meurent, tous les deux, pleins de leur haine contre les Romains; l'un dans les bras de son fils; l'autre de sa Fille. Il est difficile de trouver des situations aussi ressemblantes: Voyons combien Thomas Corneille reste, pour les idées, au dessous de Racine.

Anni-

ANNIBAL a ſa Fille.

C'eſt trop, il ne faut plus que vôtre amour
ſe cache :
Le Prince vous mérite, il eſt enfin ſans
tache.
Prenez le pour Epoux, &, dans tous
vos deſſeins,
Ayez pour ſeul objet la perte des Ro-
mains.
Après un trop long faſte, un jour vien-
dra peut être,
Où ces Tyrans du monde adoreront un
Maître,
Et tremblans ſous le joug, qu'ils
m'oſoient deſtiner,
Se ſoûmettront aux loix, qu'ils n'ont
pu me donner.
Puiſſent-ils, attendant ce honteux eſcla-
vage,
Tourner contre leur ſein leur plus ſan-
glante rage ;
Se déchirer l'un l'autre, & d'un acier
fatal

Eux-mêmes s'immoler aux manes d'Annibal.

ELISE.

Aux manes d'Annibal !

ANNIBAL.

Quoi ! vous auriez pu croire,
Que j'eusse pris si peu l'intérêt de ma gloire,
Qu'aux mains de mes Tyrans m'etant vû sans secours.
Je leur eusse laissé quelque droit sur mes jours ?
Cet anneau m'a fourni dequoi ne les pas craindre.
Je meurs empoisonné.

NICOMEDE.

Dieux !

ANNIBAL.

Gardez vous de me plaindre.
Avecque trop d'éclat jai su remplir mon sort,

Pour

Pour vous donner ſujet de regretter ma mort.
Vivez, pour haïr Rome, & Maître de vos vies
Si d'un jaloux deſtin elles ſont pourſuivies,
Enviſageant toûjours ſa rigueur ſans effroi,
Bravez la Tyrannie, & mourez comme moi.

Bien loin d'être mauvais, ces vers ſont beaux ; mais combien ne ſont-ils pas inférieurs à ceux de Mithridate ?

Thomas Corneille a fait pluſieurs Comédies. Elles ne ſont point mal écrites : il y-a des Scenes très ingénieuſes ; l'intrigue en eſt, ordinairement, bien conduite ; mais ces Comédies ont un défaut : c'eſt qu'elles peignent, rarement, des caracteres marquez ; elles amuſent, beaucoup plus quelles n'inſtruiſent : elles reſſemblent trop au Piéces des Poëtes Eſpagnols. Ce qui domine dans ces Comédies, n'eſt point une Cri-

Critique vive & enjouée des défauts, qui nuisent à la Société: Ce sont des intrigues, des incidens, des erreurs de nom, des déguisemens, des Lettres interceptées, des avantures nocturnes. Les moeurs & les caractéres y-sont très negligez à peine touchez légérement, & comme en passant. Ces Piéces sont pourtant pleines d'esprit & de saillies vives & plaisantes; mais elles sont aussi inférieures à celles de Moliére, que les Tragédies du même Auteur sont au dessous de celles de Corneille son Frére.

Quand à la versification de Thomas Corneille, elle est souvent, obscure, &, presque toûjours, foible. Le Comte d'Esséx, Ariane & la mort d' Achille, sont ses trois Tragédies les mieux écrites. Cependant il y-a bien des endroits obscurs, embarrassez dans la mort d'Achille; la versification d'Ariane & du Comte d'Essex est foible en géneral, quoiqu'il y-aît des morceaux de ces Piéces versifiez assez no-

noblement ; La verſification des Scénes du Comte d'Eſſex & de la Ducheſſe eſt la meilleure qu'il y - aît, dans les Tragédies de Thomas Corneille, ſi l'on excepte celle des deux derniéres Scénes de l'Ariane & de quelques endroits répandus dans la mort d'Achille : il y - a auſſi d'aſſez beaux vers dans une Scéne entre Eliſabet & le Comte d'Eſſex,

Et n'as - tu pas, perfide, armant la Populace,
Eſſayé, mais en vain, de te mettre en ma place ?
Mon Palais inveſti ne te convainc-t-il pas
Du plus grand, du plus noir de tous les attentats ?
Mais, dis-moi, car enfin le corroux, qui m'anime
Ne peut faire céder ma tendreſſe à ton crime,
Et ſi, par ſa noirceur, je tâche à t'étonner,
Je ne te la fais voir, que pour te pardonner,

Pourquoi vouloir ma perte, & qu'avoit
fait ta Reine,
Qui dût à sa ruïne intéresser ta haine?
Peut-être ai-je pour toi montré quelque
rigueur,
Lorsque j'ai mis obstacle au penchant
de ton cœur?
Suffolc t'avoit charmé; mais si tu
peux te plaindre,
Qu'apprenant cet amour j'ai taché de
l'éteindre,
Songe à quel prix, ingrat, & par
combien d'honneurs,
Mon estime a sur toi répandu mes
faveurs?
C'est peu dire qu'estime: &, tu la
pû connoître,
Un sentiment plus fort de mon cœur
fut le maître.
Tant de Princes, de Rois, de Héros
méprisez,
Pour qui, cruel, pour qui les ai-je
refusé?
Leur hymen eût, sans doute, acquis
à mon Empire.

Ce

Ce comble de puiſſance, où l'on ſait que j'aſpire
Mais quoiqu'il m'aſsûrât ce qui m'ôtoit à toi,
Ne pouvoit rien avoir de ſenſible pour moi.
Ton cœur, dont je tenois la conquête ſi chére,
Etoit l'unique bien capable de me plaire :
Et ſi l'orgueil du Trône eût pu me le ſouffrir,
Je t'euſſe offert ma main, afin de l'acquérir.
Eſpére, & tache à vaincre un ſcrupule de gloire,
Qui combattant mes vœux s'oppoſe à ta victoire,
Mérite, par tes ſoins, que mon cœur adouci
Conſente à n'en plus croire un importun ſouci &c.

Quant aux caractéres, Thomas Corneille en a mis d'aſſez beaux ſur le Théatre.

Celui d'Annibal, entr'autres, ſoûtient bien l'idée, que nous en donne l'hiſtoire : il eſt grand, noble, magnanime, implacable ennemi des Romains, fier dans l'adverſité, encore plus que dans la proſpérité.

PRUSIAS

- - - - vouloir quitter un Roi,
Qui ne réſerve rien pour vous prouver ſa foi ;
Qui vous fait partager la puiſſance ſuprême ;
Reſpecter dans ſa Cour à l'égal de lui-même !
Et pour votre repos.

ANNIBAL.

c'eſt me connoître mal.
Quoi, parler de repos pour moi, pour Annibal !
Inſtruit de ſes travaux avez vous lieu de croire
Qu'à s'exiler ſoi-même il auroit mis ſa gloire,

Pour venir en ces lieux, démentant
sa fierté,
Languir dans une ingrate & lâche
oisiveté?
Si l'ardeur du repos eût touché mon
envie,
J'aurois vêcu, Seigneur; au sein de
ma Patrie,
Et joui des honneurs, dont le traité
de paix,
Laissoit, parmi les miens, le choix à
mes souhaits.
Mais Rome, pour avoir triomphé de
Carthage,
N'avoit pas d'Annibal surmonté le
courage:
L'Affrique, n'osant plus lui faire d'en-
nemis,
Pour l'attaquer d'ailleurs, il se croit
tout permis:
Et son Païs n'a point de douceur, qui
l'entraine,
Lorsque pour les Romains il n'y-voit
plus de haine.
Voilà ses sentimens; réglez vous là-
dessus.

Les vers, que je viens de citer, peuvent ſervir à deux choſes différentes ; à montrer que Corneille a bien peint Annibal ; & à donner un exemple de l'obſcurité de ſa verſification,

> Mais Rome, pour avoir triomphé de Carthage,
> N'avoit pas d'Annibal ſurmonté le courage :
> L'Affrique, n'oſant plus lui faire d'ennemis,
> Pour l'attaquer d'ailleurs, il ſe croit tout permis.

On ne ſait, ſi ce vers *l'Affrique n'oſant plus lui faire d'ennemis*, ſe rapporte à Rome, ou à Annibal : & il y-a un ſens très louche dans cette expreſſion. Voici encore un endroit, qui caractériſe bien Annibal.

> - - de Pruſias je crains peu la ſurpriſe :
> Il peut vouloir me perdre, en former l'entrepriſe ;
> Dans ce lâche projet ſe montrer affermi.

Mais

Mais *le Ciel* me réſerve un plus noble ennemi.
Il ne m'a pas ſauvé des Tyrans, que je brave,
Pour me laiſſer périr aux mains de leur eſclave,
Et ſouffrir qu'un *parjure*, au mépris de ſa foi,
M'oſe faire un deſtin, ſi peu digne de moi.
Il fait ce qu'il me doit: & s'il avoit pu croire,
Que Rome eût mérité l'éclat de tant de gloire,
Il eût ſu de ma perte honorer les grands Noms,
Prendre les Fabius, choiſir les Scipions.
Moi ſeul je puis prétendre à cet honneur ſuprême:
Et pour perdre Annibal, il faut Annibal même.

Il y-a encore, dans ces vers, des ſentimens nobles & élevez; mais il y-a auſſi un ou deux endroits, où le ſens eſt

embarrassé : on ne sait pas d'abord, si ce vers *il sait ce qu'il me doit, & s'il avoit pu croire* &c. se rapporte au *parjure* ou au *Ciel*.

De tout ce que je viens de remarquer, sur les ouvrages de Thomas Corneille, on peut en conclure, qu'un Critique * a eu raison de dire, que ces Piéces ne sont point indignes du grand nom de Corneille ; mais qu'elles sont, dans la République des Lettres, à l'égard de celles de son Frére, ce qu'un Cadet est à l'égard de l'Ainé, dans la maison du Pére. Racine semble avoir un peu plus élevé Thomas Corneille, que ce Critique, & paroît l'approcher davantage de son Frére. Dans le Discours, qu'il prononça à l'Académie Françoise, lors de la reception de ce Poëte Tragique, il lui adressa la parole, dans ces termes. * *Vous auriez pu, bien mieux que moi, Monsieur, lui rendre ici les justes honneurs, qu'il mérite ;*

* Rosseau Sentimens sur quelques Ouvrages, qu'il a lûs pag. 69.

* Racine Tom. I.

rite, si vous néussiez, peut-être apprehendé, avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un Frére, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez vôtre propre éloge. C'est cette conformité, que nous avons tous eu en vûë, lorsque, tous d'une voix, nous vous avons appellé, pour remplir sa place, persuadez, que nous sommes, que nous retrouverons en vous, non seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme; mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zéle pour l'Académie. Voilà un éloge bien flatteur, mais bien véritable, du caractére, des sentimens & de la probité de Pierre Corneille.

§. IX.

SUR CAMPISTRON.

Campistron fut ami de l'illustre Racine, dont il fut estimé & chéri. L'amitié d'un aussi grand homme que Racine, forme un préjugé considérable en faveur

d'un Poëte Tragique, à qui il l'accordoit à cause de ses talens. Ce fut ce même Racine, qui fut l'Auteur de la fortune de Campistron: il lui procura la connoissance de Mr. le Duc de Vendôme, qui le fit d'abord son Secretaire; ensuite, par la protection de ce Prince, il devint Secretaire général des Galéres & du Gouvernement de Provence; il fut même honoré de l'ordre de St. Michel.

Les Tragédies de Campistron sont conduites avec beaucoup d'art; elles sont parfaitement suivies; les Scénes fort bien amenées; les bienséances y-sont observées avec sagesse; l'action principale y-est toûjours conduite à sa fin sans interruption; la regle des vingt-quatre heures, & celle de l'unité de lieu, y-sont observées, aussi exactement que celle de l'unité d'action. Il est certain que Mr. de Campistron a parfaitement connu le Théatre; ses ennemis même en conviennent: & ceux qui veulent condamner ses Piéces, ne peuvent s'empêcher d'avouer, qu'elles sont fort

fort bien ordonnées. Mr. de Voltaire dit quelque part, * *dans nôtre Alcibiade, Piece très suivie, mais foiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré, longtems, ces mauvais vers, que récitoit, d'un ton séduisant, l'Esopus du dernier siecle.*

Ah! lorsque pénétré d'un amour véritable,
Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,
J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix;
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle
La mienne a pris encore une force nouvelle:
Dans ces momens heureux, j'ai cent fois éprouvé,
Qu'un mortel peut goûter un bonheur assuré.

Je

* Voltaire Pref. de la Tragedie de Brutus.

Je remarquerai trois choſes, dans la Critique de Mr. de Voltaire. La premiére, c'eſt qu'il convient que la Tragédie d'Alcibiade & eſt *très ſuivie :* & cela confirme ce que je viens de dire ; la ſeconde, qu'elle eſt *foiblement écrite, ainſi peu eſtimée* : c'eſt ce que j examinerai bientôt, la troiſiéme, que les *vers*, qu'il cite, ſont *mauvais*. Je conviens, qu'ils ne ſont point d'une beauté à être citez pour exemple ; mais ils marquent, parfaitement, le caractére d'Alcibiade, qui quelque mérite qu'il eût d'ailleurs, nous eſt dépeint, par l'Histoire, comme coquet & même petit-Maitre, ſi j'oſe me ſervir de ce terme. D'ailleurs, les vers, qui précédent & qui ſuivent ceux, que critique Mr. de Voltaire, les rendent excuſables.

Helas! qu'eſt il beſoin de m'en entretenir?
Mon penchant à l'amour, je l'avouerai ſans peine,

Fut

Fut de tous mes malheurs la caufe trop
certaine.
Mais bien qu'il m'aït causé des chagrins des foupirs,
Je n'ai pu refufer mon ame à ces plaifirs.
Car enfin Amyntas, quoiqu'on en puiffe dire,
Il n'eft rien de femblable à ce qu'il nous infpire.
Ou trouve-t'on ailleurs cette vive douceur,
Capable d'enlever & de calmer un cœur?
Ha! lorsque pénétré d'un amour véritable &c.

On voit qu'Alcibiade fe dépeint lui-même à Amyntas fon confident : &, par l'aveu, qu'il fait de fès foibleffes & de fon penchant à l'amour, Campiftron trouve le fecret de développer, habilement, aux fpectateurs le caractére de fon prémier Acteur, & du principal perfonnage de la Piéce. Cependant, comme cet aveu pourroit

roit prévenir les ſpectateurs contre Alcibiade, Campiſtron ſauve, ſagement, ce qu'il a de choquant. Amyntas répond à Alcibiade.

Ah! quel indigne aveu, Seigneur, oſez
vous faire?

ALCIBIADE.

Je le ſais, Amyntas, ſans honte & ſans
myſtére.
Ah! ſi j'ai ſuccombé dans mes prémiers
transports,
Toute la Grece a vû les fruits de mes
remords.
J'aurois lieu de rougir ſi, ſans aucun
ſcrupule,
J'abandonnois mon coeur aux ardeurs,
dont il brule;
Si toûjours aveuglé par l'amour des
plaiſirs,
Leurs appas euſſent ſeuls attiré mes
déſirs.
Mais ſur moi ma raiſon a pris aſſez d'em-
pire,

Pour

Pour m'arracher cent fois au penchant, qui mattire.
Toi-même, tu m'as vû, confus de mes erreurs,
Changeant de laches feux en de nobles fureurs,
Pour effacer des traits honteux de ma mémoire
D'un pas plus aſſûré courir après la gloire.
Enfin, ſi de ma vie on obſerve le cours,
On y-pourra conter quelques uns de mes jours
Paſſéz dans le repos, perdus dans la molleſſe.
Mais pour un de ces jours, marquez par ma foibleſſe.
On y-verra des ans l'un à l'autre enchainez,
Par mille exploits fameux juſtement couronnez.
Tu vois que, ſans chercher d'excuſe à mes caprices,
J'avoue également mes vertus & mes vices.

Cet

Cet aveu, qu'Alcibiade fait de ſes foibleſſes & de ſon penchant à l'amour, eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il aime Palmis, Fille de l'Empereur des Perſes, & qu'il fait, adroitement, retomber, ſur la force de ſon tempérament, l'égarement, dans lequel, tout malheureux qu'il eſt, il eſt tombé de nouveau. Plus j'éxamine ces vers, & moins je ſuis porté à les blâmer.

Monſieur de Voltaire dit, qu'Alcibiade eſt une Piéce *foiblement écrite*: il n'a pas tort, ſur ce point, & c'eſt aſſez le défaut des Tragédies de Campiſtron; mais, lorsqu'il dit qu'elle eſt *peu eſtimée*, je croi qu'il ſe trompe. Depuis plus de quarante ans, Alcibiade ſe ſoûtient ſur nôtre Théatre, & s'y-ſoûtient avec des applaudiſſemens, toûjours, nouveaux. D'ailleurs, en convenant que les Piéces de Campistron ſont *foiblement écrites*, j'entends qu'elles le ſont, eû égard aux Piéces de Racine & à celles de Mr. de Voltaire: mais elles ne le ſont point aſſez, pour qu'on puiſſe ne pas goûter les autres beautez, dont

dont elles ſont remplies. D'ailleurs il y-a de tems en tems, des morceaux fort nobles & remplis de grandeur. Tel eſt, parmi un nombre infini d'endroits, que je pourrois citer, la ſuperbe & fiére réponſe, que fait Alcibiade à Artaxerxe, lorsque ce Prince le conſulte ſur le deſſein, qu'il a de faire la guerre aux Grecs. Je ne citerai qu'une petite partie de ce morceau; parce qu'il eſt fort long, mais toûjours également beau.

Les Grecs ſur leur valeur fondant tout leur espoir,
De l'aſſiéte des lieux n'oſent ſe prévaloir.
Tout eſt égal pour eux, quand le peril commence,
Ils volent vers l'endroit, où l'ennemi s'avance.
De leur ſeule vertu jusqu'au bout ſoûtenus,
Toûjours fiers, toûjours prêts & jamais prévenus.
Ce n'eſt pas tout encore: ha! ſi dans ces contrées

 Par

Par de si vastes mers des vôtres séparées
Affoibli de Soldats & privé de secours,
Quelque revers troubloit le bonheur de vos jours,
Soûtiendriez vous des Grecs la valeur triomphante ?
Vous en avez, Seigneur, une preuve éclatante.
Ils ont terni l'eclat de cet Empire heureux :
Darius & Xerxès ont-ils rien pu contre eux ?
L'un vit à Marathòn éclater sa foiblesse;
Les seuls Athêniens y-vengérent la Gréce;
Xerxes, qui le suivit dépeupla ses Etats;
Il fit gémir les mers du poid de ses soldats ;
Des monts les plus affreux il perça les barriéres:
Et son immense camp épuisa les riviéres.
Que produisit enfin l'amas prodigieux
D'hommes & de vaisseaux, qu'il tira de ces lieux ?

Trois cent Grecs, retranchez au pas des Termopyles,
Rendirent, en un jour, ses efforts inutiles :
Et les Athéniens aimérent mieux cent fois.
Abandonner leurs murs, que d'attendre ses Loix.
J'ignore le succès, que le Ciel vous destine :
Mais, Seigneur, regardez Platée & Salamine.

Ce portrait des anciens Grecs est très beau : & Campistron a, parfaitement, dépeint dans cette Piéce, leur caractére, leurs mœurs & leur esprit. Il a même trouvé le moyen, de ramener à son sujet ce qui s'est passé de plus mémorable entre Darius, Xerxes, Artaxerxes & les Grecs. La Scéne d'Alcibiade & de Palmis est écrite avec beaucoup de délicatesse: & si Campistron a manqué de force, dans sa maniere d'écrire, il a réparé ce défaut par les sentimens nobles & naturels, qu'il a répandus dans toutes ses Piéces, & qu'il

a rendu d'une maniére tres ſpirituelle. La Tragédie d'Alcîbiade eut un ſuccès prodigieux, & la quarantiéme repréſentation fut auſſi ſuivie que la prémiére.

Arminius eſt, à mon gré, la meilleure Piéce de Mr. de Campiſtron. Elle eſt remplie de ſentimens nobles & de pensées brillantes: l'Auteur eſtimoit plus cette Tragédie qu'aucune autre des ſiennes; je ſuis, entiérement, de ſon goût. *J'avoue* dit-il dans une Préface générale de ſes ouvrages, *qu'il y-a peu de Piéces, où il y aît plus de ſentimens & plus de grandeur, que dans celle-ci. J'ay une furieuſe prévention pour cet ouvrage, je ne dirai point tout ce que j'en penſe.* Il eſt certain, que cette Piéce eſt excellente: On la joue cependant fort peu aujourdhuy. Mais, pour une fois qu'on repréſente le Miſanthrope, on joue, trois ou quatre fois, Don Japhet & le Legataire univerſel. Les Comédiens ont, en général, le goût trop ſuperficiel, pour que la diſpoſition, qu'ils font des Piéces, qu'ils doivent donner au Public

blic, dans le cours d'une année, doive influer ſur le jugement, qu'on doit porter d'une Piéce. Le ſecond Acte d'Arminius eſt très-brillant; le cinquiéme ne l'eſt pas moins. Les Héros de cette Tragédie ont, très ſouvent, la grandeur & la nobleſſe de ceux de Corneille.

de Segeſte eſt-ce la le langage?
Regarde en quel malheur tu t'es précipité.
Vois de nous deux enfin qui doit être imité.
Tu reſpecte Varus, tu le crains, je le brave.
Je ne parle qu'en Roi; tu parles en esclave:
Et captif déſarmé, je ſuis plus Souverain,
Que tu ne l'as été les armes à la main.

Andronic eſt encore une tres bonne Piéce: il y-a moins de grandeur que dans Arminius; mais le ſujet en eſt plus tendre, plus touchant. Mr. de Campiſtron a allié

dans cette Piéce, avec l'amour la Politique la plus profonde ; il a dépeint les intrigues de la Cour en grand Maître, & les Scénes entre les Ministres Marcene & Crispe, tous les deux favoris de l'Empereur, sont dans leur espéce, d'une beauté parfaite. Le caractere d'Andronic est grand, noble, tendre, fier : il a toutes les qualitez, que demande Aristote, pour rendre un caractére intéréssant ; il a même quelques légers défauts, qui relévent ses vertus ; comme les ombres, dans un tableau servent à faire briller les clairs. J'appelle défaut, le projet, qu'il forme, de se sauver chez les Bulgares, sans l'aveu & sans la permission de son Pére. Le caractére d'Irene est un des plus beaux qu'on ait mis au Théatre ; elle aime : mais la vertu l'emporte toûjours sur l'amour, au-reste, cet amour a toute la délicatesse de celui des Héroïnes de Racine ; & sa vertu, toute la grandeur de celles de Corneille. Cette Piéce est conduite avec beaucoup d'art, le trouble augmente de Scéne en Scéne : & le sort infortuné d'Andronic arrache toûjours

jours plus de larmes, plus il approche de ſa fin; l'intrigue de la Piéce ſe développe comme d'elle méme, & ſi naturellement, qu'il ſemble que l'art n'y-aît point de part. Mr. de Campiſtron a, parfaitement, ſuivi, dans cette Tragédie, le précepte de Despreaux.

Que le trouble toûjours croiſſant de
Scéne en Scéne
A ſon comble arrivé ſe débrouille ſans
peine.

La Scéne d'Andronic & de l'Empereur ſon Pére eſt fort belle; le caractére fier d'Andronic y-eſt mis dans tout ſon jour, & il eſt, fort ſpirituellement, opposé á la rigueur & à la duretè de celui de l'Empéreur, La derniére Scéne du cinquiéme Acte eſt remplie des plus nobles ſentimens. La mort d'Irene eſt très-touchante.

Tiridate a eu, & a encore aujourdhuy, un ſuccés auſſi brillant, qu'Andronic.

Le sujet de cette Piéce est, véritablement, Théatral, & propre à émouvoir la pitié & la terreur. Mr. de Campistron s'est servi, très heureusement, de l'amour incestueux de Tiridate pour sa Soeur. La violence de la passion de ce Prince opposée aux remords, qu'il en a, forment un contraste merveilleux, & qui est propre à causer les plus forts mouvemens dans l'esprit & le coeur des spectateurs. Le caractére de Talestris est plein de grandeur: il a cependant toute la tendresse & toute la délicatesse possible. Celui d'Erinice est doux, vertueux, modeste & tel qu'il doit être, pour relever celui de Tiridate. Il y a des Scénes, dans cette Piéce, très pathétiques; telle est celle de la déclamation de Tiridate à Erinice sa soeur. Il y-en a d'un goût singulier, & conduites avec beaucoup d'art; comme celle de Tiridate & d'Abradate son rival. Tiridate, excepté à la fin de la Scéne, ne répond jamais qu'un ou deux mots aux priéres de son rival. Campistron est, parfaitement, entré dans

la nature. Tiridate eſt vertueux; il ne veut point inſulter un rival, qu'il eſtime; il ſent toute l'horreur, qu'il y-a d'aimer ſa Soeur: cependant, emporté par ſa paſſion, il ne veut point céder sa Soeur à ce même rival; il veut même le banir & lui laiſſer ignorer, ainſi qu'au reſte de l'univers l'amour inceſtueux, qu'il reſſent. Campiſtron, dans une ſituation auſſi délicate, pouvoit-il rien faire de mieux, que de faire garder le ſilence à Tiridate, & de ne mettre, dans ſa bouche, que quelques mots, qui paroiſſent s'en échapper malgré lui.

Il y-a pluſieurs endroits, dans cette Piéce, d'une très grande délicateſſe: &, ſi j'oſois donner mon ſentiment, comme une déciſion, je ne balancerois pas à mettre Tiridate au-deſſus d'Andronic & d'Alcibiade; quoique ces deux Piéces ayent beaucoup de partiſans.

Monſieur de Campiſtron a fait encore trois autres Tragédies, dont deux n'approchent point de celles, dont je

P 5 viens

viens de parler : & la troifiéme, quoique bonne, me paroît leur être inférieure. Ces trois Tragédies font Virginie, qu'il compofa étant très jeune ; Adrien, Piéce Sainte, qui m'a toûjours paru très froide, en la lifant, & que je n'ai jamais vû repréfenter. Mr. de Campiftron la regardoit comme une de fes meilleures Tragédies : il dit, en parlant d'elle, *J'ignore le jugement, qu'on fera de cet ouvrage ; mais je fai bien que, pour les vers, l'ordre & les mouvemens, il ne doit céder à aucun de ceux, qui font fortis de ma plume, & que d'excellens connoiffeurs l'ont beaucoup mis au-deffus.* Le grand Corneille difoit, à peu près la même chofe, en parlant de fon Othon, Piéce médiocre & presque inconnuë aujourdhuy. Ainfi, il ne faut jamais avoir égard aux décifions, que les Auteurs font fur leurs propres ouvrages.

La troifiéme Tragédie, que je ne regarde point comme égale au plus belles de Campiftron, mais que je mets bien au-

deffus

dessus de Virginie & d'Adrien, est Phocion. Cette Piéce me paroît un peu froide, dans certains endroits: il y-a quelques Scénes, qui languissent; mais les caractéres principaux en sont fort beaux. Celui de Phocion est grand; celui de Chrisis interessant; celui d'Alcinous tendre & magnanime; celui d'Agonide méchant, vindicatif, ambitieux, & tel qu'il le faut, pour faire briller les vertus des autres. Les sentimens de Phocion sont, véritablement, ceux d'un ancien Grec, dans le coeur duquel rien ne pouvoit effacer l'amour de la Patrie.

C'en est fait: tout mon sang se glace dans mes veines.
Grande Divinité, Protectrice d'Athénes,
Minerve daigne encor soûtenir sa grandeur.
Ecoute, & pénétrant jusqu'au fond de mon coeur;
Sois témoin que, malgré la poursuite cruelle,
Le dernier de mes voéux t'est adressé pour elle.

Cam-

Campiſtron a fait deux Comédies ; la premiére intitulée *le Jaloux déſabuſe*, en vers: C'eſt une Piéce très bien conduite, écrite pour les honnêtes gens ; ſans baſſe plaiſanterie, elle conſerve toûjours le langage de la bonne compagnie : cette Comédie approche des bonnes de Moliére, (je dis approche) on voit, par conſéquent, qu'il y-a encore de la diſtance entre elle & les autres. La ſeconde Comédie eſt *l'Amante Amant* : céſt une Piéce en proſe aſſez ingénieuſe ; mais écrite, comme trente autres, qui ſont médiocres, ainſi qu'elle.

On a joint, à la fin des Oeuvres de Campiſtron, quelques Epitres en vers : l'une au Roi de Naples ; l'autre au Duc de Vendôme ; la troiſiéme à la Princeſſe des Urſins. Il y-a auſſi un Discours prononcé à l'Académie des Jeux Floreaux, partie en proſe, partie en vers. Ces Piéces ne ſont point mauvaiſes ; mais elles n'auroient pas mené elles ſeules Campiſtron à l'immortalité

§. X.

§. X.

SUR CREBILLON.

Si Mr. de Crebillon n'a point égalé Corneille & Racine, il les a cependant assez approché, pour pouvoir être regardé comme un des plus grands Poëtes Tragiques. Il y-a plusieurs endroits, dans ses Piéces, qui sont si beaux, qu'ils peuvent aller de pair avec ce qu'on admire de plus dans le Théatre, Grec & François. En général, les Tragédies de Mr. de Crebillon n'ont aucun défaut choquant ; mais elles n'ont pas tout l'art, qu'elles pourroient avoir. Il y-a des Scénes, qui pourroient être amenées avec plus de précaution & plus de finesse. Il y-a quelques endroits de déclamation ; quelques récits longs & même obscurs ; quelques monologues un peu languissans. Ces fautes légéres sont réparées par une grande quantité de belles choses.

On a reproché à Mr. de Crebillon d'avoir traité, quelque fois, des sujets trop

cruels & trop barbares; ses ennemis ont voulu lui en faire un crime capital : il s'en est plaint lui-même avec juste raison. *Quoiqu'on se soit,* * dit-il, *laissé attendrir aux larmes & aux regrets de ce Prince infortuné, on ne s'en éleva pas moins contre moi. On me fit pourtant l'honneur de l'invention ; on me chargea de toutes les iniquitez d'Atrée : & l'on me regarde encore, dans quelques endroits, comme un homme noir, avec lequel il ne fait pas sur de vivre, comme si tout ce que l'esprit imagine devoit avoir sa source dans le coeur. Belle leçon pour les Auteurs, qui ne peut trop leur apprendre avec quelle circonspection, il faut comparoître devant le Public; une jolie femme, obligée de se trouver parmi des prudes, ne doit pas s'observer avec plus de soin.* Ceux qui ont blâmé Mr. de Crebillon d'avoir fait Atrée fourbe & cruel, n'avoient pas réflechi, sans doute, que la Tragédie est la représentation d'une action, qui doit exiter la pitié & la terreur.

L'Atrée

* Préface d'Atrée.

L'Atrée de Mr. de Crebillon est beaucoup moins cruel, que celui de Seneque, qui boit, réellement, dans la coupe, le sang de son Fils, que lui offre Thyeste son Frére, & qui mange les membres de ce méme Fils.

* ATREUS.

Quidquid e gnatis tuis
Supereſt, habebis : quod non ſupereſt, habes.

THYESTES.

Utrumne ſævis pabulum alitibus jacent ?
An belluis ſervantur ? an paſcunt feras?

ATREUS.

Epulatus ipſe es impia gnatos dape.

Toute cette Scéne, dans Seneque, eſt terrible & même affeuſe. Monſieur de Crebillon en a ôté une partie de l'horreur : il s'eſt contenté de faire craindre à Thyeſte la coupe, que ſon Frére lui prépare ; mais il

* L. An. Senec. Thyestes. Act. V. Scen. 3.

il n'y-porte pas même les lévres. Pourquoi faire un crime à un Auteur moderne d une chose, qu'on ne blâme point dans un Ancien ; sur tout, lorsque le moderne a ôté tout ce qu'on pouvoit y-trouver de condamnable? Le sujet d'Atrée & de Thyeste est, véritablement, Theatral ; il est fait, pour exciter une forte terreur mêlée de pitié ; mais n'est-ce pas-là le but de la Tragédië? N'est-ce pas même un des principaux préceptes des Maîtres de l'art ?

*Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs
D'Oedippe tout sanglant fit parler les douleurs ;
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et, pour nous divertir, nous arracha des larmes.

La belle Scéne de Cléopatre, dans Rodogune, où cette Reine, après avoir fait assassiner un de ses Fils, veut empoisonner l'autre

* Despreaux. Art Poëtiq. chant III.

l'autre & lui présente elle même du poison, dans une coupe, sous le prétexte d'appeller les Dieux à témoins de l'hymen, que ce même Fils va conclurre; cette belle Scéne, dis je, est aussi forte que celle d'Atrée & de Thyeste, traitée & adoucie comme elle l'a été par Mr. de Crebillon.

On reproche encore à cet Auteur, d'avoir fait, dans la même Piéce, une double réconciliation, qui fait comme une espéce de duplicité d'action, contre le précepte d'une des trois régles fondamentales du Théatre. Mr. de Crebillon me paroît s'être si bien justifié, que je rapporterai ici ses propres paroles. **Pour ce qui regarde la double réconciliation, qu'on me reproche, je déclare, par avance, que je ne me rendrai jamais sur cet article. Atrée éleve Phlistene, pour faire périr, un jour, Thyeste, par les mains de son propre Fils: surprend un serment à ce jeune Prince, qui désobeït cependant, à la* vûë

Q

* Preface d'Atrée.

vûë de Thyeste. Atrée n'a donc plus de ressource, que dans la dissimulation ; il feint une pitié, qu'il ne peut sentir ; il se sert ensuite des moyens les plus violens, pour obliger Philistene à éxécuter son serment : ce qu'il refuse de faire. Atrée, qui veut se vanger de Thyeste, d'une maniére digne de lui, ne peut donc avoir recours qu'à une seconde réconciliation. J'ose dire, que tout ce qu'un fourbe peut employer d'adresse est mis en oeuvre par ce Prince cruel : il est impossible, que Thyeste lui-même, fut-il aussi fourbe que son Frére, ne donne dans le piége, qui lui est tendu. Les raisons de Mr. de Crebillon me paroissent très bonnes : tous les connoisseurs (j entends ceux, que la jalousie n'anime point contre lui) conviennent, qu'on ne sauroit regarder, comme une duplicité d'action, les deux différentes réconciliations d'Atrée. Les spectateurs sont instruits, avant la fin de la Scene, où se fait la prémière, qu'elle est feinte & qu'elle ne va servir qu'à mieux préparer la vengeance d'Atrée : en effet, dès

dès que ſon Frére le quitte, il dit à ſon confident.

Toi, ſai les avec ſoin obſerver Euriſthene;
Disperſe les ſoldats les plus chers à Phliſtene;
Ecarte les amis de cet audacieux:
Et viens, ſans t'arrêter, me rejoindre en ces lieux.

Electre eſt encore une Piéce, dont Mr. de Crebillon a pris le ſujet chez les Anciens. Sophocle l'avoit traité. La Tragédie du Poëte Grec a plus de ſimplicité; mais, en vérité, le préjugé de l'antiquité à part, elle n'a pas de morceaux plus brillans, que certains, qui ſont, en grand nombre, dans celle du François. La reconnoiſſance d'Oreſte & d'Electre eſt la Scéne la plus touchante: celle, où Palamede inſtruit Oreſte du ſecret de ſa naiſſance, eſt d'une grandeur & d'une nobleſſe infinie.

PALAMEDE.

Perfide! il eſt donc vrai, je n'en puis plus douter!

Ni de vôtre innocence un moment me flatter !
Quoi, pour le ſang d'Egyſte, aux yeux de Palamede,
Tydée oſe avouer l'amour, qui le poſſede ?
S'il vous rend, malgré moi, criminel aujourdhuy,
Cette main vous rendra vertueux malgré lui.
Fils ingrat, c'eſt du ſang de vôtre indigne amante
Qu'à vos yeux trop charmez je veux l'offrir fumante.

TYDEE.

Il faudra donc, avant que de verſer le ſien,
Commencer aujourdhuy par répandre le mien.
Puiſqu'à vôtre courroux il faut une victime.
Frappez, Seigneur, frappez, voilà l'auteur du crime.

PALA-

PALAMEDE.

Juſte Ciel ! ſe peut-il qu'à l'aſpect de ces lieux,
Fumans encor d'un ſang pour lui ſi précieux,
Dans le fond de ſon coeur la voix de la nature
Nexcite, en ce moment, ni trouble ni murmure ?

TYDEE.

Et que m'importe à moi le ſang d'Agamemnon ?
Quel intérêt ſi ſaint m'attache à ce grand nom
Pour lui ſacrifier les transports de mon ame ?
Et le prix glorieux qu'on propoſe a ma flamme ?
Et pourquoi votre Fils lui doit-il immoler.

PALAMEDE.

Si je diſois un mot, je vous ferois trembler.

Vous n'étes point mon Fils, ni digne encor de l'être.
Par d'autres ſentimens vous le feriez connoître.
Mon Fils infortuné, ſoûmis, reſpectueux,
N'offroit à mon amour qu'un Héros vertueux.
Il n'auroit point brulé pour le ſang de Thyeſte :
Un ſi coupable amour n'eſt digne que d'Oreſte.
Mon Fils de ſon devoir eût été plus jaloux.

TYDEE.

Et quel eſt donc, Seigneur, cet Oreſte ?

PALAMEDE.

c'eſt vous.

ORESTE.

Oreſte, moi ! Seigneur, Dieux, qu'entends-je !

PALAMEDE.

oui, vous-même.
Qui ne devez vos jours qu'à ma tendreſſe extréme.

Le

Le traitre, dont ici vous protégez le ſang,
Auroit, ſans moi, du vôtre épuiſé vôtre flanc.
Ingrat, ſi déſormais ma foi vous paroît vaine,
Retournez à Samos interroger Tyrrhene &c. &.

* * *

ORESTE.

Pourſuivez, ce transport n'eſt que trop légitime:
Egalez, s'il ſe peut, le reproche à mon crime.
Accablez en, Seigneur, un amour odieux,
Trop digne du courroux des hommes & des Dieux.
Qui, moi, jay pu bruler pour le ſang de Thyeſte!
A quels forfaits, Grands Dieux, réſervez vous Oreſte!
Ha! Seigneur, je frémis d'une ſecrette horreur.
Je ne ſai quelle voix crie au fond de mon coeur,

Hélas, malgré l'amour, qui cherche à le surprendre,
Mon Pére mieux que vous a sû s'y-faire entendre.
Courons, pour appaiser son ombre & mes remords,
Dans le sang d'un barbare éteindre mes transports.
Honteux de voir encor le jour, qui nous éclaire,
Je m'abandonne à vous: parlez, que faut-il faire?

Monsieur de Crebillon a mis des reconnoissances dans toutes ses Piéces: elles sont, également, touchantes & bien amenées. Celle de Phlistene & d'Egisthe son Pere, dans Atrée, forme une Scéne des plus touchantes & des plus Théatrales; celle de Ninias & de Tenesis, dans Semiramis, est, aussi finement que spirituellement, amenée; celle de Semiramis & de Ninias son Fils inspire les deux passions, que doit exciter la Tragedie, la terreur & la pitié. Mais de toutes les réconnoissances, qui sont dans les Tragédies de Mr. de Crebillon, celle, qui me

me paroît la plus touchante, eſt celle de Radamiſte & de Zenobie : elle eſt d'autant plus belle, qu'elle étoit très difficile à bien traiter. Radamiſte a poignardé Zenobie ſa femme, par jalouſie ; il la croit morte, depuis longtems : cependant, cette même Zénobie retrouve ſon mari ; elle eſt vertueuſe ; mais elle le croïoit mort, & aimoit Arſame ſon Frére : voilà la ſituation la plus délicate. Je ne rapporterai point ici cette reconnoiſſance : la Scéne eſt trop longue ; mes lecteurs la liront, s'ils veulent, dans la Tragédie. Mais je ne puis m'empêcher de placer ici huit ou dix vers, bien beaux & bien délicats, qui marquent jusqu'où l'amour le plus fort & le plus ſincére peut être porté par la jalouſie. Mr. de Crebillon a excuſé le crime de Radamiſte par l'excès de ſon amour : ceux qui aiment & qui ſont jaloux, ſentiront, mieux que les autres hommes, combien habilement Mr. de Crebillon a développé les ſentimens les plus ſecrets du cœur.

 Quoi!

Quoi! loin de m' accabler, grands Dieux! c'eſt Zenobie,
Qui craint de me hair, & qui s'en juſtifie!
Ha! punis moi plutôt: ta funeſte bonté,
Même en me pardonnant, tient de la cruauté.
N'épargne point mon ſang, cher objet, que j'adore;
Prive moi du bonheur de te revoir encore.
Faut-il, pour t'en preſſer, embraſſer tes genoux?
Songe au prix de quel ſang je devins ton Epoux.
Jusques à mon amour, tout veut que je périſſe.
Laiſſer le crime en paix, c'eſt en être complice.
Frappe; mais ſouviens-toi que, malgré ma fureur,
Tu ne ſortis jamais un moment de mon cœur.
Que ſi le repentir tenoit lieu d'innocence,
Je n'exciterois plus ni haine ni vengeance:

Que

Que, malgré le courroux, qui te doit animer,
Ma plus grande fureur fut celle de t'aimer.

Mr. de Crebillon a menagé, quelque fois, dans ses Piéces, les situations les plus belles & les plus avantageuses: il en a profité habilement, & les a fort bien mises en oeuvre. Quant aux caractéres, qu'il a donnez à ses Personnages, il les a toûjours soûtenus. Atrée est toûjours fourbe; Thyeste, grand dans son infortune; Radamiste, jaloux & presque furieux, dans les momens même, où il semble reconnoître son crime; Oreste est amoureux, mais la vengeance & la gloire l'emportent dans son cœur.

Je pourrois citer ici un grand nombre d'exemples, pour montrer combien Mr. de Crebillon a fait naître, dans ses Pièces, des situations heureuses, par la maniére, dont il a disposé, quelque fois ses sujets, (car, à cet égard, il n'a pas toûjours agi de même) & combien il a donnè

nè de nobleſſe & d'élevation à ſes caractéres. Je me contenterai de faire mention de la Scéne de Palamede, d'Oreſte & d'Electre. Palamede voit tous ſes deſſeins arretez par l'amour d'Oreſte & d'Electre; il eſt étonné de ce qu'ils paroiſſent héſiter, s'ils vengeront leur Pére. Liſons les choſes grandes & nobles, qu'il leur dit, à ce ſujet.

ELECTRE.

L'entrainer aux Autels! Ah, projet qui m'accable !
Itys y-périroit! Itys n'eſt point coupable.

PALAMEDE.

Il ne l'eſt point, Grands Dieux! Né du ſang, dont il ſort,
Il l'eſt plus qu'il ne faut, pour mériter la mort.
Juſte Ciel eſt-ce ainſi que vous vengez un Pére?
L'un tremble pour la Soeur, & l'autre pour le Frére;
L'Amour triomphe ici. Quoi! dans ces lieux cruels,
Il ſera donc toûjours d'illuſtres criminels?

Eſt-

Eſt-ce donc ſur des cœurs, livrez à la vengeance,
Qu'il doit un ſeul moment, ſignaler ſa puiſſance?
Rompez l'indigne joug, qui vous tient enchainez.
Eh, l'amour eſt-il fait pour les infortunez?
Il a fait les malheurs de toute vôtre race.
Jugez, ſi c'eſt à vous d'oſer lui faire grace.
Songez, pour mieux dompter le feu, qui vous ſurprend,
Que le crime, qui plait, eſt toûjours le plus grand.

* * *

Mais je vois que l'honneur, en vain, vous ſollicite,
De nos amis en vain j'ai raſſemblé l'élite.
C'en eſt fait, de ce pas, je vai les diſperſer,
Et conſerver ce ſang, que vous n'oſez verſer.
En effet, que m'importe à moi de le répandre?

Ce

Ce n'eſt point, malgré vous, que je dois
l'entreprendre.
Pour venger vos affronts, j'ai fait ce que
j'ai pû.
Mais vous n'avez point fait ce que vous
avez du.

Auparavant que de s'emporter contre l'amour d'Oreſte & d'Electre, Palamede avoit exposé à leurs yeux le portrait le plus frappant de la mort tragique de leur Pére.

Oreſte, c'eſt-ici, que le barbare Egyſte,
Ce monſtre déteſté, ſouillé de tant
d'horreurs,
Immola vôtre Pére à ſes noires fureurs.
La plus cruelle encor, pleine des Euménides,
Son Epouſe ſur lui porta ſes mains perfides.
C'eſt-ici que, ſans force & baigné dans
ſon ſang,
Il fut, long-tems, trainé le coûteau dans
le flanc.

Mais

Mais c'eſt-là, que du ſort laſſant la barbarie,
Il finit, dans mes bras, ſes malheurs & ſa vie.
C'eſt-là, que je reçus, impitoyables Dieux,
Et ſes derniers ſoupirs, & ſes derniers adieux.

Mr. de Crebillon, non ſeulement, a des endroits, où il approche de Racine, & de Corneille ; mais, en vérité, il en eſt pluſieurs, où il les égale. Tout le monde connoît la belle Scéne de Radamiſte & de Pharasmane : je me contenterai d'en rapporter quelques vers.

Mais quel ſoin vous conduit en ce Païs barbare ?
Eſt-ce la guerre enfin que Néron me déclare ?
Qu'il ne s'y trompe point ; la Pompe de ces lieux,
Vous le voyez aſſez, n'éblouit point les yeux.
Jusques aux Courtiſans, qui me rendent hommage,

Mon

Mon Palais, tout ici n'a qu'un faste sauvage.
La Nature marâtre, en ces affreux climats,
Ne produit, au lieu d'or, que du fer des soldats.
Son sein tout hérissé n'offre au desir de l'homme,
Rien qui puisse tenter l'avarice de Rome.
Mais, pour trancher ici d'inutiles discours,
Rome de mes projets veut traverser le cours.
Et pourquoi, s'il est vrai qu'elle en soit informée,
N'a-t-elle pas encore assemblé son Armée?
Que font vos Légions, ces superbes vainqueurs
Ne combattent-ils plus que par Ambassadeurs?
C'est la flamme à la main, qu'il faut, dans l'Ibérie,
Me distraire du soin d'entrer dans l'Arménie;
Non, par de vains discours, indignes des Romains,

Quand

Quand je vai, par le fer, m'en ouvrir
les chemins:
Et, peut être, bien plus dédaignant Artaxate,
Et le fier Corbulon, jusqu'aux bords de
l Euphrate.

Ces vers sont d'une grande beauté &, parfaitement, placez dans la bouche d'un Roi d'Jbérie : je doute, que Corneille l'eût fait parler plus noblement, & qu'il lui eût mieux conservé le caractére, qui lui convient.

Monsieur de Crebillon a encore excellé dans une chose essentielle à la Tragédie : il a fait de fort beaux récits, & presque toûjours pathétiques. J'ai rapporté, ci-dessus, celui de la mort d'Agamemnon, je placerai encore ici celui de la Tempête d'Idomenée. Mr. de Crebillon étoit fort jeune, lorsqu'il fit cette Piéce ; elle est moins parfaite, que les autres: cependant, il y-a bien des bonnes choses au nombre desquelles je place ce récit.

La Crete paroiſſoit, tout flattoit mo
envie,
Je diſtinguois d-ja le Port de Sidonie
Mais le Ciel ne m'offroit ces objet
raviſſans,
Que pour rendre toûjours mes déſir
plus preſſans.
Une éffroyable nuit, ſur les eaux répar
duë,
Déroba, tout à coup, ces objets à m
vûë.
La mort ſeule y-parut.... Le vaſte ſei
des mers
Nous entr'ouvrit, cent fois, la rou
des Enfers.
Par des vents oppoſez les vagues r
maſſées
De l'abîme profond jusques au Ci
pouſſées,
Dans les airs embraſez agitoient m
vaiſſaux,
Auſſi prêts d' y périr, qu'à fondre ſo
les eaux.
D'un déluge de feu, l'onde comme a
lumée

Sen

Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée:
Et Neptune en courroux à tant de malheureux
N'offroit, pour tout ſalut, que des rochers affreux.
Que te dirai-je enfin. . . . Dans ce péril extrême
Je tremblai Sophronisme, & tremblai pour moi-même,
Pour appaiſer les Dieux, je priai . . . je promis
Non, je ne promis rien: Dieux cruels! . . . j'en frémis.
Neptune, l'inſtrument d'une indigne foibleſſe,
S'empara de mon cœur, en dicta, la promeſſe.
S'il ne m'eût inſpiré ce barbare deſſein
Non, je n'aurois jamais promis du ſang humain.
Sauve des malheureux ſi voiſins du nauffrage,
Dieu puiſſant, m'écriai-je, & rend nous au rivage;

Le prémier des ſujets rencontré par ſon Roi
A Neptune immolé ſatisfera pour moi.
Mon ſacrilége voeu rendit le calme à l'onde,
Mais rienne put le rendre à ma douleur profonde:
Et l'effroi ſuccédant à mes prémiers tranſports,
Je me ſentis glacer en revoyant ces bords.
Je les trouvai deſerts: tout avoit fui l'orage.
Un ſeul homme allarmé parcouroit le rivage.
Il ſembloit de ſes pleurs mouiller quelque debris:
J'en approche, en tremblant, hélas! c'étoit mon Fils!
A ce récit fatal, tu dêvine le reſte,
Je demeurois ſans force à cet objet funeſte:
Et mon malheureux Fils eut le tems de voler

Dans

Dans les bras du cruel, qui devoit l'immoler!

Il s'en faut bien que je veuille donner mon ſentiment pour une déciſion ; mais j'avoue que je penſe, qu'il faut avoir peu de goût pour ne pas trouver cette narration ſublime, touchante & pathétique. Pour moi je confeſſe, que, toutes les fois que je l'ai luë, elle a produit dans mon cœur les deux effets, que doit cauſer la Tragédie, la pitié & la terreur. Le Stile entrecoupé, dont Monſieur de Crebillon s'eſt ſervi, dans quelques endroits, convient, parfaitement à la ſituation d'Idomenée, qui eſt encore frappé, tout à la fois, & de l'horrible tempête, qu'il a eſſuyée, & du voeu, qu'il a fait, pour le garentir d'être ſubmergé.

La verſification de Mr. de Crebillon eſt fort bonne en général : elle eſt, cependant, quelque fois, un peu trop enflée, ſi j'oſe me ſervir de ce terme. Il y-a auſſi pluſieurs endroits, dans les deux prémiers Actes d'Electre, qui ſentent trop la décla-

mation. Il y-a, dans Pyrrhus, la prémie re Scéne, ou le monologue de Glaucias qui me paroît aussi obscur que celui d'Æ milie, dans la prémiére Scéne de Cinna & qui n'est pas moins susceptible du re proche de déclamation.

Vous, à qui j'offre ici tant de voeux inu
tiles,
Dieux vengeurs des forfaits, protec
teurs des aziles,
Qne le soin de vous plaire & de vou
imiter
Contre un Roi généreux semble enco
irriter,
Si les pleurs, que j'oppose a vos décret
terribles,
Si ma juste douleur vous eprouve infle
xibles;
Du moins, ne laissez pas succomber m
vertu
Sous les transports divers, dont je sui
combattu &c.

Il y a encore une soixantaine de vers, dan
ci

ce monologue, qui fait la prémiére Scéne de la Piéce, qui ſont auſſi inutiles, que ceux que je viens de réciter, à l'inſtruction des auditeurs, & qu'on pourroit ômettre, tout comme on omet aujourdhuy la prémiére Scéne de Cinna. Voilà de ces endroits, dont j'ai entendu parler lorsque j'ai dit que Mr. de Crebillon manquoit, quelque fois, d'art. L'Acteur, qui paroît le premier ſur le Théatre, au-lieu de s'amuſer à réciter des vers pompeux, où perſonne n'entend rien, ne peut aſſez ſe hâter d'inſtruire les ſpectateurs. Le ſage Deſpreaux a eu raiſon de dire.

J'aimerois mieux encor, qu'il déclinât ſon nom.
Et dît je ſuis Oreſte ou bien Agamemnon;
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué.

 En

En condamnant la prémière Scéne de Pyrrhus, je ne cherche point à diminuer le mérite de cette Tragédie, une des belles qu'il y-ait ſur le Théâtre François, & une des meilleures de Mr. de Crebillon: auſſi a-t-elle eu un très grand ſuccès, & elle a montré aux ennemis de ce Poëte, qu'il étoit en état de faire une Piéce, qui ne finit point par une cataſtrophe funeſte, & qu'il ſavoit plaire, de toutes les maniéres, aux ſpectateurs. En parlant de Scéne obſcure, je ne puis m'empêcher de condamner ici la prémiére Scéne de Radamiste. Le récit, que fait Zenobie, eſt auſſi long qu'il eſt obſcur: &, après la dixiéme lecture de cette Piece, a peine le comprend-on bien. Mais je paſſe ce défaut à Mr. de Crebillon, en faveur de la maniére, dont il l'a réparé dans le reſte de ſa Piece: le ſujet de Radamiſte étant, exceſſivement, chargé & embarraſſé, ſoit par la multiplicité d'interêts, ſoit par les faits qui ſe ſont paſſez avant le tems où commence la repréſentation. Mr. de Crebillon a jetté tout l'embarras de ſa Piéce dans

ce prémier récit : & il a presque rendu toutes les belles Scénes de sa Piéce indépendantes de ce récit. Dès qu'on sait, seulement, que Radamiste a poignardé sa Femme; qu'il la croit morte; qu'il vient deguisé à la Cour de son Pére, & sous le caractére d'Ambassadeur des Romains, pour tâcher de se venger de ce qu'il lui a fait perdre Zenobie, la Scéne de la reconnoissance entre Radamiste & Zenobie, celle de ce même Radamiste parlant en Ambassadeur à son Pere, deviennent claires, & ne se ressentent point de l'obscurité, qui regne, en général, dans l'exposition du sujet.

J'ai, peut-être, lû autant de fois Radamiste qu'elle a eu de représentations sur le Théatre de Paris: &, toutes les fois que je l'ai lûë, elle m'a fait un nouveau plaisir. Jamais Piéce n'a été jouée, lorsqu'elle parut, aussi longtems & avec autant d'applaudissement. Que les ennemis de Mr. de Crebillon disent ce qu'ils voudront, ils n'empécheront point ses

ouvrages d'aller a la poſterité: &, dès qu'il ſera mort, il aura le ſort de tous les grands hommes, au nombre deſquels il mérite, ſi juſtement, d'être placé; il ſera loué beaucoup plus qu'il ne l'eſt aujourdhuy, parce qu'il n'excitera plus l'envie. Hé quoi! Eſt-ce que cette foule *d'Inſectes Littéraires*, qui cherche, vainement, a détruire & a flétrir les plus beaux ouvrages, ne voudra jamais revenir de l'erreur, où elle eſt? Se figurera-t-elle qu'elle pourra, à ſon gré, déchirer & aneantir les plus belles productions de l'eſprit humain? Petits Auteurs, Ecrivains de la dixiéme claſſe, gens pétris de folie & d'ignorance, que ne profitez vous de la leçon, que vous a donné le ſage la Fontaine dans la Fable du Serpent, qui veut ronger une lime d'acier.

Ceci s'adreſſe à vous, Eſprits du dernier ordre,
Qui, n'étant bons à rien, cherchez ſur tout à mordre.

Vous

Vous vous tourmentez vainement.
Croyez vous que vos dents impriment
leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils ſont pour vous d'airain, d'acier, de
diamant.

Mr. de Crebillon a un Fils plein d'eſprit, qui a donné au public quelques Romans, écrits avec beaucoup de délicateſſe: il eſt ſurprénant qu'étant encore auſſi jeune il connoiſſe ſi bien le cœur humain. Lès *Egaremens de l'esprit & du cœur* contiennent d'excellentes choſes. Les différens caractères de cet ingenieux Roman ſont excellens: celui ſur tout, de Madame de l'Urſai eſt pris dans la nature. Les autres Romans du même Auteur, quoique fort bons, me paroiſſent inférieurs à celui-là. Il y-a des portraits inimitables; des réflexions fines & remplies de ſel, une imagination vive & abondante y-regne par tout. Le ſtile de Mr. de Crebillon le Fils eſt, quelque fois, un peu guindé: Peut-être eſt-ce la faute du Siécle, beaucoup plûtot que

que la sienne. Il eſt pourtant très vrai, qu'il s'en faut bien qu'il donne dans les excés, où ſont tombez quelques beaux eſprits de ces derniers tems, qui ont changé un *Chou* en *Phènoméne potager*, & un *Sergent* en *Exploit ambulant.* *L'Ecumoire* me paroît écrit, plus ſimplement & plus naturellement, que *les Egaremens du cœur & de l'eſprit:* & ce dernier, plus ſpirituellement que *l'Ecumoire.*

ſ. XI.

SUR DESPREAUX, SUR GILLES BOILEAU SON FRERE, SUR REGNIER ET QUELQUES AUTRES AUTEURS.

Nicolas Boileau Sieur Deſpréaux a fait, & fait encore aujourdhuy, autant d'honneur à la France, qu'Horace en fit à l'Italie: non ſeulement les François, mais tous les étrangers, qui ont du génie & de l'eſprit, regardent Deſpréaux comme un des plus grands Poëtes, qu'il y-aît eu. Le ce-

célebre Mr. Spanheim, grand partiſan des Grecs & des Latins, convient que la France l'emporte ſur ſes voiſins pour la Satyre, & qu'elle le diſpute avec l'ancienne Rome. Il ajoûte * *que ſi la gloire de l'invention eſt dûë à Lucilius, celle de l'avoir égalé ou ſurpaſſé à ceux, qui le ſuivirent; la gloire d'y avoir excellé, ſoit par la beauté & la facilité des vers, ſoit par un ſens droit & juſte, ſoit par une licence, qui a ſes bornes & ſes bienſéances requiſes, n'en peut-être conteſtée à Mr. Deſpréaux.* On feroit un énorme Volume *in Folio* pour la groſſeur, ſi l'on vouloit raſſembler tous les éloges, que les plus grands génies de l'Europe ont donné, comme à l'envie, aux excellens ouvrages de Deſpréaux: cependant, il s'eſt trouvé des gens, que l'ardeur de la diſpute & l'eſprit de parti a porté jusqu'à l'excès de condamner ces ouvrages, approuvez de l'Univers entier. Dans le fameux démêlé, qui s'éleva ſur la fin du der-

* Spanheim Pref. ſur la Traduction Françoiſe de Julien l'Empéreur. pag. 15.

dernier Siécle, ſur la préférence entre les Anciens & les modernes, Mr. de Fontenelle, partiſan des Modernes, fit une Epigramme contre la dixieme Satyre de Deſpréaux, qui, après la neuviéme, eſt, ſans contredit, la plus belle. On doit bien ſe garder d'ajoûter foi a cette Epigramme: ce n'eſt point l'eſprit de juſteſſe, qui l'a dicté, c'eſt celui de parti.

Il y-a eu un grand nombre d'Auteurs, qui ont écrit contre Deſpréaux; mais, en vérité, ce ſeroit leur faire trop d'honneur que de s'arrêter à les réfuter ſérieuſement. J'ay parlé de l'Epigramme de Mr. de Fontenelle, parce qu'elle part d'un homme plein d'eſprit & de mérite, & qu'il eſt dangereux, par conſéquent, qu'elle ne puiſſe faire quelque impreſſion ſur ceux, qui n'ont point aſſez de connoiſſance de l'Hiſtoire Litteraire, pour connoître les motifs, qui l'ont produite. Mais quel mal peuvent faire aujourdhuy les Critiques de Pradon, de Desmarets & de quelques Ecrivains de cette ſorte, dont les noms ne

ſont

ſont plus connus que de ceux, qui veulent avoir tous les Poëtes dans leurs Bibliothéques, ou de quelques Auteurs, qui pour étaler leur érudition, parlent, également, de Gacon & de Racine, de Corneille & de Pelletier?

Deſpreaux eut un démêlé pour un point d'érudition avec le Clerc & Mr. Huet. Comme il s'agiſſoit peu de goût & de délicateſſe, dans cette diſpute, & qu'il n'étoit queſtion que d'un fait, oû la Langue Hébraique influoit beaucoup, il me paroît que Despréaux fut battu par ſes adverſaires, quoiqu'il eût Longin de ſon côté. On a imprimé, dans les derniéres Editions de Deſpréaux, toutes les Piéces de cette fameuſe diſpute. Le Clerc, homme ſavant, mais emporté, s'eſt répandu, dans ſes réponſes, en invectives contre Deſpréaux; mais on doit auſſi faire peu de cas des fauſſes critiques, qu'il a faites des Ouvrages de Deſpréaux, que des impertinences, qu'ont écrit, dans ces derniers tems, contre ces mêmes Ouvra-

vrages, * un Fanatique Suisse & un * visionnaire Parisien, dont le stile étoit aussi ridicule que le génie peu sensé. La colére a fait dire à le Clerc ce que la folie, jointe au pédantisme & à l'ignorance, a fait dire aux autres.

Les Ouvrages de Despréaux doivent être distribuez en trois classes differentes. Dans la prémiére, je place les Epitres & les Satyres ; Dans la seconde, l'Art Poëtique ; & dans la troisiéme le Lutrin. Quant à sa Traduction du Traité du sublime, & à ses remarques Critiques sur le même Traité, quoique cela fasse d'excellens ouvrages, ils appartiennent, en quelque maniére, beaucoup plus au Littérateur qu'au Poëte. C'est donc, uniquement, comme Poëte que je considere actuellement Desspreaux. Ses Satyres & ses Epîtres me paroissent d'une bauté parfaite : elles sont écrites avec une force infinie, l'esprit y regne partout ; mais c'est un esprit assaisonné de tout ce que

* Murat, dans ses *Lettres sur les Francois & les Anglois.*

* L'Abbe Cartaut de la Villate dans son *Essai sur le goût.*

que le bon ſens a de plus ſolide ; & ce qu'il y-a de plus eſtimable dans ſes Satyres & dans ſes Epitres, c'eſt qu'il n'y-a pas un mot, qui puiſſe faire rougir, je ne dis pas un galant homme, mais la femme la plus ſcrupuleuſe. Mr. Bayle n'a pas héſité à mettre Despréaux au-deſſus d'Horace & de Juvenal, *Les Satyres*, dit il,* *qui avoient toûjours été un égoût de saleté ont pris, par le moyen de Mr. Despréaux, un caractére de pudeur, qui eſt, pour le moins, auſſi admirable que l'esprit, le tour, le sel & les agrémens, que ce Poëte y-a fait gliſſer --- Juvenal & Horace sont bien éloignez de ce degré de perfection.* Voilà un des plus Savans & des plus ſpirituels Critiques, qui met Despréaux au-deſſus d'Horace & de Juvenal. Pour moi, je n'oſerois pas dire, tout à fait, la même choſe, quoique je le penſaſſe aſſez volontiers ; ainſi je me contenterai de placer le Satyrique François à côté d'Horace & au-deſſus de Juvenal.

* Bayle, Nouvelles de la Rep. des Lett. Mois de Juin 1684. pag. 363.

Ceux qui veulent rabaiſſer la gloire de Deſpréaux, diſent qu'il a ſouvent imité Horace & les autres bons Poëtes Anciens. Il eſt vrai qu'il s'eſt ſervi, quelque fois, de leurs idées : mais il les a renduës ſi noblement, que, loin de pouvoir paſſer pour Traducteur, il eſt, ordinairement, au-deſſus de ceux, qu'il imite. D'ailleurs, on peut dire de lui ce que diſent les connoiſſeurs de Mr. le Brun : ce Peintre a imité, dans ſes Batailles quelques figures des Tableaux de Raphael ; mais celles, qu'il a placées auprès de celles, qu'il s'approprioit, ſont ſi belles, qu'on ſent bien que l'imitateur inventoit auſſi bien, que celui qu'il imitoit. Après tout, il y-a, peut-être, deux-cent vers, tout au plus, des Poëtes Anciens, que Deſpréaux a enchaſſé & presque toûjours embelli dans ſes ouvrages : il reſte cinq ou ſix-mille vers, qui lui appartiennent en propre, & ſur lesquels toute l'Antiquité n'a rien a réclamer. En vérité, Despréaux avoit raiſon de ſe mocquer de ceux, qui vouloient rabaiſſer

ſon

ſon mérite par un endroit, qui auroit dû le relévcr. Rien ne montre mieux l'égalité qu'il y-a entre ſes ouvrages & ceux d'Horace, que de voir que les plus beaux endroits du Poëte Latin, rendus auſſi bien qu'ils puiſſent l'être, n'effacent point ceux du Poëte François. Rien n'eſt auſſi plus ingénieux, que la façon badine, dont Despréaux plaiſante ſur le reproche, qu'on lui faiſoit d'être plagiaire.

* Gardez vous, dira l'un, de cet esprit critique:
On ne ſait bien ſouvent quelle mouche le pique.
Mais c'eſt un jeune fou, qui ſe croit tout permis,
Et qui, pour un bon mot, va perdre vingt amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le monde au gré de ſa cervelle.
Jamais dans le barreau trouva-t-il rien de bon?

* Despreaux, Sat. IX. v. 119. & ſuiv.

Peut-on ſi bien prêcher, qu'il ne dorme au Sermon ?
Mais lui, qui fait ici le Régent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux revêtu des dépouilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.

* * *

L'un & lautre, avant lui, s'etoient plaints de la rime :
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime.
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ay peu lû ces Auteurs : mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces médiſans l'engeance toute entiére
Jroit, la tête en bas, rimer dans la riviére.
En jettant les yeux ſur les ouvrages de De-

Despréaux, je trouve, dans le moment, une dixaine de vers, qui pourront servir d'un très bon exemple, pour montrer comment Despréaux imitoit les Anciens: car il se trouve, par un cas assez singulier, que Virgile, Ovide & Horace ont dit, précisément, la même chose. Les Cotins de l'Antiquité auroient pu accuser ces trois grands hommes de s'être pillez mutuellement. Ce qu'il y-a de certain, c'est que Despréaux ne reste point au dessous des trois Poëtes Anciens. Ceux qui entendront le Latin, pourront en juger eux-mêmes. Je rapporterai d'abord les vers de Despréaux, & je placerai au bas de la Page ceux des Auteurs Latins. *

 Hé-

* Molli paulatim flavescet campus arista,
Incultisque rubens pendebit sentibus uva:
Et duræ quercus sudabunt roscida mella

* * *

Non rastros patietur humus, non vinea falcem.
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator.
Virgil. Eclog. IV. vers. 28

Virgile s'est copié lui même dans un autre de ses ouvrages.

\- - - - - - - - - ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.

Ille

Hélas, avant ce jour, qui perdit ses Neveux,
Tous les plaisirs couroient au devant de ses voeux.

La

Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri:
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Virgil. Georgic. lib. I v. 127. & seq.

* * *

Mox & frumentis labor additus, ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus. Virg ibidem v. 150. & seq.

* * *

Mollia securæ peragebant otia mentes.
Ipsa quoque immunis rastroque intacta, nec ullis
Saucia vomeribus, per se dabat omnia tellus

* * *

Mox etiam fruges tellus inarata ferebat:
Nec renovatus ager gravidis carebat aristis.
Flumina jam lactis, jam flumina Nectaris ibant;
Flavaque de viridi stillabant ilice mella.
Ovidii Metamorph. lib. I. v. 100. & seq.

* * *

Petamus arva, divites & insulas,
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret usque vinea:
Germinat & nunquam fallentis termes olivæ,
Suamque pulla ficus ornat arborem.
Mella cava manant ex ilice: montibus altis
Levis crepante lympha desilit pede.
Illic injussæ veniunt ad mulctra capellæ:
Refertque tenta grex amicus ubera:
Horat. Epodon. lib. Epod. XVI. v. 42. & seq.

La faim aux animaux ne faiſoit point
la guerre.
Le blé, pour ſe donner, ſans peine ou-
vrant la terre
N'attendoit point qu'un boeuf preſſé
de l'eguillon
Traçat à pas tardifs un pénible ſillon.
La vigne offroit par tout des grappes
toûjours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient
dans les plaines.
Mais de ce jour Adam, déchû de ſon
étât,
D'un tribut de douleur paya ſon atten-
tat.
Il falut qu'au travail ſon corps rendu
docile
Forçat la terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun hériſſa les gué-
rets.
Le ſerpent venimeux rampa dans les
forêts.
La canicule en feu déſola les Campa-
gnes.
L'Aquilon en fureur gronda ſur les
montagnes.

Alors, pour ſe couvrir durant l'âpre ſaiſon,
Il falut aux brébis dérober leur toiſon.
La peſte, en même tems, la guerre & la famine
Des malheureux mortels jurérent la ruïne.
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs,
Que la mauvaiſe honte exerça dans les cœurs.

Quand on imite de cette façon, je le répete, on eſt auſſi original que les Auteurs, qu'on imite. Les penſées, que Deſpréaux a jointes, dans ces vers, à celles des Anciens, ſont, pour le moins, auſſi brillantes que les leurs. Je me ſuis fait même un plaiſir de citer cinq ou ſix vers de plus, que l'imitation, que j'indique, pour que ceux, qui entendent les deux langues, jugent, plus aiſément, que Deſpréaux parlant lui ſeul, ne doit rien à Deſpréaux, qui parle avec Horace.

Les Satyres de Despréaux sont si communes, elles sont si généralement connuës, que je n'en citerai point ici quelques passages, pour en donner une idée plus juste à ceux de mes Lecteurs, qui pourroient ne pas les connoître. Quelque grande que puisse être la barbarie d'un homme, dès qu'il sait lire & qu'il entend le François, on doit supposer qu'il a lû les Satyres de Boileau. Jay connu un homme, vivant depuis sa naissance dans les affreuses Montagnes de la haute Provence, cet homme ne connoissoit précisément, de ce monde, que nous habitons, que ce qu'il en avoit appris dans les vers de Boileau. Il savoit qu'il y-avoit des Hollandois & des Anglois; mais il ignoroit qu'il y-avoit des Venitiens & des Danois: on croira, peut-être, que je plaisante; la chose est vraie, au pied de la lettre, & ce qu'il y-a de plus surprénant, c'est que cet homme avoit trente ans passez, & qu'il étoit homme de condition. Le Curé de sa Paroisse lui avoit prêté les

Satyres de Boileau: Ce Curé, presqu'aussi barbare que son Seigneur, avoit achetté, dans un voyage de huit jours, qu'il fit à Marseille, une fois en sa vie, les Ouvrages de Boileau, les fables de la Fontaine & les Comédies de Moliére: c'étoit les trois seuls livres, qui avec son Bréviaire, composoient sa Bibliothéque. Admirons comme le hazard peut supléer au défaut du goût: ne pouvant achetter que trois livres, qu'auroit pris le meilleur Académicien?

Je viens à l'Art Poëtique de Despréaux. Selon moi, c'est son chef-d'oeuvre, & j'ose dire que c'est celui de l'esprit humain, en fait de critique. Il faloit un génie supérieur, pour vaincre les difficultez, qu'il y-avoit à surmonter dans la composition d'un pareil ouvrage. Ces difficultez sont si considérables, qu'un des plus grands hommes & des plus éloquens, que la France aît eu, ami intime de Mr. Despréaux, quelque mérite qu'il lui

lui connût d'ailleurs, crut qu'il échoueroit & fit ce qu'il put pour le détourner de son dessein, dont l'éxecution a été si utile au public: c'est le Commentateur de Despréaux, qui m'apprend cette particularité, *Le célébre Mr. Patru*, dit-il, * *a qui il communiqua son dessein, ne crut pas qu'il fut possible de l'éxécuter avec succès. Il convenoit qu'on pouvoit bien expliquér les regles générales de la Poësie, à l'exemple d'Horace, mais pour les regles particuliéres, ce détail ne lui paroissoit pas propre a être mis en vers François.* Mr. Patru le détrompa dans la suite: & lorsqu'il eût vû une partie de l'ouvrage de Despréaux, frappé, dit l'Auteur, que je viens de citer, *de la noble audace, avec laquelle l'Auteur entroit en matiére, il changea de sentiment, & l'exhorta bien sérieusément à continuer.*

Trois choses contribuent à l'estime qu'on doit faire de l'Art Poëtique: la difficulté

* Pref. de l'Art. Poëtiq. par le Commentateur.

ficulté de l'entreprise ; la beauté des vers; & l'utilité de l'ouvrage. Nous venons de voir ce que pensoit un homme d'un génie supérieur, de l'entreprise. Quant à la beauté des vers, c'est une chose convenuë généralement de tous les connoisseurs; & quand à l'utilité, elle est si grande, que les gens de goût s'accordent tous en ce point, que c'est à Despréaux que la France est, principalement, redevable de la justesse & de la solidité, qu'on trouve dans les Ecrivains, qui ont suivi ses regles & ses conseils. Ses ennemis ne purent s'empêcher de convenir, qu'il avoit donné d'excellens préceptes : ils voulurent seulement lui ôter la gloire dans être l'Auteur: & ils prétendirent, qu'il n'avoit fait que traduire la Poëtique d'Horace. Despréaux répondit, fort sagement, à cette accusation. *Bien loin*, dit-il, * *de rendre injures pour injures, ils trouveront bon que je les remercie ici du soin, qu'ils prennent de publier que ma Poëtique est une traduction de la Poëtique d'Horace : car puis-*

* Pref. de l'Art. Poetiq

puisque, dans mon ouvrage, qui eſt d'onze cent vers, il n'y-en a pas plus de cinquante ou ſoixante, tout au plus, imitez d'Horace, ils ne peuvent pas faire un plus bel éloge du reſte, qu'en le ſuppoſant traduit de ce grand Poëte.

Ce qu'il y-a de plus beau & de plus inſtructif, dans l'Art Poëtique de Despréaux, c'eſt qu'en donnant les regles des divers genres de Poëſie, il en donne l'exemple. Ainſi, en écrivant quel doit être le caractére ſimple & paſtoral de l'Idylle, il fait, adroitement & comme imperceptiblement, une Idylle.

* Telle qu'une bergére au plus beau jour de fête
De ſuperbes rubis ne pare point ſa tête,
Et, ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux ornemens :
Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtile,
Doit éclatter ſans pompe une élegante Idylle.

Son-

* Art. Poetiq. Chant. II.

Son tour simple & naïf n'a rien de fas-
tueux :
Et n'aime point l'orgueil d'un vers pré-
ſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille,
éveille ;
Et jamais de grands mots n'epouvante
l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile un rimeur
aux abois
Jette-là de dépit la flutte & le haut-bois,
Et follement pompeux dans ſa verve in-
discrete
Au milieu d'un Eglogue entonne la
Trompete,
De peur de l'écouter Pan fuit dans les
roſeaux :
Et les Nymphes d'effroi se cachent ſous
les eaux &c.
Au-contraire, cet autre abject en ſon
langage
Fait parler ſes bergers comme on parle
au village.
Ses vers plats & groſſiers dépouillez
d'agrément
Toujours baiſent la terre & rampent
triſtement.

On

On diroit que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques,
Vient encor frédonner ſes Jdylles Gothiques,
Et changer ſans reſpect de l'oreille & du ſon
Licidas en Pierrot, & Philis en Toinon.
Entre ces deux excès la route eſt difficile.
Suivez, pour la trouver Théocrite & Virgile.
Que leurs tendres écrits par les graces dictez.
Ne quittent point vos mains : jour & nuit feuilletez.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un Auteur peut descendre ;
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers ;
Au combat de la flute animer les bergers ;
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce ;
Changer Narciſſe en fleurs, couvrir Daphné d'écorce :

Et

Et par quel art encor l'Eglogue quelque fois
Rend digne d'un Conſul la Campagne & les bois.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.

On voit que, dans ces vers, les préceptes même y-ſervent d'exemple & que le Poëte a employé, préciſément, le ſtile, qui convient à l'Jdylle. Lorsqu'il trace les regles de l'Elégie, il prend le Stile Elégiaque.

* La plaintive Elégie en longs habits de deuil
Sait les cheveux épars gemir ſur un cercueil.
Elle peint des Amans la joye & la triſteſſe,
Flatte, menace, irrite, appaiſe une Maitreſſe. &c.

C'eſt cette façon ſavante & ſpirituelle de donner des préceptes, qui a fait préférer l'Art Poëtique de Deſpréaux à celui de tous les autres Auteurs, & qui même lui a fait obtenir, chez pluſieurs gens de goût, la prééminence, quant a ce point, ſur celui d'Ho-

* Art. Poëtique Chant ſecond.

d'Horace dont la Poëtique, au jugement de bien des Savans, n'a point aſſez d'ordre.

Si le Lutrin n'eſt point auſſi utile que l'Art Poëtique, il eſt dans ſon eſpéce, auſſi beau: C'eſt le Poëme le plus badin le plus amuſant qu'on aît jamais fait. Il faloit le génie de Deſpréaux pour faire un Poëme de ſix Chants ſur un ſujet auſſi ſimple que celui de la diſpute d'un Chantre & d'un Prélat ſur la place que doit occuper un Lutrin. Les traits de Satyre, que Deſpréaux a répandu dans cet ouvrage, ſont pleins de ſel & d'enjouement. Il n'y-a rien de ſi charmant que la bataille des Chanoines, qui combattent avec les livres, qu'ils enlevent dans la boutique de Barbin. La revûë de la Bibliotheque de Don Quixotte par la ſervante & le Curé a pu donner cette idée à Deſpréaux; mais il l'a embellie & lui a donné bien plus de force & de vivacité. Les déciſions du Curé ſentent un peu celles d'un Critique de profeſſion. Dans le Lu-

 trin

trin les remarques & les critiques les plus judicieuſes ſont mêlées & aſſaiſonnées d'une plaiſanterie fine & légére. Le Curé de Michel de Cervantes inſtruit ſimplement: Les combattans de Deſpréaux inſtruiſent & divertiſſent.

*L'Eleve de Barbin commis à ſa Boutique
Veut en vain s'oppoſer à leur fureur Gothique.
Les volumes ſans choix à la tête jettez,
Sur le perron poudreux volent de tous cotez.
Là près d'un Guarini Terence tombe à terre.
La Xénophon en l'air heurte contre la Serre.
O que d'écrits obſcurs & de livres ignorez,
Furent en ce grand jour de la poudre tirez !

Vous

* Lutrin Poëme Héroi Comiq. chant cinquieme,

Vous en futes tirez Almerinde & Simandre,
Et toi, rebut du Peuple, inconnu Coloandre:
Dans ton repos, dit-on, saisi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la prémiére fois.
Chaque coup sur la chair laisse une meurtrissure:
D'un le Vayer épais Giraud est renversé.
Marineau d'un Bréfeuf à l'épaule blessé
En sent par tout le bras une douleur amére,
Et maudit la Pharsale aux Provinces si chére.
D'un Pinchesne *in quarto* Dodillon étourdi
A longtems le tein pâle & le cœur affadi
Au plus fort du combat le Chapelain Caragne
Vers le sommet du front atteint d'un Charlemagne

Des vers de ce Poëme effet prodigieux
Tout prêt à s'endormir baille & ferme
les yeux.

Aureste, ce qu'il y-a de plus admirable dans le Lutrin, c'est qu'il n'y-a aucune badinerie, qui ne sente le galant homme. Despréaux ne s'est jamais abaissé à dire des impertinences; & bien loin que son sujet l'ait obligé à de mauvaises & basses plaisanteries, il l'à élevé & lui a même souvent prêté les plus beaux ornemens des Poëmes Héroiques. Il faut convenir que Despréaux a eu raison de dire, en parlant de son Poëme, * *C'est un burlesque nouveau, dont je me suis avisé dans nôtre langue: car au-lieu que dans l'autre burlesque: Didon & Enée parloient comme des harangeres & des crocheteurs, dans celui-ci une horlogere & un horloger parlent comme Didon & Enée.*

J'ay déja dit que la Traduction du Traité du Sublime de Longin est excellente

* Pref. du Lutrin.

lente : je me contenterai de placer ici, pour appuyer mon opinion, ce qu'en a pensé le Pére Rapin. Il dit * *qu'elle est le chef d'oeuvre de cet Auteur, & qu'elle a plus l'air d'original que de traduction.* Quant aux Réflexions Critiques sur quelques passages de Longin, il est certain qu'elles forment le meilleur ouvrage, qu'on aît écrit pour la defense d'Homére & pour celle des Anciens : il auroit été à souhaiter, que l'Auteur eût conservé plus de modération, & ne se fût point emporté à des excès très blâmables. Il est étonnant que Despréaux, ayant la raison de son côté, aît disputé avec cette violence, qui est le partage de ceux, qui soûtiennent une mauvaise cause.

Je finirai ces réflexions par examiner si l'on peut regarder Despréaux comme un véritable honnête homme. Pour moi, j'avoue que j'ai de la peine à le considérer comme tel ; malgré les éloges, qu'il a reçûs d'un grand nombre de gens illustres par leur naissance, par leur méri-

 te

te & par leur esprit. Il paroit que Despréaux a beaucoup moins voulu critiquer les mauvais ouvrages, que nuire à certains Auteurs. Dès qu'il se raccommodoit avec quelques uns d'eux, il effaçoit son nom & substituoit celui d'un autre à sa place: c'est pourquoi on voit qu'il a souvent mis à la fin du même vers Boursault, Quinault, Hainault, selon qu'il étoit bien ou mal avec eux, pendant les différentes Editions de ses ouvrages. Lorsqu'un Auteur se raccommodoit avec Despréaux, ses écrits en devenoient-ils meilleurs? Par quelle raison cessoit-il de les critiquer s'il n'en vouloit qu'à eux seuls! Mr. l'Abbe d'Olivet, nous apprend dans son Histoire de l'Académie Françoise les raisons, qui déterminerent Despréaux à tourner en ridicule bien des Auteurs, dont plusieurs ont eu du mérite. „Pour Despréaux „ *dit-il, le fait est que ses prémiers ou„ vrages commençant a faire bruit sur le „ Parnasse, il souhaita d'en montrer quel„ ques essais à l'Hotel de Rambouillet, „ alors souverain tribunal des beaux esprits,

* D'Olivet. Hist. de l'Academ. Franc. T. 2. p. 108.

„ prits. Chapelain, Ménage & Cotin y-é„ toient, le jour qu'il y-parut. Artenice & Julie louérent le jeune Poëte; „ mais, en même tems, lui conséillerent, „ par bonté & avec cette politesse, dont „ les personnes de leur rang savent toûjours assaisonner un avis, de consacrer „ ses talens à une espece de Poësie moins „ odieuse & plus généralement approuvée, „ que ne l'est la Satyre. Chapelain, Ménage & Cotin appuyérent la même thése; „ mais durement & avec l'aigreur de gens „ que l'intérêt personnel anime. Despréaux en fut piqué: & jura dès lors „ *in petto* de se vanger en tems & lieu. „ Une autre source de sa haine pour „ l'Abbé Cotin, c'est que celui-ci étoit „ intime ami de Gilles Boileau, & que, „ dans les brouilleries, qui survenoient „ entre les deux Fréres, il prénoit toûjours le parti de l'Ainé, & n'oublioit „ rien pour susciter des chagrins domestiques au cadet.„ On voit, dans ces anecdotes, la source d'une partie des Critiques de Despréaux: aussi ai-je beaucoup

plus de foi en lui, lorsqu'il louë, que lorsqu'il blâmie. Il n'a jamais donné des louanges à des Ecrivains sans mérite; mais il lui est arrivé, quelque fois, d'avoir condamné, & même durement, de très bons Auteurs. Je dirai un mot ici en passant, de plusieurs auxquels ils me paroît n'avoir pas rendu justice.

Ménage n'étoit point bon Poëte François, quoiqu'il aît composé quelques Piéces assez jolies; mais il a fait de très bons vers Latins. Il étoit, au reste Savant & beaucoup plus que Despréaux. Les remarques & les notes, qu'il a faites, sur Diogene Laerce sont d'un savoir profond & d'une érudition consommée. Il a fait une réfutation de l'ouvrage de Baillet fort bonne: il a écrit encore plusieurs ouvrages de Littérature estiméz. Ainsi, je passe à Despréaux d'avoir lancé, dans ses Satyres, quelques traits contre lui en qualite de Poëte; mais point en qualité de Savant: c'est cependant ce qu'il a fait. Cela

la n'a pas empêché, que tous les Savans de l'Europe ne se soient empressez de donner, dans toutes les occasions des marques de l'estime qu'ils avoient pour la vaste érudition de Ménage.

Despréaux a maltraité Brébeuf, dans deux ou trois endroits: si l'on veut l'en croire, il n'y-a que des Provinciaux, qui admirent sa traduction de Lucain.

Et maudit la Pharsale aux Provinces si chére.

Dans un autre endroit, il se plaint que, malgré les critiques, il y-a des gens, qui estiment cet ouvrage.

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée
Sans crainte de mes vers va la tête levée.

La Traduction de Brébeuf n'est point un ouvrage méprisable, comme a voulu nous le persuader Despréaux. Le Traducteur a, parfaitement, pris l'esprit & le génie de

fon original': & fi l'on trouve certains défauts dans Lucain, ce n'eft pas la faute de Brébeuf. Il y-a de fort beaux morceaux de vers dans cette Traduction: & le grand Corneille auroit voulu donner la meilleure de fes Tragédies pour avoir fait ces quatre fur l'Ecriture.

C'eft de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux:
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penfées.

Quinaut, contre lequel Defpréaux s'eft fi fort acharné, & qu'il a voulu faire regarder comme auffi mauvais, que Virgile eft excellent, a eu des parties, dans les quelles il a excellé. Defpréaux a beau dire.

Si je penfe exprimer un Auteur fans défaut,
La raifon dit Virgile, & la rime Quinaut.

Il

Il est vrai que Quinaut a fait de fort mauvaises Tragédies. Il seroit inutile de chercher à les justifier : on ne pourroit jamais en venir a bout. Mais il a fait des Opera charmans : il est certain que, pour les vers Lyriques & propres à être mis en Musique, jamais personne n'eut un mérite pareil à celui de Quinaut. Lulli, qui devoit connoitre les vers, qui s'allioient aisément à la Musique, préfére ceux de Quinaut a ceux de tous les autres Poëtes. Mr l'Abbe d'Olivet * dit, que *la cause de cette préférence fut, que Lulli trouva dans Quinaut diverses qualitez, dont chacune avoit son prix en particulier, & dont l'assemblage faisoit un homme unique en son genre ; une oreille délicate, pour ne choisir que des paroles harmonieuses ; un goût tourné à la tendresse, pour varier, en cent & cent maniéres, les sentimens consacrez à cette espéce de Tragédie.* Despréaux fut obligé de convenir lui-même du mérite de Quinaut pour les vers Lyriques. Toute la France se souleva contre lui, à cause du

* Hist. de l'Academ. Franç. Tom. 2, pag. 142.

du mépris, qu'il affectoit dans tous ses ouvrages pour un Auteur aussi tendre qu'ingénieux. *Je n'ai pas prétendu nier,* dit-il, *qu'il n'y-aît beaucoup d'esprit dans les ouvrages de Monsieur Quinaut, quoique si éloigné de la perfection de Virgile. J'ajoûterai même, sur ce dernier, que dans le tems, où j'écrivis contre lui nous étions tous deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ouvrages, qui lui ont acquis, dans la suite, une juste réputation.* Cette réparation si authentique n'a pas empêché, que Despréaux n'aît, plusieurs fois, lancé les traits les plus piquans contre les charmans Opera de Quinaut. Mais ces traits se sont tout émoussez, & n'ont fait aucune blessure à la réputation de cet aimable Poëte Lyrique. Il semble que l'amour aît pris soin d'accorder sa lyre; il n'y-a rien de plus charmant qu'Atis; rien de plus tendre qu'Armide. Un des talens particuliers de Quinaut c'étoit de dire, spirituellement & de la maniére la plus galante, les choses les plus simples par elles mêmes.

Vous

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle,
Plûtôt qu'on ne verroit nos deux coeurs dégagez.
Voyez couler ces eaux dans cette vaste plaine ;
C'est le méme penchant, qui toûjours les entraine :
Leur cours ne change point, & vos voeux sont changez.

Voici encore un autre passage aussi naturel, qu'il est spirituel & galant.

Le Zéphir fut témoin, l'onde fut attentive,
Quand la Nymphe promit de ne changer jamais.
Mais le Zéphir léger & l'onde fugitive
Ont bientôt emporté les sermens, qu'elle a fait.

Quinaut a souvent allié, dans ses Opera, le Sublime & le grand au naturel & au gracieux : il ne faut pas croire qu'il n'y aît aucun endroit d'élevé & de noble dans ses

ſes Poëmes, dictez par les graces & par l'amour : il y a des endroits que Racine & Corneille n'auroient point déſavouez.

Les Dieux puniſſent la fierté.
Il n'eſt point de grandeur, que le Ciel irrité
N'abaiſſe, quand il veut, & ne réduiſe en poudre.
Mais un promt répentir
Peut-arrêter la foudre
Toute prête à partir.

Je viens à Gilles Boileau, Frére Aîné de Deſpréaux. Nous avons de lui deux Traductions ; celle d'Epictete, qui eſt encore fort eſtimée ; & celle de Diogéne Laërce, qui eſt presque inconnuë aujourdhuy : ce n'eſt pas qu'elle ſoit mauvaiſe, mais les perſonnes à qui la lecture de Diogéne Laërce peut plaire étant des gens de lettres, ils aiment mieux lire ſes ouvrages originaux. Gilles Boileau avoit une tres grande facilité à écrire, dont peut être il ne ſe défioit point aſſez : & quoiqu'il eût beaucoup d'eſprit & même d'érudition, il demeura toûjours bien éloigné de ce point de perfection, où ſon Frére avoit

avoit atteint. Il a traduit, en vers, le quatriéme livre de l'Eneide: il y-a de fort beaux morceaux, & qui font regretter que le caractére trop vif de l'Auteur aît empêché, que tout le reste de l'ouvrage ne réponde à la perfection de ces morceaux.

Je ne sai si l'on doit aussi attribuer à la vivacité du tempérament, les mauvaises maniéres, que Gilles Boileau eut, quelque fois, pour Despréaux son Frére; ou s'il faut les imputer à une jalousie d'Auteurs, comme l'ont cru quelques Ecrivains.

Vous demandez pour quelle affaire,
Boileau le rentier aujourdhuy
En veut à Despréaux son Frére.
C'est quil fait des vers mieux que lui.

Ce qu'il y-a de certain, c'est que Gilles Boileau faisoit sa cour à Chapelain, chargé de distribuer les pensions aux gens de lettres, & qu'il déservoit son Frére dans le public, pour tâcher d'obtenir une pension. C'est à cette conduite blâmable, que

que Deſpréaux a fait alluſion, lorsqu'il a dit :

Cependant, pour flatter ce rimeur tutelaire,
Le Frére, en un beſoin, va renier ſon Frere.

Dans la ſuite du tems, Gilles Boileau ſe réconcilia avec ſon Frére : & Mr. l'Abbé d'Olivet m'apprend, que Deſpréaux remit à Mr. de Toureil les deux tiers de la Traduction de la Poëtique d'Ariſtote, que ſon Frére ne put achever entiérement ; une mort prématurée l'ayant enlevé.

Regnier eſt le ſeul Poëte Satyrique François, qui, avant Deſpréaux, méritât quelque eſtime : il avoit beaucoup de feu, d'imagination, il écrivoit pour ſon tems aſſez correctement, il avoit même des penſées fines & delicates. Telle eſt celle, où il ſe plaint, ſpirituellement, qu'il eſt la victime & la dupe du faux honneur, dans le moment même qu'il écrit contre lui.

Mais,

Mais mon Dieu, que ce traitre eſt d'une étrange ſorte!
Tandis qu'à le blâmer la raiſon me transporte,
Que de lui je mêdis, il me flatte & me dit
Que je veux, par ces vers, acquérir ſon credit.

Il n'avoit pas toûjours des pensées auſſi délicates : quelque fois, il rendoit, trop cruement, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, certaines idées, qui, mieux exprimées, auroient été plus nobles.

Si Virgile, le Taſſe & Ronſard ſont des Anes,
Sans perdre en ce diſcours le tems, que nous perdons,
Allons, comme eux, aux Champs, & mangeons des chardons.

Le fond de cette pensée eſt bon; mais il eſt mal rendu. Regnier a ſouvent imité les Anciens; mais il en a plûtôt rendu la force que les graces & la légéreté.

Sa treiziéme Satyre, qu'il a intitulée *Macette*, eſt, presque toute, traduite de la huitiéme Elégie du prémier livre des Amours d'Ovide; La ſeptiéme Satyre eſt une copie de la quatriéme Elégie du ſecond livre des mêmes Amours.

Regnier me paroîtroit beaucoup plus eſtimable, s'il n'avoit point écrit avec une licence, qui fait rougir tous ceux, qui ont quelque pudeur. Sa onziéme Satyre eſt une deſcription horrible & effrontée d'un lieu de débauche. Deſpréaux, qui eſtimoît, infiniment, Regnier, condamne ſa maniére d'écrire, contraire aux bonnes mœurs. Il le regarde cependant comme un véritable diſciple d'Horace & de Juvenal.

* De ſes Maîtres Savans diſciple ingénieux,
Regnier ſeul parmi nous formé ſur leurs modéles

Dans

* Deſpréaux *Art. Poetiq.* chant. ſecond,

Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux, si ses discours craints du chaste Lecteur
Ne se sentoient des lieux, que fréquentoit l'Auteur:
Et si du son hardi de ses rimes Cyniques,
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.

§. XII.

SUR MOLIERE, REGNARD ET QUELQUES AUTRES AUTEURS COMIQUES.

Jay déja parlé de Moliére & de la mauvaise critique qu'a fait Baillet de ses excellentes Comédies; je ne puis m'empêcher de dire encore un mot de ce grand homme. Tous les connoisseurs conviennent qu'avant Moliére la bonne Comédie étoit presque inconnuë chez les Modernes. Mr. l'Abbé d'Olivet, après avoir fait,

dans son Histoire de l'Académie Françoise, l'éloge de plusieurs Comédies, qui avoient paruës avant celles de Moliére, finit cet éloge par ces paroles bien remarquables, & qui font le véritable portrait de Moliére. * *Mais enfin la plus grande beauté de la Comédie étoit inconnuë, on ne songeoit point aux moeurs & aux caractéres; on alloit chercher bien loin le ridicule dans les événemens imaginez avec beaucoup de peine & on ne s'avisoit point de l'aller prendre dans le cœur humain, où est sa principale habitation. Moliére est le prémier, qui l'a été chercher-là, & celui qui l'a le mieux mis en oeuvre. Homme inimitable, & à qui la Comédie doit autant, que la Tragédie à Corneille.* Lorsqu'on lit le Misantrope, l'Ecole des Femmes, l'Ecole des Maris, le Tartuffe, les Femmes Savantes n'est on pas enchanté, ravi de voir avec quelle vérité, avec quelle naïveté, avec quelle grace, avec quel enjouement Moliére a développé les différens ressorts, qui

* Hist. de l'Académ. Franc. Tom. 2. pag. 167

qui agitent le cœur humain, & qui ſont les principales cauſes des ſottiſes des hommes?

Toutes les Piéces de Moliére ne ſont pas de la même beauté: il y-en a même, qui paroiſſent indignes de lui. Deſpréaux n'a pas eu tort de dire.

Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'enveloppe
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſantrope.

En effet les Fourberies de Scapin, le Médecin malgré lui, George Dandin, ſont des Farces. Mais il faut prendre garde que Moliére, en les compoſant, a eu deſſein de faire des Piéces, qui pluſſent à la populace, qui attiraſſent beaucoup de monde à la Comédie & qui fiſſent gagner de l'argent aux Comédiens. Ainſi, il y-a une injuſtice de vouloir faire un crime à Moliére d'une choſe abſolument néceſſaire: puiſqu'enfin il étoit néceſſaire, qu' il

pourvût à la nourriture des Comédiens, & que trois Piéces de suite, comme le Misantrope & les Femmes savantes, les auroient fait mourir de faim. Tout le monde sait, que le Misantrope, le chef d'oeuvre du Théatre Comique, tomba dans les prémiéres représentations. Moliére avoit beau dire, *je ne ferai pourtant jamais mieux:* le Peuple ne pouvoit se résoudre à goûter une Piéce faite, uniquement, pour les gens d'esprit. Les Femmes Savantes eurent le sort du Misantrope. Cette Comédie, que les gens de goût mettent dans le rang des meilleures Piéces de Moliére fut recûë très froidement. Il falut que Louis XIV dont le goût étoit plus sur que celui de bien des Savans, lui acquît, par une louange, les suffrages de la Cour & de la Ville. Aujourd'huy, les connoisseurs placent cette Piéce à côté du Tartuffe & du Misantrope: je trouve même qu'elle l'emporte sur ces deux, par son dénouement, qui a quelque chose de plus plaisant, que celui du Misantrope. Quant à celui du Tartuffe, il m'a paru toû-

toûjours très médiocre & indigne d'une aussi belle Piéce. Je reviens à ce que j'ay dit, qu'il ne faut point faire un crime à Moliére d'avoir voulu nourrir ses Comédiens & d'avoir travaillé, quelque fois, pour leur faire gagner de l'argent. Je ne puis souffrir, que Despréaux, ne distinguant point assez des ouvrages inimitables de Moliére quatre ou cinq Farces qu'il a faites pour le Peuple, veuille lui ôter la primauté des Poëtes Comiques.

* C'est par là que Moliére illustrant ses écrits,
Peut-être de son Art eut remporté le prix:
Si moins ami du Peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures.
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin:
Et, sans honte, a Térence allié Tabarin.

* Despréaux Art. Poëtiq. chant. 3.

Moliére n'a point *allié Térence à Tabarin* dans ses bonnes Commédies ; elles sont, entiérement, écrites dans le goût des gens d'esprit, & Moliere n'y-a eu aucune complaisance pour le Peuple ; il n'a déféré à son goût que dans ses farces. D'ailleurs, comment Despréaux a-t-il pu écrire *que Moliére peut être de son Art eut remporté le prix?* Mr. de Voltaire a eu raison de dire *qui aura donc ce prix, si Moliére ne l'a pas?* Pour les Poëtes Comiques Modernes, Despréaux avoit trop de goût pour les comparer à Moliére : & quant aux Anciens, il faudroit être aveugle pour oser mettre Aristophane à côté de Moliére. Plaute & Térence lui sont aussi inférieurs. Térence a écrit avec beaucoup de pureté ; il a peint parfaitement ; il a rendu fort bien les caractéres, qu'il a mis sur le Theatre. Mais ses caractéres sont, presque toûjours, les mêmes : on retrouve, dans toutes ses Piéces, des Péres avares, des Fils amoureux & prodigues, des valets & des esclaves fourbes. Quelle difference

n'y

n'y-a-t-il pas dans les caractéres de Moliére? Tous les divers états de la vie y-sont dépeints avec une variété charmante. L'Avare, le Prodigue, le Fourbe, l'Etourdi, le Petit-Maitre, le Savant, la Coquette, le Bigot, le Charlatan, le Bourgeois orgueilleux, enfin tout ce que la vie humaine nous offre, se trouve représenté dans les Piéces de Moliere, tel qu'il est effectivement. Quant à Plaute, pour comprendre la supériorité, que Moliére a sur lui, il ne faut que comparer l'Avare & l'Amphytrion, qu'ont fait également ces deux Poëtes. Les Piéces du François sont infiniment au-dessus de celles du Latin, soit pour la politesse, soit pour la justesse des caractéres, soit enfin par la beauté des portraits. Ce n'est pas que je veuille mepriser Plaute, qui eut de très grandes parties pour le Théatre Comique; comme je le montrerai dans l'ouvrage, qui suivra celui ci, & qui roulera sur les Auteurs Anciens.

Moliére avoit le coeur aussi bon qu'il

avoit l'esprit beau & naturel; il étoit charitable, généreux, bon, affable. Mr. de Voltaire rapporte un trait de lui, qui montre bien quel étoit son caractére. * *Il venoit*, dit il, *de donner l'aumône à un pauvre: un instant après, le pauvre court après lui, & lui dit*, Monsieur vous n'aviez peut être pas dessein de me donner un Louis-d'or, je viens vous le rendre. Tiens mon ami dit Moliére en voila un autre: *& il s'écria:* où la vertu va-t-elle se nicher! *Exclamation, qui peut faire voir qu'il réflechissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit par tout la nature, en homme qui la vouloit peindre.*

C'est à Moliere à qui le public est redevable, en partie, des Tragédies de Racine: ce fut lui qui l'encouragea à travailler pour le Théatre. Dans la suite du tems, ces deux grands hommes se brouillérent. Faut-il que des génies aussi supérieurs soient sujets aux foiblesses des plus simples mortels? Je leur passe-

* Voltaire vie de Moliére pag. 14.

passerois volontiers les fautes, que l'amour peut faire commettre ; mais jamais celles de la colére ou de la jalousie. Je ne pardonne point à Racine d'avoir manqué à son ami : mais je regarde, avec indulgence, la raison pour laquelle il cessa d'écrire pour le Théatre. Jl avoit aimé, & avoit été aimé, pendant plus de quinze ans de la Chammelé, la plus grande Comédienne qu'aît eu le Théatre Francois: elle lui fit une infidélité, en faveur du Comte de Clermont Tonnerre. Racine ne put supporter la perte d'un coeur; qui lui a été si cher; il cessa d'écrire pour le Théatre & devint dévot. Il répondit un jour à quelqu'un, qui le pressoit de faire encore une Tragédie. *Apres avoir été aimé pendant quinze ans de la plus aimable des Créatures, on ne peut se consoler de sa perte, qu'en se jettant entre les bras du Créateur.*

Quoique le mérite de Moliére fut connu & récompensé pendant sa vie, & que Louis XIV. l'honnora d'une protection mar-

marquée, cependant une partie du Public ne lui rendit, véritablement, juſtice qu'a près sa mort.

*Avant qu'un peu de terre obtenu par priére
Pour jamais ſous la tombe eût enfermé Moliére,
Mille de ces beaux traits aujourdhui si vantez
Furent des ſots esprits à nos yeux rebutez.
L'ignorance & l'erreur à ſes naiſſantes Piéces
En habit de Marquis, en robe de Comteſſe,
Venoient pour diffamer ſon chef d'oeuvre nouveau,
Et ſecouoient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scéne plus éxacte ;
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte ;

L'un

* Deſpréaux Epit. VII. a Mr. de Racine.

L'un, défenſeur Zelé des bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots le condamnoit au feu ;
L'autre, fougueux Marquis, lui déclarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au parterre.
Mais ſitôt que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'eut-rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipsée.
L'aimable Comédie avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpéra revenir :
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.

Qui pourroit ſe figurer qu'on eut refusé, après ſa mort, à Moliére un peu de terre pour l'inhumer ? Il falut cependant un ordre exprès du Roi pour l'obtenir. Ce qu'on a dit de mieux, à ce ſujet, a été dit par

par la Bejart, Femme de Moliére. Quoi, s'écrioit-elle partout, *on refusera la sépulture à un homme, qui a mérité des Autels !*

Deſpréaux dit qu'après la mort de Moliére *la Comédie fut terraſsée.* Jl avoit raiſon dans le tems, qu'il écrivoit. Mais s'il vivoit aujoudhuy, il l'auroit un peu moins. Je vai parcourir, le plus ſuccintement qu'il me ſera poſſible, les principaux ouvrages de nos Poëtes Comiques.

Regnard a fait pluſieurs Comédies, qui ont été ſouvent repréſentées, & qui le ſont encore aujourdhuy. Jl y-a, dans ces Piéces, quelques bonnes Scénes, telle eſt celle de Cléanthis & de ſon mari, dans Démocrite amoureux : mais, en général, ces Comédies ſont médiocres. Dans le joueur, qui paſſe pour la meilleure Piéce de Regnard, à peine y-a-t-il un ou deux caractéres, qui ſoient peints d'après Nature; celui du Joueur eſt bon ; celui d'An-

d'Angélique eſt vrai ; celui de la Comteſſe commence à se ſentir de la Farce ; quant à celui du Marquis, il n'a pas l'ombre du ſens commun ; celui d'Hector eſt faux & entiérement opposé à la vérité : il ne conſerve pas même les bienséances les plus ſimples. Par exemple, eſt-il naturel qu'Hector diſe à ſon Maître des injures grosſiéres dans le moment, où il eſt dans ſa plus grande colère, & qu'il le traite d'Ane.

- heureuſement, vous n'avez pas le ſou,
Dont vous puiſſiez, Monſieur, achetter un licou,

Qu'on ne diſe pas que les valets, dans une Comédie, prennènt des familiaritez, que ne prendroient pas des valets réels : dès qu'on viole, jusqu'a ce point, la vraiſemblance, on eſt impardonnable. De toutes les Piéces de Regnard la meilleure eſt Démocrite. Les Folies amoureuſes ne ſont qu'une Farce un peu deguisée. Le Diſtrait eſt tres médiocre. Le Legataire univerſel ne vaut guéres mieux : j'en excepte

cepte la Scéne de Mr. Cliſtorel. Les trois quarts de ce qu'il y-a de bon dans les Menechmes eſt pris & traduit de Plaute. Les petites Piéces en un Acte ſont des bagatelles aſſez divertiſſantes. Regnard a, plus ou moins bien fait, ſelon que Moliére l'a, plus ou moins, ſoûtenu: dès qu'il perdoit ce grand homme de vûë, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, il tomboit dans le bas & donnoit dans le bouffon.

Palprat a fait pluſieurs Comédies aſſez médiocres; mais il en a composé une bonne & digne de Moliére. Le Grondeur eſt une excellente Piéce. On pretend que Palprat avoit fait cette Comédie en un ſeul Acte; mais qu'un de ſes amis à qui il l'envoya, la mit en trois, pour la vendre plus cher aux Comédiens. Lorsque Palprat vit ſa Piéce en trois Actes, il s'écria *Jarnidious j'avois envoyé à ce coquin une petite jolie montre d'Angleterre, il m'en a fait un tourne-broche.*

Le

Le Philoſophe marié & le Glorieux de Destouches ſont deux bonnes Comédies. Les caractéres ſont vrais; l'intrigue eſt bien conduite; les Portraits bien peints.

Mr. de la Chauſſée a fait quelques Comédies fort bien écrites: le ton de la bonne Compagnie y-regne; il y a de l'esprit & de la morale.

Le Théatre Italien a eu quelques Auteurs, qui l'ont illuſtré depuis quelques années. De Lille avoit fait quelques Piéces d'un goût aſſez ſingulier: il y a, dans Timon miſantrope, dans Arlequin ſauvage, dans le Faucon, de la morale: il y a des Scénes amuſantes; mais ces Piéces manquent d'intrigue, ſurtout Arlequin ſauvage.

De tous les Auteurs, qui ont écrit pour le Théatre Italien, je n'en trouve point, qui ſoit auſſi eſtimable que Mr. de Mariveaux. Ses Piéces ſont bien con-

duites & pleines d'une certaine Metaphysique aimable & gracieuſe. Ses caractéres ſont toûjours vrais & puiſez dans la nature. Sa morale eſt aſſaiſonnée de tout l'esprit poſſible ; mais il y-a, dans ſes Piéces, d'ailleurs très jolies & très amuſantes, un défaut ; c'eſt qu'elles pourroient être presque toutes intitulées *la ſurpriſe de l'amour*. Mr. de Marivaux a fait une Piéce de Théatre appellée *la ſurpriſe de l'amour* ; ce ſont deux perſonnes, qui viennent à s'aimer, tout à coup. La même choſe arrive dans la double inconstance, dans le Portrait &c. Il ſeroit à ſouhaiter que le ſtile de ces Comédies, d'ailleurs très bien écrites, fut un peu plus naturel : on a reproché a Mr. de Marivaux d'écrire d'une maniere un peu guindée. Quand on a autant d'esprit, qu'il en a, on devroit négliger de chercher à en faire trop paroître.

On m'a demandé, quelque fois, ce que je penſois du vieux Théatre Italien : jay réponda qu'il faudroit compoſer un

petit

petit Volume de quelques Scénes détachées assez spirituelles & amusantes; bruler ensuite les cinq autres Volumes, qui ne sont remplis que de sottises & de puérilitez.

§. XIII.

SUR ROUSSEAU, MALHERBE, RACAN, MADAME DESHOULIERES, LA COMTESSE DE LA SUZE ET FONTENELLE.

Rousseau doit être regardé comme un des plus grands Poëtes, qu'aît eu la France; c'est l'Horace des Modernes. Il est aussi au-dessus de tous les Poëtes Lyriques, que Corneille & Racine le sont des Poëtes Tragiques. Personne n'a mieux suivi ni mieux éxécuté que lui les différens préceptes, que les Maîtres de l'art prescrivent aux Poëtes Lyriques.

L'Ode avec plus d'éclat & non moins d'énergie

Elevant jusqu'auCiel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec
les Dieux.

Les Odes ſacrées de Rouſſeau ſont des converſations ſublimes avec la Divinité: il eſt impoſſible de n'être pas frappé des idées grandes, majeſtueuſes &, en même tems, naturelles, qu'il y a dans ces Odes.

Jay vu mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchois à mon couchant.
La mort deployant ſes ailes
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté, dont je jouis :
Et dans cette nuit funeſte
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

* * *

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons, que j'en ai reçu.

Elle

Elle vient couper la trame
Des jours, qu'elle m'a tiſſu.
Mon dernier Soleil ſe léve,
Et votre ſoufle m'enleve
De la terre des vivans :
Comme la feuille ſéchée,
Qui de la tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Les charmes de la Poëſie, les idées les plus ſublimes, les images les plus charmantes ſe réuniſſent dans ces vers.

Les Odes profanes de Rouſſeau ne ſont point inférieures, dans leur genre, aux ſacrées : elles ſont encore, préciſément, ſelon les regles & les préceptes des plus habiles Maîtres

*Aux Athlétes dans Piſe elle ouvre la barriére ;
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carriére ;
Méne Achille ſanglant aux bords du Simoïs,

 Ou

* Despréaux Art. Poetiq. Chant second.

Ou fait flechir l'Escaut ſous le joug de Louis.

L'Ode ſur les Conquérans eſt une des plus belles, quoiqu'elle ne réuniſſe pas, en ſa faveur, tous les ſuffrages : on convient bien de ſa beauté ; mais quelques uns lui préférent l'Ode ſur la raiſon à Mr. de la Fare ; quelques autres l'Ode à Mr. le Comte du Luc ; il y-a enfin des gens, mais le nombre n'eſt point auſſi conſiderable, que celui des autres, qui regardent, comme la plus belle Ode de Rouſſeau, celle à l'ombre de Malherbe contre les détracteurs des Anciens. Toutes ces Odes ſont très belles, & doivent être conſidérées comme des chefs-d'oeuvres. Quant à moi, je me déclarerois aſſez volontiers pour celle ſur les Conquérans. Jl y-a pluſieurs ſtrophes d'une beauté raviſſante. Peut-on rien de plus parfait que celle-ci, ſoit pour les images, ſoit pour l'harmonie des vers.

Quels traits me préſentent vos faſtes,

Im-

Impitoyables Conquérans ?
Des voeux outrez, des projets vaſtes,
Des Rois vaincus par des Tyrans ;
Des murs, que la flamme ravage ;
Des vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple aux fers abandonné ;
Des Méres pâles & tremblantes,
Arrachant leurs Filles ſanglantes
Des bras du Soldat effréné.

Jl eſt impoſſible de pouvoir rien faire de plus beau : & ſi les ennemis de Rouſſeau vouloient dire ce qu'ils penſent, au fond du coeur, ils en conviendroient naturellement.

Rouſſeau a composé quelques Epîtres dans le goût Marotique, & quelques Allégories. Les prémiéres Epitres me paroiſſent les meilleures. Quant aux deux ou trois derniéres, elles ſont très foibles, ſur tout celle à Mr. de Racine le Fils : elle eſt abſolument indigne de Rouſſeau ; cependant le ſujet, qu'il avoit pris, auroit

 pu

pu lui fournir les plus belles & les plus ſublimes idées.

Les Epigrammes de Rouſſeau ſont, ordinairement, ingénieuſes & verſifiées avec beaucoup de goût ; mais les meilleures ont un défaut, qui doit les rendre mépriſables & ſur tout aux femmes aimables : elles ſont remplies des plus indignes obſcénitez. Ainſi, je leur applique tout ce que j'ay dit des Contes de la Fontaine.

Les derniers ouvrages de Rouſſeau ſont médiocres : il y-en a même de mauvais. Mais il ne faut pas confondre, dans ſes derniers ouvrages, ceux qu'il a fait étant à Vienne, parmi leſquels il y-en a pluſieurs, qui vont de pair avec ce qu'il a écrit de plus beau. J'entends, par ces derniers ouvrages, ceux qu'il a compoſé à Bruxelles, trois ou quatre ans avant ſa mort. Je placerai ici quelques morceaux de ſes derniers ouvrages, pour qu'on les compare avec ceux, que j'ay cité des pre-

prémiers. Voici le commencement de l'Ode, que Rousseau fit sur la Paralisie, qu'il avoit euë.

Celui qui des coeurs sensibles
Cherche a devenir vainqueur,
Doit, pour les rendre flexibles,
Consulter son propre coeur.
C'est nôtre plus sûr arbitre :
Les Dieux ne sont qu'à ce titre
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime
C'est qu'il nous prévient lui-méme
Par l'amour, qu'il a pour nous.

Voilà des vers, véritablement, dignes d'une verve paralitique: en voici encore de la méme Ode, qui ne valent pas mieux. Les gibets, les rouës & les Potences sont les idées gracieuses, qu'ils offrent.

Pour le juste & le coupable
Arrêtez dans ses filets,
Sa furie inévitable
N'a que rouës & chevalets.

Un ſupplice illégitime
De l'innocence & du crime
Confond la deſtruction.
C'eſt la même tyrannie :
Et la ſeule ignominie
En fait la diſtinction.

Il falloit la fermeté de l'Abbé Des-Fontaines pour louer un auſſi triſte galimathias : encore crois-je qu'il n'eût pû se réſoudre à parler, comme il a fait, des derniers ouvrages de Rouſſeau, ſi l'envie de chagriner Mr. de Voltaire n'eût affermi ſon courage, accoûtumé à franchir, dans l'occaſion, toutes les regles du bon ſens & du goût. Au-reſte, je ne voudrois point ſoûtenir, comme Mr. de Voltaire le prétend, que, dans les derniers ouvrages de Rouſſeau, il n'y-a abſolument rien de bon : je ſuis très perſuadé du contraire. Je regarde ces ouvrages comme les productions de la vieilleſſe d'un grand homme, où, parmi bien des choſes foibles & mauvaiſes, on en trouve en-

encore de bonnes. Dans l'Ode même, dont je viens de citer ces deux ſtrophes, il y-a deux ou trois endroits fort beaux: en voici un.

Près de ma derniére Aurore,
En vain dit-on que les Cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promeſſe imaginaire!
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleſte flambeau,
De ta Lumiére ſupréme,
Quand la moitié de moi-même
Eſt déja dans le tombeau?

Tout le monde a entendu parler du mauvais caractére de Rouſseau. L' Europe entiére connoît les couplets, qu'il avoit faits contre de trés honnétes gens, & qu'il imputa, fauſſement, à Saurin, habile Mathématicien. Il fut condamné au Pilori et à l'exil par le Parlement de Paris: & il n'évita cette peine, que par ſa fuite. Quelques ennemis de Mr. de Voltaire ont voulu

lu faire un effort, & travaillent encore aujourdhuy, pour vouloir innocenter Rousseau dans l'esprit du public. Mais je les avertis, qu'ils ne pourront jamais en venir à bout qu'ils n'ayent auparavant convaincu le prémier Tribunal de la France d'ignorance, & qu'ils n'ayent donné un démenti à trente personnes des plus distinguées de l'Allemagne, qui m'ont apprises cinquante traits odieux de Rousseau. On dit que les Editeurs de l'Edition par souscription, qui se fait à Francfort, prétendent justifier le caractére de Rousseau. Je regarde leur projet égal à l'entreprise de blanchir un More, en le lavant avec de l'eau.

Avant Rousseau, le meilleur Poëte Lyrique étoit Malherbe, Gentil-homme ordinaire de la Chambre. C'est lui, qu'on peut, & qu'on doit même, regarder comme le Pére de la belle Poësie Françoise. Marot fut le prémier, qui badina agréablement: mais Malherbe fut le prémier, qui

ver-

verſifia noblement, & qui ſervit de modéle à nos plus grands Poëtes.

*Enfin, Malherbe vint, & le prémier en France
Fit ſentir dans ſes vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir:
Et réduiſit ſa Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Ecrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber;
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix: & ce guide fidéle
Aux Auteurs de ce tems ſert encor de modéle.
Marchez donc ſur ſes pas; aimez ſa pureté:
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

Voilà un éloge magnifique & fait par un grand

* Despréaux Art Poëtiq. Chant. I.

grand Maître. Je ſuis d'autant plus charmé de le rapporter, qu'il m'évite d'en faire un, qui pourroit paroître ſuſpect, & dont moi même je me défierois, dans la crainte que le préjugé ne me fit donner des louanges trop fortes.

On a comparé ſouvent Malherbe à Horace: Je trouve que, dans certaines choſes, le Poëte François égale le Latin, pour le tour des vers, pour la cadence, pour la nobleſſe même des penſées: mais il n'a point le naturel, l'aimable & brillante naïveté, & ſur tout l'ineſtimable briéveté du Poëte Latin. Lorsque Malherbe a voulu imiter Horace, il a toûjours été obligé de le paraphraſer, & il a employé vingt vers pour dire ce qu'Horace diſoit en quatre. En voici un exemple.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
  On a beau la prier
La cruel'e, qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
  Et nous laiſſe crier.
Le pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
  Eſt ſujet à ſes loix:

Et

Et la garde, qui veille aux barriéres du Louvre
N'en defend pas nos Rois.

Horace a dit tout cela dans deux vers, & peut-être plus Poëtiquement.

Pallida mors æquo pede pulsat pauperum tabernas
Regumque turres.

En mettant Horace au dessus de Malherbe, je ne prétends point diminuer son mérite: il en avoit un tres rare, & que le tems ne pourra point effacer. Il en étoit lui même persuadé, & il avoit cette noble opinion, qu'ont eu de leurs talens, tout les grands Poëtes. Horace disoit.

* Exegi monumentum ære perennius,
Regalique situ pyramidum altius:
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens
Possit diruere, aut innumerabilis
Annorum series, & fuga temporum.

Malherbe étoit, pour le moins, ausſi persuadé de la durée de ses ouvrages: & il disoit au Roi son Maître.

Mais

* Horat. Od. lib. III. Od. ult.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez
pour témoins
Connoissez le mon Roi, c'est le comble
du soin
Que de vous obliger ont eu les desti-
nées.
Tous vous savent louer, mais non éga-
lement :
Les ouvrages communs vivent quelques
années.
Ce que Malherbe écrit dure éternelle-
ment.

Je crois que la promesse de Malherbe au Roi aura son effet : du-moins tant qu'on parlera la langue Françoise. Il y-a des beautez, dans ses ouvrages, qui les garentiront de la nuit des tems. Quelques unes des expressions, dont-il s'est servi, vieilliront ; mais elles n'empêcheront point qu'on admire les belles idées & les images nobles, qui sont dans ses vers. Voici une Stance où il y-a le mot de *vergogne*, dont on feroit difficulté de se servir aujourd'huy : elle n'en est pas moins belle cependant.

Quand

Quand un Roi fainéant, la vergogne des Princes,
Laiſſant à ſes flatteurs le ſoin de ſes Provinces,
Entre les voluptez indignement s'endort;
Quoique l'on diſſimule, on n'en fait point d'eſtime:
Et ſi la vérité peut ſe dire ſans crime
C'eſt avecque plaiſir qu'on ſurvit à ſa mort.

Ces vers ſont auſſi beaux, qu'ils ſont instructifs. En voici, qui ne le ſont pas moins, & qui contiennent d'excellentes Leçons pour les Princes. On ne ſauroit trop donner d'avis à des hommes deſtinez à gouverner les autres.

Ont-ils rendu l'eſprit, ce n'eſt plus que pouſſiere,
Que cette Majeſte ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'eclat orgueilleux etonnoit l'Univers:
Et dans ces grands tombeaux, où leurs manes hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont rongez des vers.

* * *

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flatteur.
Et tombent avec eux d'une chûte commune
Tous ceux que leur fortune
Faisoit leur Serviteur.

Parmi les Disciples de Malherbe Honorat du Beuil, Marquis de Racan, fut le plus illustre & celui qui approcha le plus de son Maitre. Il écrivit avec beaucoup d'esprit & de netteté ; mais il n'eut pas la force & l'energie de Malherbe. Despréaux semble avoir pensé ainsi que moi, lorsqu'il a dit.

* Malherbe d'un Héros peut vanter les exploits
Racan chanter Philis, les bergers & les bois.

Il paroît aussi que Despréaux trouvoit Malherbe plus châtié que Racan. Voici ce qu'il écrivit de ces deux Poëtes à Mr. de

* Despréaux Art. Poetiq. chant 2.

de Maucroix. * *La vérité est pourtant (& c'étoit le sentiment de nôtre ami Patru,) que la Nature n'avoit pas fait Malherbe grand Poëte ; mais il corrige ce défaut par son esprit & son travail : car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paroît assez par le petit nombre de Piéces, qu'il a faites. Notre Langue veut être éxtremement travaillée. Racan avoit plus de génie que Malherbe ; mais il est plus négligé & songe trop à le copier. Il excelle sur tout, à mon avis, à dire de petites choses : & c'est en quoi il ressemble mieux aux Anciens, que j'admire, sur tout, par cet endroit. Plus les choses sont séches & malaisées à dire en vers, plus elles frappent, quand elles sont dites noblement & avec cette élégance, qui fait proprement la Poësie.*

Le jugement, que Malherbe portoit sur Racan, étoit assez ressemblant à celui de Despréaux : il disoit en parlant de Mainard, qui étoit un autre de ses disciples,

* Oeuvres de Despréaux Tom. IV. pag. 176.

* *qu'il étoit celui de ses éleves, qui faisoit les meilleurs vers; mais qu'ils n'avoient point de force: que Racan avoit de la force; mais qu'il ne travailloit pas assez ses vers: que le plus souvent, pour s'aider d'une bonne pensée, il prenoit de grandes licences: & que de Mainard & de Racan on feroit un grand Poëte.*

L'aimable Madame Deshouliéres a fait des Piéces charmantes: ses vers étoient bien tournez; son stile naturel; ses pensées ingénieuses & son stile noble dans sa simplicité. Ces vers inspirent souvent une tendresse vive, mais délicate.

Aimez un Amant fidelle,
Quoiqu'en dise la raison:
Jeune Jris, tant qu'on est belle,
Elle n'est pas de saison.
Contre un amant, qui sait plaire,
Elle perd toûjours son tems.
Croiez moi, faites la taire,
Encor quinze ou vingt ans.

Mada-

* Vie de Malherbe. Pag. 36.

Madame Deshouliéres ne parloit pas seulement tendresse elle raisonnoit quelque fois très métaphysiquement: il y-a des pensées bien Philosophiques dans plusieurs de ses meilleures Piéces.

Que l'homme connoit peu la mort, qu'il appréhende,
Quand il dit qu'elle le surprend.
Elle naît avec lui, sans cesse lui demande,
Un tribut, dont, en vain, son orgueil se défend.
Il commence à mourir longtems avant qu'il meure.
Il périt en détail imperceptiblement.
Le nom de mort, qu'on donne à notre heure derniére,
N'en est que l'accomplissement.

En général, tous les ouvrages de Madame Deshoulieres sont bons: Il faut cependant en excepter un certain nombre de Piéces médiocres, qu'on auroit du supprimer, & qui forment une correspondance entre Grisette, Chatte de Madame Deshouliéres, & Tata, Chat de Madame la Marquise de Monglas: Cochon, chien de Mr. le Maréchal de Vivonne, entre aussi pour sa part, dans cette correspondance. Madame Deshouliêres a fait une Tragédie

die intitulée Genſeric, qu'on a imprimée à la fin du prémier Tome de ſes oeuvres, qui eſt très médiocre, pour ne pas dire mauvaiſe. Les deux meilleures Piéces, qu'elle aît faites, ſont à mon avis, ſon Idylle ſur les moutons & ſon Idylle ſur un ruiſſeau, qui commence par ces vers charmans.

Ruiſſeau nous paroiſſons avoir un même ſort
D'un cours précipité nous allons l'un & l'autre ;
Vous à la mer, nous à la mort.
Mais hélas ! que d'ailleurs je vois peu de rapport
Entre votre courſe & la nôtre !
Vous vous abandonnez ſans remords, ſans terreur
A vôtre pente naturelle ;
Point de loi parmi vous ne la rend criminelle ;
La vieilleſſe chez vous n'a rien qui faſſe horreur.

Il y a dans cette même Piéce certains endroits, qui ont fait ſoupçonner aux dévots, que Madame Deshouliéres avoit pouſſé un peu trop loin la Philoſophie.

Taiſez vous, Ruiſſeau : c'eſt a nous
A nous plaindre de la Nature,

De tant de paſſions, que nourrit nôtre cœur.
Apprenez qu'il n'en eſt pas une,
Qui ne traine aprés ſoi le trouble & la douleur,
Le repentir ou l'infortune.
Elles déchirent nuit & jour
Les cœurs, dont elles ſont Maitreſſes:
Mais de ces fatales foibleſſes
La plus à craindre c'eſt l'amour.

* * *

Courez, ruiſſeau, courez, fuyez nous, reportez
Vos ondes dans le ſein des mérs, dont vous ſortez.
Tandis que pour remplir la dure deſtinée,
Où nous ſommes aſſujettis
Nous irons reporter la vie infortunée,
Que le haſard nous a donnée
Dans le ſein du néant, d'où nous ſommes ſortis.

Eſt-il permis, avec autant d'eſprit, qu'en avoit Madame Deshouliéres, d'avoir été l'amie de Pradon, & l'ennemie de Deſpréaux & de Racine? Pour moi, je ne puis attribuer la cauſe d'une pareille bizarrerie qu'à une jalouſie, dont le cœur de Madame Deshoulieres n'a pu ſe défendre: elle ſentoit la ſupériorité des ouvrages de Racine & de Deſpréaux ſur les ſiens; elle ne

pouvoit s'empêcher de les haïr. Je connois une jeune personne, qui a l'esprit de Madame Deshouliéres & peut-être plus de génie, à qui je parlois, un jour, du travers, que s'étoit donné cette aimable Dame. *Mon Dieu*, me dit elle, *ne le lui reprochez point: elle en a fait pénitence toute sa vie. Et n'est ce pas une pénitence cruelle, que de louer toûjours ce qu'on sent être blamable, dans le fond du cœur, & de blâmer ce qu'on ne peut s'empêcher d'estimer?* La jeune personne, qui me fit faire cette sage réflexion, sera un jour l'ornement de sa Patrie & la gloire de son Sexe: elle égalera par le génie tout ce que nous avons eu de Femmes d'esprit.

La Comtesse de la Suze a écrit aussi galamment & peut-être plus tendrement, que Madame Deshoulieres; mais non point aussi profondément. La Comtesse de la Suze étoit une Femme d'esprit; Madame Deshoulieres a l'esprit joignoit un beau génie. C'est un honneur infini pour les belles lettres & pour les Dames, qui les

les cultivent, qu'une perſonne de la naiſſance de Madame de la Suze n'aît point dédaigné de prendre la qualité d'Ecrivain. Elle étoit Fille du Maréchal de Coligni, & deſcendoit de ce fameux Amiral auſſi illuſtre par ſa gloire & ſes vertus que par ſes malheurs.

Mr. de Fontenelle s'eſt acquis, par ſes Ouvrages, une réputation immortelle; perſonne n'a poſſedé, auſſi bien que lui, l'art de dire, naturellement & ſpirituellement, les choſes, les plus abſtraites par elles mêmes On lui a obligation, d'avoir inſpiré aux gens du monde du goût & de l'amour pour les Sciences. Son livre ſur la pluralité des mondes eſt un chef d'oeuvre dans ſon eſpéce. Il a été ſouvent imité, rarement approché, & jamais égalé. Lorsqu'on compare le Newtonianisme des Dames de Mr. Algarotti à la Pluralité des mondes de Mr. de Fontenelle, Dieu! quelle difference ne trouve-t-on point entre ces deux ouvrages! Cependant Mr. Algarotti eſt rempli d'eſprit; mais, malgré cet

 avan-

vantage, pour écrire un livre, fait pour les Dames il a resté aussi au-dessous de Mr. de Fontenelle, qu'il est au-dessus des autres Auteurs, qui ont eu en Italie le même dessein que lui.

Il y-a peu de jours que je lisois, avec l'aimable personne, de qui j'ay parlé dans l'article de Madame Deshouliéres, la Pluralité des Mondes : *Je vous avouë,* me dit elle, *que jamais Roman, quelque tendre & quelque ingénieux qu'il soit, ne m'a autant attaché & amusé que ce livre : tous les jours je suis plus persuadée de ce que vous m'avez dit quelquefois, que si bien des gens, qu'on regarde, dans les Colléges & dans les Universitez, comme de grands hommes, ne sont considérez dans le monde que comme des Pédans, on n'en doit accuser que les Savans, qui semblent affecter de chercher tout ce qui peut les rendre ennuyeux. N'imputons point,* continua cette spirituelle Personne, *à l'ignorance des gens du monde un jugement, qui blesse les trois quarts des auteurs ; attribuons*

buons le à la séverité & a la dureté ſcholaſtique. Il ſemble, chez la plûpart des Philoſophes, que le bel esprit soit une héréſie: on diroit qu'Ariſtote, leur grand Patriarche, leur a défendu, ſous peine d'excommunication, de parler comme les autres hommes. Cette ingénieuſe Perſonne raiſonnoit fort bien. Il dépend des gens de Lettres de rendre reſpectables leurs talens en les préſentant au Public ſous une face gracieuſe. La nature a fait tous les hommes, pour aimer ce qui eſt agréable: elle n'a accordé qu'à une petite partie d'entr'eux le talent de goûter le bon, enveloppé d'une écorce amére. La même Perſonne, qui s'inſtruira, avec plaiſir, de la vérité, ſous les auſpices de Mr. de Fontenelle, s'ennuyera bientôt de la rechercher avec un Maitre, qui fatiguera ſon attention, ſans lui préſenter, de tems en tems, quelques images, qui puiſſent la recréer & l'amuſer. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt d'un Philoſophe, comme d'un autre Ecrivain, & qu'il doit mêler l'agréable à l'utile. Perſonne n'a mieux poſſedé ce talent

lent que Mr. de Fontenelle : il faloit un génie auffi profond &, en même tems, auffi enjoué que le fien, pour répandre une gayeté amufante fur les queftions de Phyfique les plus difficiles, & fur les obfervations Aftronomiques les plus relevées.

Les Dialogues des Morts doivent être regardez comme un ouvrage tres eftimable, qui me paroît cependant inférieur à celui de la Pluralité des Mondes: ce dernier eft un chef-d'oeuvre ; l'autre n'eft qu'un bon livre. Les partifans outrez des Anciens ont voulu élever Lucien bien au-deffus de Mr. de Fontenelle : je ne fai s'ils ont raifon. Quant à moi je trouve l'agreable Livre de Fontenelle auffi inftructif que celui de Lucien, peut être plus ingénieux, du-moins auffi eftimable. Ce n'eft pas que ce livre n'aît fes défauts : le ftile en eft quelquefois, trop guindé ; il y-a des pensées, qui paroiffent recherchées avec trop de foin ; il y-a encore de fauffes Critiques, des décifions hazardées. Mais quel eft l'ouvrage,

ge, où l'on ne trouve rien à redire? Pour pouvoir regarder un livre comme bon, ne suffit-il pas que l'excellent l'emporte de beaucoup sur le médiocre? C'est-là précisément, le cas, dont il s'agit.

De tous les ouvrages de Mr. de Fontenelle, celui qui lui a fait le plus d'honneur c'est son Histoire de l'Académie des Sciences, qui contient les Eloges des Membres de cette Académie. Mr. de Fontenelle a trouvé le moyen de renfermer dans les Eloges, non seulement, les principales circonstances de la vie de ceux, dont il fait mention; mais il y fait un précis de leurs opinions & de leurs ouvrages, toujours aussi instructif que le sont ces ouvrages, dont il parle, et souvent beaucoup plus agréable. On peut dire que Mr. de Fontenelle a donné des graces à tous les Systémes, et qu'il les a dépouillez de ces vêtemens tristes & sérieux, dont on les avoit couverts, Il est peu de découvertes Astronomiques, Physiques, Mathématiques, dont Mr. de Fontenelle n'aît

parlé

parlé, de la maniere la plus claire & la plus ſpirituelle, dans cet ouvrage. Lorsqu'il a fait mention de quelques anecdotes, qui regardent, ou le genre de vie des Académiciens, ou leurs occupations domestiques, ou leur commerce Littéraire, il les rend agréables par les circonſtances, qu'il y-entremêle. Pâr exemple, en rappellant quels étoient les Savans, avec qui Mr. de Mommort étoit en correſpondance, il développe tous les troubles Littéraires, qui s'éléverent à l'occaſion de la fameuſe diſpute de Leibnitz, & de Newton, dans laquelle toute l'Europe & l'Allemagne s'intéréſſerent. Parmi les Eloges de Mr. de Fontenelle, celui de Newton me paroît l'emporter ſur tous les autres: il y a des traits d'une délicateſſe infinie. Tel eſt celui, où, après avoir loué le Syſtéme de Newton, il fait, comme en paſſant, cette réflexion, qui renferme la meilleure critique de l'attraction. * *L'attraction & le vuide bannis de la Phyſique par*

* Elog. des Académ. de l'Acad. des Sciences. Tom. II. pag. 305.

par Des-Cartes & bannis pour jamais selon les apparences, y reviennent ramenez par Mr. Newton, armez d'une force toute nouvelle, dont on ne les croioit pas capables, & seulement peut-être un peu deguisez.

Aureste, cet Ouvrage a le même défaut, que tous ceux de Mr. de Fontenelle: le stile en est quelquefois guindé & même précieux. Par exemple, il compare la Maisonde Mr. Fagon Medecin au Temple de Jupiter. *Sa Maison*, dit il, * *ressembloit à ces Temples de l'Antiquité, où étoient en dépôt les ordonnances & les réceptes, qui convenoient aux maux.* La figure de Rhétorique me paroît trop forte & trop recherchée: elle eut pu convenir par tout ailleurs, que dans l'Eloge d'un Physicien, où l'on doit être en garde contre les saillies trop vives. Il faut, dans un pareil ouvrage, exclurre le brillant trop recherché, & ne prêter des graces à la raison qu'à l'aide d'un stile simple, mais nerveux,

Voici

* Le même pag. 101.

Voici encore une comparaiſon, qui me paroît plus vicieuſe que la prémière : elle eſt même digne, ſi j'oſe le dire, du ſtile de ces précieuſes, que *d'un coup de ſon art Moliére a diſſamé.* Elle compare Mr. d'Argenſon, le Lieutenant de Police, tacitement à la Divinité, & l'ordre établi dans les rues de Paris, à la régularité du cours des Planétes. *Les Citoyens*, dit il, * *d'une Ville bien policée jouiſſent de l'ordre, qui y eſt établi, ſans ſonger combien il en coute de peine à ceux, qui l'établiſſent ou le conſervent : à peu prés, comme tous les hommes jouiſſent de la régularité des mouvemens céleſtes, ſans en avoir aucune connoiſſance, & même plus l'ordre d'une Police reſſemble par ſon uniformité à celui des corps céleſtes, plus il eſt inſenſible & par conſequent il eſt d'autant plus ignoré, qu'il eſt parfait.* Voilà bien des belles choſes déplacées, qui viſent, tant ſoit peu, au gali-Mathias, A quoi ſert de dire tant de grands mots inutilement ? Eſt-il néceſſaire,

* Le même pag. 181,

faire, pour faire l'éloge de la vigilance & de la prudence de Mr. d'Argenſon, d'entrer dans le détail des mouvemens céleſtes & de faire une eſpéce de Diſſertation Aſtronomique? Hé, quoi dire ſimplement que Mr. d'Argenſon avoit, par ſes ſoins redoublez, aſſûré la tranquillité de Paris, & que les moyens, qu'il avoit pris, pour y parvenir, n'étoient presque connus que de lui ſeul; cela ne valoit-il pas autant, pour être entendu des Lecteurs, que la pompeuſe comparaiſon des mouvemens céleſtes? Si un Ancien avoit loué quelque Préteur Grec ou Romain, comme Mr. de Fontenelle a loué un Lieutenant de Police, Grand Dieu! quelle critique n'auroient pas fait de ſon éloge, tous les diſciples de Mr, de Fontenelle, grands admirateurs des Modernes & ennemis implacables des Anciens! Le reproche *des comparaiſons à longue queuë*, ſi ſouvent repété contre Homére, n'auroit pas été oublié.

L'Hiſtoire des Oracles n'eſt pas un des moindres ouvrages de Mr. de Fontenelle, le bon ſens y-régne par tout ; il développe habilement les ruſes & les fourberies des anciens Prêtres, & peint parfaitement la credulité aveugle du vulgaire. Il y-a de l'érudition dans ce Livre ; mais elle ne paroît qu'autant qu'il convient qu'elle paroiſſe dans un ouvrage, où l'esprit domine, & qui eſt écrit pour les gens du monde.

Les Poëſies de Mr. de Fontenelle ont été fort goûtées. Son Opera de Thétis & de Pelée me paroît charmant : la Ville & la Cour le revoyent toûjours avec un nouveau plaiſir. Ses Eglogues ont beaucoup de partiſans. J'avouë que je ſuis de ce nombre : & je ſouhaite d'en être longtems, parceque je ſuis perſuadé que, tandis qu'on peut encore aimer & eſpérer de de l'être, il eſt impoſſible de n'être pas touché des ſentimens délicats, qui ſont dans ces Eglogues. Je conviens que ces mêmes Eglogues doivent perdre beaucoup

coup de leur prix auprès des gens, qui ne ſont ni tendres ni galans, & qui veulent des penſées, qui les flattent, qui les amuſent & qui ſoient indépendantes de l'amour. Tout reſpire la tendreſſe dans cet ouvrage; mais c'eſt une tendreſſe délicate, exprimée ſpirituellement & même trop quelquefois. Les bergers de Fontenelle me paroîtroient encore plus aimables, s'ils étoient plus naturels, dans certains endroits. Mr. de Voltaire a pensé ainſi que moi: il donne, dans ſon Temple du goût, cet avis à Mr. de Fontenelle,

Vôtre Muſe ſage & riante
Devroit aimer un peu moins l'art,
Ne la gâtez point par le fard:
Sa couleur eſt aſſez brillante.

Il y-a pourtant des endroits, dans les Eglogues, d'une naïveté charmante; voici un morceau de la ſixiéme.

ARCAS.

Dans le criſtal des eaux ſouvent Philis ſe mire
Et là contre mon coeur elle apprête des traits,
Ruiſſeaux, peignez lui bien la beauté, qui m'attire;
Philis en croira mieux les ſermens, que j'ay faits.

 PALE-

PALEMON.

Daphné ne cherche point le cristal des fontaines :
Ces soins trop affectez ne lui conviennent pas
Soupirs que j'ay poussez, doux tourmens, tendres
peines.
Vous seuls vous instruirez Daphné de ses appas.

Voici un portrait aimable & galant, de la cinquiéme Eglogue : il fourniroit à un bon Peintre le sujet d'un tableau fort gracieux. C'est le rendez vous de deux amans, dont les Amours veulent être témoins.

Elle vient, mille amours arrivent avec elle,
Qui de ce rendez-vous apprennant la nouvelle
D'un désir curieux avoient été touchez.
Les uns, près des amans sous un buisson cachez,
Prêtent à leurs discours une oreille attentive ;
D'autres, à qui de loin la voix à peine arrive,
Sur des arbres touffus montez de toutes parts,
Pour savoir ce qu'on dit observent leurs regards.
Dans le bocage alors Erâste & la Bergere
Respirérent cet air, qu'on respire à Cythére :
Et par les doux transports, dont ils furent atteints,
Sentirent les amours, dont ces lieux étoient pleins.
Combien, en se voïant, Dieux! combien ils s'ai-
mérent !

Ils

Ils ne s'aimoient pas moins quand ils se séparérent.
Mais Iris, appliquée à déguiser son feu,
Croyoit avoir trop dit, & le Berger trop peu.

Mr. de Fontenelle a été un des principaux chefs de la Secte, que Perraut & Desmarets fondérent, sur la fin du siecle passé, contre les Anciens. Quel dommage, qu'un génie aussi grand, que l'est celui de Mr. de Fontenelle, se soit fait un faux point d'honneur de défendre une mauvaise cause! Je parlerai, amplement, dans le commencement de mon second Volume, de la fameuse dispute sur la prêéminence des Anciens sur les Modernes.

§. XIV.

SUR MR. DE VOLTAIRE.

Mr. de Voltaire est si connu, je ne dis pas dans la République des Lettres, je ne dis point en France, mais dans toute l'Europe, que les ennemis, que lui a fait la juste réputation, qu'il a acquise devroient bien reconnoître que tous les ef-

ſorts, qu'ils employent, pour le décrier, ſont auſſi vains qu'ils ſont injuſtes. Ce qu'il y-a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il ſe trouve, parmi les ennemis de Mr. de Voltaire, quelques perſonnes de génie, que la paſſion & la jalousie emportent jusqu'au point de ſe reünir contre lui avec des gens auſſi décriez, dans le monde, que mépriſez, dans la République des Lettres. Une pareille conduite eſt bien éloignée de la candeur & de la probité de ces grands génies, qui ont fait tant d'honneur à la France, ſur la fin du Siécle paſſé. Les Corneilles, les Racines, les Deſpréaux, les Moliéres n'ont point été, entiérement, éxemts des foibleſſes humaines: ils ont éprouvé plus d'une fois, celle de ſe broiller; mais, malgré leur démêlé & leur diviſion, ils ſe rendoient, en public, la juſtice, qu'ils méritoient. Jamais Corneille ne décria les ouvrages de Racine: Moliére les loua toûjours, même dans un tems, où il croyoit avoir raiſon de ſe plaindre de l'Auteur. Il y-a, dans l'Hiſtoire

toire de l'Académie Françoise, un trait de Moliére à ce sujet, qui devroit servir d'exemple à tous les gens de Lettres. *Lorsqu'on joua les Plaideurs de Racine, Piéce, où regne, admirablement, le goût Attique pour la fine Satyre, aux deux prémiéres représentations, les Acteurs furent presque sifflez, & n'oserent hazarder la troisiéme. Moliere, qui etoit alors brouillé avec lui, alla à la seconde; mais ne se laissa pas entrainer au jugement de la Ville, & dit en sortant, que ceux, qui se mocqoient de cette Piéce méritoient qu'on se mocquât d'eux.* Mr. de Voltaire a trouvé à la représentation de ses Tragédies plusieurs gens de Lettres, beaucoup moins sincéres que Moliére. Quelles cabales n'a-t-on pas fait pour en diminuer le prix? Mais le public & le grand nombre des connoisseurs ne s'est point laissé surprendre. Lorsqu'Oedippe parut il fut infiniment applaudie: Il en parut, cependant plusieurs critiques, & une assez mauvaise parodie. Mais ces critiques tombérent presque aussi-tôt qu'elles parurent: & les

gens de goût comprirent que cette Tragédie promettoit un digne ſucceſſeur de Corneille & de Racine; ce ſont les termes, dont s'eſt ſervi Mr. de Fontenelle. Il faut pourtant convenir qu'il y-a quelques défauts dans Oedippe: le caractére de Philoctéte n'eſt point aſſez couſu avec le fond de la Piéce. Philoctéte ne paroit, ni dans le quatriéme, ni dans le cinquiéme Acte; il pourroit être ſupprimé entiérement dans les prémiers, ſans que la Piéce en fut altérée; l'Auteur auroit été obligé ſeulement, de changer une Scéne ou deux. Mr. de Voltaire, dans la derniére Edition de ſes ouvrages, a rétabli le Rôle de Philoctéte, tel qu'il fut joué à la prémiére repréſentation: il a parfaitement fait à mon avis. Le départ de Philoctete eſt moins précipité, & le ſpectateur ne s'apperçoit point, auſſi aiſément, qu'il n'a paru dans les trois prémiers actes, que pour fournir à l'Auteur le moyen d'attrapper le quatriéme. Il y-a, dans les trois prémiers Actes d'Oedippe, de très beaux morceaux; mais

mais les deux derniers ſont des chefs-d'oeuvre, ſoit par le pathétique & le ſubli-me, qui y-dominent, ſoit par les mouve-mens qu'ils excitent: ils cauſent la plus forte terreur & la plus ſenſible pitié.

La Mariane eſt encore une très belle Pièce: le caractére d'Hérode eſt véritable-ment Théatral. C'eſt celui d'un Roi égale-ment fameux par ſes vertus & ſes crimes. Il aime la plus belle femme de l'Univers, reſte d un ſang illuſtre cher a tout ſon Royaume. Il eſt perpetuellement agité par une jalouſie outrée, qui le conduit châque inſtant, malgré lui, de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour. Le ca-ractére méchant, fourbe, ambitieux de Sa-lomé, Sœur d'Hérode, eſt fort bien op-posé à celui de Marianne, Epouſe infortu-née de ce même Roi, vertueuſe, fiére, in-capable de vouloir conſerver ſa vie aux dépends d'un ſoupçon, qui eût bleſsé ſa réputation. Le caractére de Varus eſt ce-lui d'un honnête homme, dont les vertus font un contraſte intéreſſant avec les cri-

 mes

'mes de Mazaël, Ministre d'Hérode. Cette Piéce est pleine de beaux morceaux, de situations intéressantes. L'Editeur des oeuvres de Mr. de Voltaire, nous apprend qu'elle a été la prémiére cause de cette fameuse & longue dispute, qu'il a euë, avec Rousseau. *La Mariane*, dit-il, *fut jouee en 1723. pour la prémiére fois. Baron qu'on a surnommé l'Æsopus des Francois, joua le Rôle d'Hérode, mais il étoit trop vieux pour soutenir ce caractére violent. Adrienne le Couvreur, la meilleure Comédienne qui aît jamais été, représenta Mariane. L'Auteur faisoit mourir cette Princesse par le poison, & on le lui donnoit sur le Théatre. C'étoit vers le tems des Rois, que la Piéce fut jouée. Un Petit-Maitre dans le Parterre, voyant donner la coupe empoisonnée à Marianne, s'avisa de crier la Reine boit: tous les Francois se mirent à rire, & la Piéce ne fut point achevée. On la redonna l'année suivante: on fit pour Mariane un autre genre de mort. La Piéce eut quarante représentations. Le Sieur*

Rous-

Rouſſeau, qui commencoit à être un peu jaloux de l'Auteur, fit alors une Mariane d'aprés l'ancienne Piéce de Triſtan. Il l'envoya aux Comédiens, qui n'ont jamais pu la jouer, & au Libraire Didiot, qui n'a jamais pu la vendre. Ce fut-là l'origine de la longue querelle entre Mr, Rouſſeau & nôtre Auteur. Outre l'anecdote, que contient ce paſſage, il renferme encore un fait que je releverai. Mr. de Voltaire a été obligé de changer le genre de mort de Mariane, à cauſe de la mauvaiſe ſaillie d'un bouffon. La prémiére maniére, dont il faiſoit mourir Mariane, m'a toûjours paru beaucoup plus Théatrale: & elle excitoit, bien plus fortement que l'autre, la pitié & la terreur. J'oſe même dire que les deux dernieres Scénes de la Mariane, telles qu'elles ſont aujourd'huy, languiſſent un peu. Il eſt bien étrange que le ſort des plus excellentes productions de l'eſprit humain dépende d'abord du caprice, de la ſaillie & de l'ignorance du Vulgaire. La Phédre de Racine tomba,

ba, de même que la Mariane, dans les prémiéres représentations. Combien d'excellentes Piéces n'ont pas eu le même sort? Il est vrai que, dans la suite du tems, ces Piéces obtiennent les éloges, qu'elles meritent, & que le jugement des connoisseurs les venge de celui du Vulgaire. Mais il n'en est pas moins vrai, qu'il est bien dur d'être, pendant un tems en proye aux décisions ridicules d'un nombre de gens, qui ont, à peine, le sens commun. J'ay vu dans une Lettre, écrite par Mr. de Valincourt, que Racine étoit au desespoir, lors des prémiéres représentations de la Phédre.

Brutus est, selon moi, la plus belle Piéce de Mr. de Voltaire, celle où il y-a le plus de grandeur, le plus de sublime & le plus de pathétique. J'ay l'agrément de voir que mon sentiment sur cette Tragédie est celui de tous les connoisseurs. Le caractére de Brutus est grand, noble, magnanime, fier sans brutalité. Ce Romain est parfaitement dépeint: il est tel

que

que nous apprenons qu'il fut par l'Histoire; il sacrifie, sans hésiter, ses enfans à sa Patrie. Mais Mr. de Voltaire, en lui laissant toute la grandeur de son caractère, lui ôte une certaine férocité, ou plutôt une certaine barbarie, qui l'eut rendu moins respectable & moins admirable. Le caractére de Titus est un des plus beaux, qu'on aît mis sur le Théatre; il a toute la grandeur Romaine, & il ne dément cette grandeur, que dans un mouvement de fureur, de desespoir, d'amour de vengeance. Il semble que le sort aît réüni dans un instant, toutes les passions les plus fortes pour le necessiter, malgré lui, au crime. Cependant, il s'y-abandonne d'une maniere, qu'on est presque incertain s'il est coupable, ou s'il est innocent. Ensorte que la pitié, qu'on a, lorsqu'on le voit périr, cause les mouvemens les plus tendres & les plus douloureux. Le caractére de Tullie est tendre sans bassesse, noble sans galymathias. Celui d'Arons est un chef-d'oeuvre. Je ne saurois mieux le dépeindre que l'a dépeint Mr. de

de Voltaire dans deux vers, qu'il met dans la bouche de Brutus.

L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur foibleſſe,
En profite avec joye autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours séduiſans
D'un Miniſtre vieilli dans l'art d'un courtiſan.

Ce portrait d'Arons eſt ſimple; mais il préſente à l'eſprit tout ce qu'il faut, pour lui montrer un Ambaſſadeur rusé, rompu dans les négociations, vieilli dans la Politique & la disſimulation. Il y-a un grand nombre d'endroits dans cette Piéce, où Mr. de Voltaire a exprimé dans trois ou quatre vers, ce qu'un autre Auteur ne diroit pas dans trente. Eſt-il rien de plus beau & de plus précis que ce que répond Titus à Tullie ſa Maitreſſe, lorsqu'elle lui apprend qu'il peut la poſſeder, de l'aveu de Tarquin, s'il veut trahir Rome.

- - - - - - ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie.
A trahir Rome, ou vous & je n'ai deſormais
Que le choix des malheurs ou celui des forfaits.

Les

Les réflexions de Titus pressé par son ami Messala de servir le Pére de sa Maitresse, me paroissent dignes de la grandeur Romaine & cependant très naturelles.

Abominables loix, que la cruelle impose!
Tyrans, que j'ay vaincus je pourrois vous servir!
Peuples, que j'ay sauvez, je pourrois vous trahir!
L'amour dont j'ay six mois vaincu la violence,
L'amour auroit sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerois mon Pére à ses Tyrans cruels!
Et quel Pére! Un Héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son Païs, qui m'instruisit à l'ètre,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-ètre;
Aprés tant de vertu, quel horrible destin!

La maniére, dont Mr. de Voltaire fait déterminer Titus à consentir de servir Tarquin, est aussi fine & spirituelle qu'elle est belle. Il y-a, dans cet endroit, un art infini: j'ose dire qu'il sauve presque la gloire de Titus, par la triste situation, dans laquelle il le place.

- - - - - non, Madame, il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire

D'autant

D'autant plus malheureux que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion ;
Que je ne goûte point, dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même ;
Que l'amour aux forfaits me force de voler ;
Que vous m'avez vaincu, sans pouvoir m'aveugler :
Et qu'encor indigné de l'ardeur, qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime,
Haissez moi, fuyez, quittez un malheureux
Qui meurt d'amour pour vous, & deteste ses feux
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & le parjure.

Il faut convenir qu'il est difficile de faire tomber, plus noblement, dans le crime un coeur vertueux.

Zaïre est une Piéce remplie d'une tendresse délicate : elle a plû infiniment, & sur tout aux femmes. Le caractére de Zaïre est intéressant ; celui d'Orosmane noble ; celui de Lusignan digne d'admiration ; celui de Nerestan grand & magnanime. La Scéne, où Lusignan reconnoît son Fils & sa Fille, est un des beaux morceaux, qu'il y aît au Théatre. Le cinquiéme

Acte de cette Piéce inſpire la plus forte terreur jointe à la pitié la plus vive.

Jay fait, autrefois, une petite Diſſertation ſur la Mort de Céſar & ſur Alzire. La mort de Céſar a de fort beaux endroits: j'aime cependant mieux Alzire. Les caractéres de cette derniére Piéce ſont ſinguliers & nouveaux: ceux de la Mort de Jules-Ceſar me paroiſſent au-contraire trop peu variez. Brutus, Caſſius, Cimber & les autres Senateurs, qui conjurent contre Céſar, ſont dépeints avec trop d'uniformité; ſur tout dans la Scéne, où ils parlent à Jules Ceſar: leurs diſcours ſe réduiſent tous à ce point. *Nous ne voulons point de Roi*, & il eſt un Acteur, qui ne dit que ciuq ou ſix vers pour repéter ce refrein.

Mahomet me paroît une des meilleures Piéces de Mr. de Voltaire: les caractéres en ſont beaux. Celui de Mahomet eſt traité avec tout le goût & toute l'adreſſe imaginable; mais, ſi j'oſe le dire, il me ſemble que cette Tragédie eſt verſifiée un peu plus foiblement que les autres. La verſification de Mr. de Voltaire eſt noble, majeſtueuse,harmonieuse, exacte: ainſi ce qui paroîtroit excellent chez un autre Au-

 teur

teur paroît moins bon chez lui, pour peu qu'il ſoit négligé.

La petite Comédie de l'Indiſcret eſt jolie: la prémiére Scéne eſt un chef-d'œuvre, & peut être comparée aux plus belles de Moliére.

Je n'ay jamais aimé l'Enfant Prodigue. Je trouve, parmi les choſes qui me bleſſent dans cette Comédie, que le caractére de Jasmin, valet d'Euphemon, & devenu ſon camarade après ſes malheurs, eſt abſolument faux: il n'eſt point vraiſemblable qu'un domeſtique diſe à un Maître, qu'il a vû dans la ſplendeur, des injures groſſiéres, parce qu'il ſera dans la miſére. Je n'approuve point auſſi qu'on ècrive, en vers de cinq pieds, des Piéces de Théatre: ces vers ont quelque choſe qui ſe reſſent trop du ſtile Epiſtolaire. Quand je lis une Scéne, je penſe toûjours voir une Piéce Marotique.

Je viens au chef-d'oeuvre de Mr. de Voltaire, & j'oſe dire au chef-d'oeuvre des Poëtes François; on voit d'abord que je veux parler de la Henriade. Je ne fais aucune difficulté de mettre ce Poëme en paralelle avec l'Jliade & l'Enéide. Il me ſemble déja de voir frémir les partiſans outrez

outrez des Anciens ; mais qu'ils me permettent de m'expliquer, & qu'ils se donnent le tems de lire les raisons, qui m'obligent à mettre l'Henriade à côté de l'Iliade & l'Eneïde.

Homére est le Pére de la Poësie: il est, par son Ancienneté, le Prince des bons Poëtes, il a inventé l'art du Poëme Epique, & a poussé cet art très loin. Mais il auroit eté un Dieu, si inventant une chose, dont l'exécution est aussi difficile que celle d'un Poëme Epique, il l'avoit perfectionnée. Il y a donc plusieurs défauts dans Homére; ses plus grands partisans en conviennent: & les plus habiles Critiques Anciens & Modernes se réünissent en ce point. Horace, ce juge si éclairé, assûre qu' Homére sommeille quelque fois; Scaliger, chez les Modernes s'est expliqué d'une maniére encore plus forte; mais peut être a-t-il été trop loin: & l'ardeur de louer Virgile est cause qu'il a plusieurs fois blâmé Homére, mal à propos. Il vaut mieux, lors qu'on critique un Auteur aussi respectable qu'Homére, être trop retenu dans ses critiques que trop hardi. Ce sentiment, dont je suis très persuadé, ne m'empêche pour tant pas de condamner, dans Homére, le peu d'ordre qu'il y-a quelquefois dans son Poëme, & les disgressions

d'une longueur étonnante, les Harangues inutiles & déplacées, que font deux Héros, qui vont ſe battre, qui pis eſt quelquefois en ſe battant, me paroiſſent très condamnables. Il y a pluſieurs autres défauts, que je crois entrevoir dans l' Iliade,& dont je parlerai amplement dans le Volume ſuivant.

Virgile a eu de grandes obligations à Homére; mais il me paroît qu'il en a ſi bien profité qu'il l'a ſurpaſſé. L'Enéide me ſemble mieux conduite & d'une façon plus intéreſſante que l' Iliade. Le Poëte Latin ne s'eſt point permis ni les harangues, ni les disgreſſions hors de propos du Poëte Grec. Les portraits de Virgile ſont auſſi parfaits que ceux d'Homére. Ces deux grands hommes ſont les deux plus grands Peintres de l' Univers; mais les caractéres de Virgile me paroiſſent foibles. Enée eſt un Héros presque médiocre, Acaste,Sergeſte & tous les Chefs Troyens ſont de fort petits Perſonnages comparez à Achille,Ajax,Idomenée.Mr.de Voltaire doit beaucoup à Homére, & encore plus à Virgile. L'idée de faire prédire par St Louis à Henri quatre tout ce qui doit arriver de plus grand à ſa poſtérité, qui a fourni à Mr. de Voltaire le moyen de faire un des plus beaux Livres de ſon Poëme, eſt priſe

ſe du ſixiéme Livre de l'Enéide, qui contient la descente d'Enée aux Enfers. Il y a enfin, dans l'Henriade, pluſieurs imitations d'Homére & de Virgile; mais d'où-vient Mr: de Voltaire ne pourra-t-il être placé auprès de ces Poëtes, s'il les a égalé en les imitant? Les partiſans des Anciens ne ſont point étonnez qu'on compare Racine à Sophocle & à Euripide. Despréaux, ce grand partiſan des Aciens, l'a même placé au-deſſus de ce dernier; tous les jours, on préfére Moliére à Terence & à Plaute; Despréaux eſt mis au deſſus d'Horace. Par quelle loi ces Ecrivains auront-ils eu le droit d'imiter les Anciens: & ce droit ſera-t-il interdit à Mr. de Voltaire?

Il s'agit de ſavoir les raiſons, qui me font égaler l'Henriade à l'Iliade & à l'Enéide: les voici. Le Poëme de Mr. de Voltaire me paroît plus éxact, mieux conduit que celui d'Homére, que le ſavant & ſpirituel Pope compare à un jardin brute. Ce grand Poëte, dont la traduction de l'Jliade eſt si eſtimée, dit ſagement, en parlant d'Homére, que *comme la magnanimité peut aller jusqu'à la profuſion ou à l'extravagance, trop d'imagination fait dire ſouvent des choſes ſuperfluës ou même*

 outrées

outrées. Mr. de Voltaire, au-contraire, ne dit jamais rien de puéril ou de languiſſant: il n'y-a, dans ſon Poëme, aucune de ces penſées fauſſes, qui n'ont qu'un faux brillant. Son Poëme ſe ſoûtient toûjours également: il ne ſe permet jamais des disgreſſions inutiles & des repétitions ennuyeuſes, aſſez frequentes dans Homére.

Les caractéres de l'Henriade ſont infiniment plus nobles, plus grands & plus intéreſſans que * ceux de l'Eneide: le caractére d'Henri IV. eſt parfaitement ſelon les regles, qu'ont établi les Maîtres de l'art.

* Voulez vous longtems plaire & jamais ne laſſer;
Faites choix d'un Heros propre à m'intéreſſer,
En valeur éc'atant, en vertus magnifique.
Qu'en lui, jusqu'aux defauts, tout paroiſſe Héroique.
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'être ouïs:
Qu'il ſoit tel que Céſar, Alexandre ou Louis.

Voilà, préciſément, le caractére d'Henri IV. Ce Prince eſt incomparable par ſa valeur, par ſa prudence militaire, par ſon humanité: l'amour, qui eſt ſon défaut, *ſe montré en lui Héroique:* il combat ſouvent entre la gloire & la tendreſſe: mais la gloire l'emporte toûjours.

Les

* Despréaux Art Poetiq. chant III.

Les autres Héros de l'Henriade sont tous intéressans. Mayenne, même dans la révolte, est grand & respectable. Le caractere de Mornai est un des plus beaux, qu'on aît jamais inventé, & peut être des mieux dépeints. Le portrait, qu'en fait Mr. de Voltaire, me paroît toûjours plus magnifique.

Non moins prudent ami, que Philosophe austére,
Mornai sut l'art discret de reprende & de plaire
Son exemple instruisoit bien mieux que ses discours:
Les solides vertus furent ses seules amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchoit d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour & son souffle infecté
Nâltéra de son coeur l'austere pureté.
Belle Arethuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toûjours pur & des flots toûjours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Voici encore un précepte des Maîtres de l'art, qui a été parfaitement observé par Mr. de Voltaire: ce précepte n'est pas moins essentiel que celui du choix d'un Héros véritablement grand; puis qu'il concerne le choix du sujet.

* N'offrez point un sujet d'incidens trop chargé:
Le seul courroux d'Achille avec art ménagé
Remp'it abondamment une Iliade entiére.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiére

* Despreaux le même chant.

Le ſujet de la Henriade eſt ſimple par lui-même: il ne s'agit que du Siége de Paris, commencé par Henri III. et achevé par Henri IV. Mais le Poëte fait entrer, habilement, dans un ſujet auſſi ſimple, tout ce qu'il y-a de plus capable d'élever l'eſprit des Lecteurs. Il lui préſente une ſédition dangereuse étouffée; l'Héritier du Trône ſe maintenant ſur ce Trone par le gain d'une grande bataille; la Journée de St. Barthelemi; le meurtre de Henri III. la Bataille d'Yvri; la famine de Paris: tous ces evénemens vrais & terribles ſont amenez avec art, & ſemblent naître, néceſſairement, du fond du ſujet principal.

Voyons encore un précepte de Despréaux.

* *Soyez vif & preſſé dans vos narrations:*
Soyez riche & pompeux dans vos deſcriptions.

La Narration de la fameuse Journée de la St. Barthelemi & des horreurs, qui s'y-commirent, ſera, parmi un grand nombre d'exemples, que je pourrois citer, pour montrer avec quelle préciſion narre Mr. de Voltaire, le ſeul, que je placerai ici; la briéveté, que je me ſuis impoſée, ne me permettant pas d'ajoûter pluſieurs autres belles narrations.

Qui

* Despreaux Art. Poëtiq. chant III.

Qui pourroit exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle, etala les images!
La mort de Coligni, premice des horreurs,
N'etoit qu'un foible essai de toutes les fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrenees
Par devoir & par zèle au carnage acharnees,
Marchoient le fer en main, les yeux etincelans,
Sur les corps étendus de nos Freres sanglans
Guise etoit à leur tête, & bouillant de colere,
Vangeoit sur tous les miens les manes de son Pére.
Nevers, Gondi, Tavanne, un poignard à la main,
Echauffoient les transports de leur zele inhumain,
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisoient au meurtre & marquoient leurs victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtez ruisselant dans Paris,
Le Fils assassiné sur le corps de son Pere;
Le Frére avec la Soeur, la Fille avec la Mere;
Les Epoux expirans sous leurs toits embrasez,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasez:
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre
Mais, ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous même encore à peine vous croirez
Ces monstres furieux de carnage alterez,
Excitez par la voix des Prêtres sanguinaires,
Invoquoient le Seigneur en égorgant leurs Fréres:
Et le bras tout souille du sang des innocens
Osoient offrir à Dieu cet execrable encens,

Si Mr. Voltaire est vif & pressé dans ses narrations, il est aussi riche & pompeux dans ses descriptions: & il observe, egalement bien, les deux préceptes de Despréaux.

Aux Campagnes d'Yvri l'amour arrive enfin.
Le Roi, prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſoit pour un moment repoſer ſon tonnerre,
Mille jeunes guerriers, a travers les guérets,
Pourſuivoient avec lui les hôtes des forêts.
L'amour ſent à ſa vûë une joye inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaine,
Il agite les airs, que lui-même a calmez;
Il parle; on voit ſoudain les elémens armez,
D'un bout du monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages
De verſer ſes torrens ſuſpendus dans lés airs;
Et d'apporter la nuit, le foudre & les éclairs.
Deja les Aquilons à ſes ordres fidé'es,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles.
La plus affreuſe nuit ſuccéde au plus beau jour,
La Nature en gémit & reconnoit l'Amour,
Dans les fillons fangeux de la Campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide,
L'amour en ce moment, allumant ſon flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des ſiens, le Roi, dans ces bois ſombres
Suit cet Aſtre ennemi, brillant parmi les ombres;
Comme on voit quelque fois les voyageurs troublez
Suivre ces feux ardens de la terre exhalez,
Ces feux, dont la vapeur maligne & paſſagére
Conduit au précipice, à l'inſtant qu'elle éclaire.
Depuis que la fortune en ces triſtes climats
D'une illuſtre mortelle avoit conduit les pas,
Dans le fond d'un Chateau tranquile & ſolitaire
Loin du bruit des combats, elle attendoit ſon Pére,
Qui fidele à ſes Rois, vieilli dans les hazards,
Avoit du grand Henri ſuivi les étendards.
D'Etrée etoit ſon nom. La main de la nature
De ſes aimables dons la combla ſans meſure.
Telle ne brilloit point aux bords de l'Eurotas
La coupable beauté, qui trahit Ménelas:

Moins

Moins touchante & moins belle à Tarſe on vit paroître
Celle qui des Romains avoit dompté le Maître.
Lorsque les habitans des rives du Cydnus
L'encenſoir à la main la prirent pour Venus,
Elle entroit dans cet age helas trop rédoutable.
Qui rend des paſſions le joug inevitable
Son cœur ne pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun Amant encore n'avoit reçu les voeux.
Semblable en ſon Printems a la roſe nouvelle,
Qui renferme en naiſſant ſa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les tréſors de ſon ſein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & ſerein.

Pourſuivons l'examen des préceptes des grands Maîtres: nous n'en trouverons aucun, que Mr. de Voltaire n'aît ſuivi trés ſévérement, & qu'il n'aît fort bien mis en pratique.

* De figures ſans nombre égayez vôtre ouvrage
Que tout y-taſſe aux yeux une riante image.

On diroit que les graces & les Muſes d'accord ont ecrit le Poëme de Mr. de Voltaire: il eſt rempli de mille & mille images gracieuſes.

- - - A l'amour tout miracle eſt poſſible.
Il enchante ces lieux par un charme invincible,
Des Mirthes enlaſſez, que d'un prodigue ſein
La terre obeiſſante a fait naitre ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage,
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,

Par

* Art Poetiq. Chant. III.

Par des liens secrets on se sent arrêter ;
On s'y-plait, on s'y-trouble, on ne peut les quitter ;
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse,
Les amans fortunez pleins d'une douce yvresse
Y-boivent à longs traits l'oubli de leur devoir ;
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir ;
Tout y-paroît changé, tous les coeurs y soupirent;
Tous sont empoisonnez du charme, qu'ils respirent.
Tout y-parle d'amour, les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épics, que l'Eté fait éclorre,
S'arrête, s'inquiette & pousse des soupirs,
Son coeur est étonné de ses nouveaux desirs,
Il demeure enchanté dans ces belles retraites :
Et laisse en soupirant ses moissons imparfaites.
Près de lui la Bergére oubliant ses troupeaux
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.

Il y-a, dans le Poëme de Mr. de Voltaire, des endroits très sublimes, & qui renferment les plus grandes idées Methaphysiques. Son ouvrage contient toutes les beautez des différens genres. On peut dire de sa Henriade ce que Despréaux a dit de l'Iliade.

* Son livre est d'agrémens un fertile trésor :
Tout ce qu'il a touché s'est converti en or.

Il

* Art. Poëtiq. chant. III.

Il peint la Nature entiére dans ſon Poëme; les mouvemens de l'ame y-ſont auſſi bien repréſentez que les images du corps; il parle auſſi bien Philoſophie qu'il parle guerre & tendreſſe.

Il eſt, il eſt auſſi dans ce lieu de douleurs
Des coeurs, qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de mortels noyez dans la molleſſe
Qu'entraina le plaiſir, qu'endormit la pareſſe.
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ha! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſejour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie;
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour!
Heureux, s'ils expiroient dans le ſein de leur Mére;
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévére
A l'homme, helas trop libre, avoit daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobeïr.

Voici un portrait de l'amitié, qui eſt rempli de ſentimens véritablement dignes d'un Philoſophe: ce portrait pourroit être d'une grande attention aux Princes, s'ils vouloient le conſidérer attentivement.

Il l'aimoit, non en Roi, non en Maître sévére,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le coeur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup d'oeil.
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connoître pas.

Je

Je ſerois obligé de tranſcrire tout le Poëme de Mr. de Voltaire, ſi je voulois en extraire tous les beaux morceaux, dont il eſt rempli. Je finirai par celui de la mort d'Henri. III.

Valois reçoit la Lettre avec empreſſement :
Il beniſſoit les Cieux d'un ſi prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Recompenſer ton Zéle & payer ton ſervice ?
En lui diſant ces mots, il lui tendoit les bras ;
Le monſtre, au même inſtant, tire ſon coutelas,
L'en frappe & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'ecrie ;
Mille bras ſont levez pour punir l'aſſaſſin :
Lui, ſans baiſſer les yeux les voit avec dédain.
Fier de ſon parricide & quitte envers la France
Il attend à genoux la mort pour recompenſe.
De la France & de Rome il croit être l'appui.
Il penſe voir les Cieux qui s'entr'ouvrent pour lui :
Et demandant à Dieu la palme du Martyre
Il bénit en tombant les coups, dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuſe illuſion,
Digne à la fois d'horreur & de compaſſion !
Et de la mort du Roi moins coupab es peut-être
Que ces laches Docteurs ennemis de leur Maître,
Dont la voix répandant un funeſte poiſon
D'un foible ſolitaire égara la raiſon.

Mr. de Voltaire a publié quelques ouvrages Philoſophiques. Les Lettres ſur les Anglois ſont remplies d'eſprit, ecrites avec goût. J'ay fait, dans mes Mémoires de la République des Lettres, un fort long extrait de ſes Elémens de la Philoſophie de Newton. J'y renvoye mes Lecteurs. Mais avant que de finir l'Article de

Mr.

Mr. de Voltaire, je placerai ici ce que j'ay déja dit ailleurs * de Madame la Marquise du Chatelet, à qui il a dédié son ouvrage.
„ Je croirois manquer à ce que je dois au
„ beau Sexe, si, par l'éloge que méritent
„ les rares talens & les eminentes qualitez
„ de la Marquise du Chatelet, je ne mon-
„ trois clairement qu'il n'est aucune Scien-
„ ce, dans laquelle les Femmes ne puis-
„ sent exceller. Elles vont même quelque
„ fois beaucoup plus loin que les hom-
„ mes. Combien peu de Poëtes Fran-
„ çois avons nous, que nous puissions
„ comparer à Madame Deshoulières & à
„ la Comtesse de la Suze. Madame Dacier
„ a surpassé son mari, & égalé les plus
„ grands humanistes. Nous n'avions
„ point encore de Femme, qui eut pous-
„ sé ses connoissances dans la Philosophie
„ jusques à un certain point. Madame du
„ Chatelet montre aujourdhuy, qu'on peut
„ joindre à la beauté & à la naissance la
„ plus illustre toute la Science des plus
„ celébres Mathèmaticiens Que l'igno-
„ rance publie que la Philosophie n'est
„ point faite pour le beau Sexe ; ce dis-
„ cours sans fondement ne peut-être ap-
„ prouvé que par des gens, à qui la natu-
„ re n'a accordé qu'un instinct un peu
„ plus étendu que celui des bêtes : les
„ char-

* Mémoires de la Républiq. des Lettres. Par. XII, P. 60.

„ charmes les plus parfaits peuvent être „ augmentez par les connissances les plus „ abstraites. Ce n'est pas la Science, qui „ rend une femme pédante: c'est la croyan- „ ce de savoir quelque chose, lorsqu'el- „ ne sait rien. Les personnes de goût, „ qui font usage de leur ame (car com- „ bien n'y-a-t-il pas d'Automates parmi les „ hommes) sauront un gré infini à la „ Marquise du Chatelet de donner un „ nouveau relief aux Sciences par son ap- „ plication, & remerciront Mr. de Vol- „ taire de l'hommage public, qu'il rend „ aux vertus de cette Dame dans la belle „ Epitre Dedicatoire, qu'il lui addresse.„

J'aurai dû dire un mot, après l'Article de Racine, de son Fils, qui vit aujourdhuy, & qui nous a donné un Poëme fort beau sur la Grace. Mais comme ce Poëme, aprés celui de Mr. de Voltaire, est le meilleur qu'on aït en France, je puis dire ici ce que j'aurois du avoir deja dit. La versification de Mr. de Racine est aussi belle que celle de son Pére, ou peu s'en faut. Il a trouvé le moyen d'embellir un sujet d'ailleurs assez sec de lui même, & il y-a un grand nombre de belles descriptions dans son Poëme, qui est fort bien conduit & avec beaucoup d'Art.

§. XV.

§. XV.

SUR BALZAC, PATRU, LE MAITRE, BOURDALOUE, FLECHIER, MASSILLON, BOSSUET ET SAURIN.

Avant Balzac, on ignoroit que la Langue Françoise, sans le sécours du vers, pouvoit être, & étoit véritablement, susceptible d'un tour nombreux. Amiot, Marot, l'un dans la prose & l'autre dans les vers, avoient été plus occupez à enrichir la Langue, qu'à la polir. Elle étoit, avant eux, dans un état pitoyable. Ils furent obligés de pourvoir d'abord au nécessaire & de courir au plus pressé; c'etoit l'abondance des mots & la clarté de la construction. Malherbe fut le prémier, qui chercha la cadence & qui la fit sentir; mais il crut que cette cadence ne pouvoit se trouver que dans les vers: *il se mocquoit*, dit * l'Historien de sa vie, *de ceux, qui disoient que la prose avoit ses nombres, & il s'étoit mis dans l'esprit que faire des périodes nombreuses, c'étoit faire des vers en prose.*

Balzac

* Vie de Malherbe pag. 120.

Balzac trouva le prémier le ſecret de donner à la Langue Françoiſe un tour, qu'elle n'avoit jamais eu, & qui, aujourhuy, chez les bons Erivains, fait une de ſes plus grandes beautez. Il n'eſt donc pas étonnant, qu'il aît été regardé, de ſon tems, comme le plus éloquent homme de ſon Siecle; & qu'il ſoit encore aujordhuy eſtimé, malgré ſes défauts, qui ſont très conſidérables. Il eſt rempli d'hyperboles outrées; ſon ſtile eſt enflé & affecté, il n'eſt pas toûjours vrai, &, pour vouloir être trop ſublime, il perd, entiérement, de vûë la belle & ſimple nature. De tous ſes ouvrages celui qui me paroît le moins bon, c'eſt celui, qui lui a acquis, autrefois, le plus de réputation; je veux dire ſes Lettres: c'eſt auſſi le ſentiment de Deſpréaux. „ Dans quelle eſtime, dit-il,* n'ont point été, il y a trente ans, les ouvrages de Balzac! on ne parloit pas de lui ſimplement, comme du plus éloquent homme de ſon Siecle; mais du ſeul éloquent. Il a, effectivement, des qualitez merveilleuſes: on „ peut

* Deſpréaux Reflex. critiq. VII.

„ peut dire que jamais perſonne n'a mieux
„ ſû ſa langue que lui, ni mieux entendu
„ la propriété des mots & la juſte meſure
„ des périodes : c'eſt une louange, que
„ tout le monde lui donne encore. Mais
„ on s'eſt apperçu, tout d'un coup, que
„ l'art, ou il s'eſt employé toute ſa vie,
„ étoit l'art, qu il ſavoit le moins ; je veux
„ dire, l'art de faire une lettre : car, bien
„ que les ſiennes ſoient toutes pleines
„ d'eſprit & de choſes admirablement di-
„ tes, on y-remarque par tout les deux
„ vices les plus oppoſez au genre Epiſto-
„ laire, c'eſt à ſavoir l'affectation & l'en-
„ flure : & on ne peut plus lui pardonner
„ ce ſoin vicieux, qu'il a, de dire toutes
„ les choſes autrement, que ne les diſent
„ les autres hommes : de ſorte que, tous
„ les jours, on retorque contre lui ce
„ même vers, que Mainard a fait autre-
„ fois à ſa louange.

Il n'eſt point de mortel, qui parle comme lui,

„ Il y-a pourtant encore des gens, qui le

„ li-

„ lisent; mais il n'y a personne, qui ose „ imiter son stile : ceux qui l'ont fait, „ s'étant rendus la risée de tout le monde.„

Ce jugement de Despréaux vaut une ample dissertation. Je me contenterai d'y-ajoûter qu'il y-a de très belles choses dans trois ouvrages de Balzac, le Prince, le Socrate Chrêtien & les Entretiens. Balzac avoit beaucoup d'érudition : & cette érudition étoit conduite par un grand bon sens & un esprit supérieur. Il a fait des vers Latins, qui ne sont point indignes des Siécles de la bonne Latinité. Si Balzac s'étoit donné autant de soin, pour dire, naturellement, de très belles choses, qu'il en a pris, pour les dire hyperboliquement, il seroit encore regardé comme un des prémiers hommes de son Siécle.

On a donné, & on donne encore aujourdhuy, à Mr. Patru le surnom de *Cicéron François.* Il a été, non seulement, le modéle des Orateurs; mais encore le restaurateur du Bareau. Avant lui, un Avo-

Avocat, qui vouloit avoir la réputation d'être éloquent, étoit beaucoup moins occupé des raiſons, qui pouvoient rendre ſa cauſe bonne, que d'une eſpéce d'érudition déplacée, par laquelle il étaloit de grands paſſages des Auteurs Anciens. Les Péres de l'Egliſe, les Poëtes Grecs, les Conciles, tout étoit, également, bon: St. Auguſtin, Homére, & St. Baſile étoient, pour lors, d'un auſſi grand poids au Barreau, que du Moulin, Grotius & le Préſident d'Argentré le ſont aujourdhuy, dans une queſtion de droit obſcure & équivoque. Patru comprit qu'on ne devoit citer, dans un Plaidoyer, que des autoritez, abſolument, néceſſaires; que ces autoritez devoient être puiſées dans les plus fameux Juriſconſultes, & point du tout dans des Auteurs, qui ne devoient être d'aucune conſidération, dans des matieres de droit & de coûtume; il ſentit encore qu'il étoit néceſſaire de ne point affoiblir les raiſons, tirées du fond de la cauſe, par trop d'autoritez étrangéres. Enfin, il ſe forma ſur Cicéron, dont il a même traduit l'Orai-
 ſon

ſon pour le Poëte Archias. Il perfectionna, ou, du moins, il porta bien loin du point, où elle étoit, l'éloquence de ſon Siecle.

Un homme de Lettres, très reſpectable & qui poſſede ſon Cicéron, prétend que Patru ſuivit l'Orateur Romain *de fort près en tout, hors en ce qui regarde la force & la véhémence.* Il croit qu'il faut attribuer au caractére doux du François la distance qu'il y-a entre lui & le Romain pour la véhémence ; mais ne ſéroit-il pas plus naturel de fonder cette diſtance ſur la différence des ſujets, qu'ils ont traitez. Cicéron plaidoit pour la conſervation de la République Romaine, pour le ſalut d'un Roi, pour la perte d'Antoine, un des Succeſſeurs du Maître du monde. Il n'eſt guéres difficile à un homme, naturellement, éloquent, d être vehement dans de pareilles cauſes ; on le ſéroit même avec un mérite médiocre : c'eſt-la le cas, où l'on peut appliquer le vers de Juvenal. * *Si negat Apollo facit indignatio verſus.* Patru

* Juvenal Satyre I.

tru plaidoit pour la caſſation du Teſtament d'un pauvre particulier ; pour un jeune Laquais Allemand, qu'une ſervante de cabaret accuſoit du crime de ſeduction. Quels pitoyables ſujets, pour fournir à l'Orateur la véhémence & la force de Ciceron! Le ſage & éclairé Deſpreaux regardoit Patru, non ſeulement, comme un homme des plus éloquens, mais comme un des plus ſurs & des plus ſavans critiques: c'eſt de lui, dont il a voulu parler, dans ces vers de ſon Art Poëtique.

> Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire.
> Que la raiſon conduiſe & le ſavoir éclaire,
> Et dont le crayon ſûr d'abord aille chercher
> L'endroit, que l'on ſent foible & qu'on veut ſe cacher.

Le Commentateur de Deſpreaux a fait une note ſur ces vers, que je rapporterai ici : ceux qui aiment les anecdotes Littéraires la trouveront de leur goût. *Mr. Patru*

 étoit

étoit en réputation de si grande rigidité que, quand Mr. Racine faisoit à Mr. Despréaux quelque observation un peu trop subtile sur des endroits de ses ouvrages, Mr. Despréaux, au-lieu de lui dire le proverbe Latin. Ne sis patruus mihi, n'ayez point pour moi la sévérité d'un oncle, *lui disoït* Ne sis Patru mihi, n'ayez point pour moi la sévérité de Patru.

Mr. Patru étoït aussi honnête homme, qu'il étoit savant & éloquent. Il mérita l'estime de tous ceux, qui le connurent : & cependant il vêcut presque dans l'indigence. C'est à cet état, qui sembloit devoir être si peu fait pour lui, que Despréaux fait allusion dans ces deux vers.

Et j'aime mieux Patru, même dans l'indigence,
Qu'un Commis engraissé des malheurs de la France.

Despréaux avoit en vûë, dans ce dernier vers, un Fermier général, qui pressoit si

ſi fort Patru de lui payer une ſomme aſſez conſidérable, qu'il lui devoit, que celui-ci étoit ſur le point de vendre ſes Livres la plus agréable, & presque la ſeule choſe, qui lui reſtoit. Despréaux le tira de cet embarras, & lui prêta une ſomme beaucoup plus conſidérable que celle, pour laquelle il avoit réſolu de vendre ſa Bibliothéque. Il voulut qu'il la gardât pendant toute ſa vie, & ne la prit qu'après ſa mort. Dans l'esprit des véritables Philoſophes, ce trait de Deſpréaux lui fait autant d'honneur que ſes Ouvrages, & peut étre plus, quelque beaux qu'ils ſoient. Il eſt bien étonnant que, dans un tems, où les gens de Lettres étoient protegez en France, on y aît laiſſé Patru dans l'indigence. Il fut connu, perſonnellement, du Cardinal de Richelieu, qui le fit recevoir de l'Académie Françoiſe: faveur très petite, pour aider à vivre, lorsqu'elle n'eſt pas jointe à d'autres. Il faut que le ſort de Patru aît été bien bizarre & bien infortuné. Chapelain étoit riche, jouiſſoit

 de

de plusieurs pensions de la Cour très considérables : & lui étoit dans l'indigence ! *ô tempora ! ô mores !*

Jay dit que Patru avoit été regardé, par tous les plus grands hommes de son tems, comme le Critique le plus éclairé. Mr. l'Abbé d'Olivet fait, au sujet de la réputation de Patru sur ce point, une remarque qui me paroît de la plus grande utilité. *Il nous est important*, dit-il, * *de nous faire des amis prompts à nous censurer ; d'un autre côté nous pouvons, quelquefois nous devons même, resister à leur censure. Prémier exemple ; celui de la Fontaine : jamais il n'eut fait les Fables, s'il en eût cru Mr. Patru*, ce n'est pas, *dit-il dans sa Préface*, qu'un des Maîtres de nôtre éloquence nâit désapprouvé le dessein de les mettre en vers. *Autre exemple ; celui de Mr. Despréaux, a qui Patru soûtenoit que l'art Poëtique, dans le détail, où il se proposoit d'entrer, n'étoit pas une matiére susceptible d'ornement. Ainsi ces deux ouvrages, les Fables de la Fontaine & l'Art Poëti-*

* Hist. de l'Acad. Françoise Tom. II. pag. 110.

Poëtique de Despréaux, ouvrages admirables & des plus parfaits sans doute, que nous ayons en nôtre langue, nous ne les aurions pas si l'autorité d'un habile Critique avoit prévalu. Il faut, ce me semble, qu'un habile Ecrivain distingue l'entreprise d'avec l'exécution: pour l'exécution, qu'il s'en rapporte à ses amis sincéres; c'est à eux à juger ce qu'elle vaut: mais pour l'entreprise, qu'il consulte ses forces & qu'il se livre à son génie; c'est a lui à se sentir.

Ces réflexions de Mr l'Abbé d'Olivet sont excellentes: & il n'est déja que trop arrivé que les conseils de gens fort habiles ont détourné plusieurs de leurs amis d'entreprendre des ouvrages, qui auroient été d'une grande utilité au public. Si Racine eût ajoûté foi aux avis de Corneille, nous n'aurions point tous les chefs-d'oeuvres, qu'il a donnez. Comme ce fait est de consequence, je citerai ici où je l'ai puisé; c'est dans une Lettre écrite par Mr. de Valincourt, ami intime de Racine: cette Lettre est rapportée dans l'Histoire de l'Aca-

démie Francoiſe. *Un autre fait*, dit Mr. de Valincourt, *que je tiens de Racine, c'eſt qu'étant allé lire au grand Corneille la ſeconde de ſes Tragédies, qui eſt Alexandre, Corneille lui donna beaucoup de louanges; mais, en même tems, lui conſeilla de s'appliquer a tout autre genre de Poëſie qu'au Dragmatique: l'aſſurant qu'il n'y etoit pas propre. Corneille étoit incapable d'une baſſe jalouſie: s'il parloit ainſi à Racine, c'eſt qu'il penſoit ainſi. Mais vous ſavez qu'il préferoit Lucain à Virgile.*

Les Plaidoyers de le Maître me paroiſſent bien inférieurs à ceux de Patru; quoiqu'il y-aït, aſſez ſouvent, de fort beaux morceaux. Mais ils ſont remplis d'une érudition monſtrueuse & presque ſans goût, à force d'être abondante: à peine trouve-t-on quinze lignes, qui ne ſoient ſuivies d'un paſſage d'un Pére de l'Egliſe ou d'un Concile. On prétend que Mr. le Maître n'avoit point d'abord farci ſes Plaidoyers d'autant de citations ſaintes & pieuſes; mais qu'après s'être retiré avec les Solitaires du Port-Royal, il fit ce pieux & ennuyeux mêlange, dans ſes Plaidoyers.

Les

Les partisans du Port-Royal l'en louérent beaucoup : ils aimoient trop St. Augustin pour n'être pas charmez de le retrouver dans les Plaidoyers de Mr. le Maître, quoiqu'en lambeaux. Ils ont même donné des marques publiques de leur approbation à cet égard. *Tout le monde sait*, disent-ils, * *que Mr. le Maître a fait des Plaidoyers, que les Jurisconsultes admirent, où l'éloquence defend la justice, où l'Ecriture instruit, où les Péres prononcent, où les Conciles décident*, C'étoit Mr. de Racine qui avoit occasionné cet éloge des Plaidoyers dévots de Mr le Maître, par une comparaison badine, qu'il avoit faite entre la dévotion de Mr. le Maître & celle de Desmarets. *Que faisoit*, dit-il, * *dans le monde Mr le Maître? Il plaidoit, il faisoit des vers : tout cela est également profane, selon vos maximes. Il avoue aussi, dans une Lettre, qu'il a été dans le déreglement, & qu'il s'est retiré chez vous pour pleurer ses crimes. Comment donc avez vous souffert, qu'il*

* Lettre pour servir de réponse à celle de Mr. de Racine.
* Lettre de Mr. de Racine.

qu'il aît tant fait de traductions, tant de livres ſur les matières de la grace? ho,ho, direz vous, il a fait auparavant une longue & ſérieuſe pénitence, il a été deux ans entiers à becher le jardin, à faucher les prez, à laver les ecuelles. Voilá ce qui lá rendu digne de la doctrine de St. Auguſtin; mais vous ne ſavez pas qu'elle a été la pénitence de Desmarets: peut-être a-t-il fait plus que tout cela.

Parmi tous les Prédicateurs, j'ay toûjours placé Bourdalouë au prémier rang. Selon moi il eſt auſſi au-deſſus de tous les autres, que la vérité eſt au-deſſus de l'illuſion. Fléchier a eu les graces de la diction; Boſſu et a été pathétique, ſublime; Saurin a été éloquent, mais Bourdaloue a mis la raiſon dans tout ſon jour, & nous à forcé à la goûter par la maniére éloquente, dont il nous l'a preſentée. Dans ſes Ouvrages, l'éloquence n'eſt que l'organe de la raiſon: il ne cherche jamais à plaire mais à perſuader: & il plait, ſans le vouloir, & perſuade, comme il le ſouhaite. Il établit d'abord

bord des principes bien liez & bien déduits; il fait ensuite l'application de ces principes à un point de morale & il développe, avec une sagacité merveilleuse, tout ce qui peut en résulter d'utile pour les hommes, dont il peint souvent la vie & les moeurs au naturel. Iamais personne n'à fait des portraits tels que ceux de Bourdaloüe.

Fléchier a composé de très beaux Panégiriques: celui de Mr de Turenne est regardé comme le meilleur. Il avoit toutes les graces de la diction: mais il manquoit de force. Il étoit cependant grand Orateur: & les graces réparoient en lui le défaut du peu de véhémence: Il a fait la vie de Théodose: cet ouvrage est fort bien écrit, mais les connoisseurs trouvent qu'il semble plûtôt sortir de la main d'un bon Orateur que d'un grand Critique.

Mr. de Bossuet fut un de ces génies supérieurs, que dix siecles produisent à peine

peine, & qui paroiſſent, tous les mille ans, parmi les hommes, comme des Phénomenes de l'eſprit humain. Il fut grand dans toutes les Sciences, ſublime & pathétique dans le discours Oratoire: ſon Oraiſon funebre de la Reine de la Grande Bretagne eſt un chef d'oeuvre. Il fut concis, éxact, profond dans l'hiſtoire. Quelque abregé que ſoit ſon Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle, il eſt exellent. Il s'acquit, dans les matieres de Théologie & de controverſe, un nom, qui ne périra jamais: l'Hiſtoire des variations ſur les Dogmes des Poteſtans eſt le livre le plus fort qu'on aît écrit contre eux. Ses ouvrages contre Mr. Claude ſont auſſi profonds que Savans: & je crois que la Bruyere a eu raiſon de dire, en faiſant mention de ce qu'on penſeroit un jour de Boſſuet, *Parlons d'avance le langage de la poſtérité, un Pére de l'Egliſe.* Je ne ſai ſi le caractére de Boſſuet fut auſſi bon, que ſon génie fut beau; il eut des démêlez avec l'illuſtre Mr. de Fenelon, qui ne lui ont pas fait honneur dans

la

la République des Lettres, &, peut-être même, dans l'esprit du public.

Nous avons des Sermons sous le nom de Massillon: on prétend qu'ils ne sont point tels, qu'ils ont été prêchez par l'Auteur. Il y-a cependant de bien belles choses: & il seroit à souhaiter qu'on pût les imprimer sur un manuscrit éxact, & qui eût été écrit par l'Auteur, ou copié sur le sien. Le Sermon sur la Passion m'a paru toûjours un des plus beaux morceaux, qu'il y-ait dans ce genre. Le mérite du Pere Massillon lui fit avoir l'Evêché de Clermont: on pourroit former un doute sur son avancement. Il étoit Pére de l'Oratoire: Ses ennemis le firent ils faire Evêque pour l'éloigner de Paris, ou pour montrer qu'ils récompensoient le mérite même dans leurs adversaires. Décidera la question qui voudra: ce qu'il y-a de certain, c'est qu'il n'a plus préché dès qu'il a été Evêque.

Les Protestants louent beaucoup Saurin; ils ont raison: ils le placent à côté de Bourda-

Bourdalouë; ils ont tort. Saurin ne l'égale point: il n'a, ni autant de force, ni autant de véhémence que lui; il ne connoît point aussi bien le coeur humain; disons plus, il n'a point cette éloquence mâle: il est plus fleuri, plus embelli, si l'on veut; mais l'éloquence de Bourdalouë entraine, ravit: & celle de Saurin flatte, plait & attache.

§. XVI.

SUR MONTAIGNE, LE DUC DE LA ROCHEFOUCAUT ET LA BRUYERE; L'ABBE DU BOSC ET L'ABBE DES FONTAINES.

La réputation de Montaigne est si bien établie, tous les gens de goût se réünissent, si unanimément, sur ce qui regarde ses ouvrages, & s'accordent, si parfaitement, sur les louanges, qu'ils leurs donnent, qu'il est inutile d'en vouloir prouver la beauté & la bonté aux gens, qui ont quelque connoissance des belles Lettres. Quelle vérité, quelle naïveté, quelle bonne

ne ſoi, quelle varieté, quelle érudition, quelle connoiſſance du coeur humain ne trouve-t-on pas dans les Eſſais de Montaigne ! Son ſtile eſt précis, naturel : il a même un certain air Cavalier, qui plait infiniment. Les Ouvrages de Montaigne devroient être conſidérez comme le Bréviaire des gens du monde. Je connois peu de Livres auſſi capables de former un galant homme. Les trois quarts de nos Livres de Philoſophie ſemblent être faits pour multiplier les Pédans ; ceux d'érudition pour dégoûter des Sciences les gens aimables ; ceux de raiſonnemens pour decrediter de l'étude de la morale. Les Eſſais de Michel de Montaigne inſpirent de l'amour pour la vraie Philoſophie, de l'inclination pour l'érudition & du reſpect pour la morale.

Quelques perſonnes, qui avoient peu lû Montaigne, ou qui l'avoient lû avec trop peu de goût, pour en juger ſainement, lui ont reproché de *s'être fait lui-même le ſujet de ſon Livre.* Mais, en faiſant

ſant ſon portrait, il a préſenté à tous les hommes un miroir fidéle, dans lequel tous les hommes peuvent ſe reconnoître. Mr. de Voltaire a, fort ſagement, répondu, à ce ſujet, à une fauſſe critique de Pascal. * *Le ſot projet, qu'a eu Montaigne de ſe peindre, & cela non pas en paſſant & contre ſes maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ſes propres maximes & par un deſſein prémier & principal : car de dire des ſottiſes par hazard & par foibleſſe, c'eſt un mal ordinaire ; mais d'en dire à deſſein, c'eſt ce qui n'eſt pas ſupportable, & d'en dire de telles que celles-la.* „ Le charmant projet, que „ Montaigne a eu de ſe peindre naïve„ ment comme il l'a fait ! car il a peint „ la Nature humaine. Et le pauvre pro„ jet de Nicole, de Mallebranche & de „ Pascal de décrier Montaigne !

J'ay parlé, fort au long, dans un de mes ouvrages, des mauvaiſes critiques de Mallebranche & de Nicole ſur les charmans

* Critiq. de quelques penſées de Pascal par Voltaire.

mans eſſais de Montaigne. Je ne répeterai point ici ce que j'en ai dit : je me contenterai de remarquer que le ſage & ſpirituel La Bruyére penſoit, ainſi que mois, ſur les prétenduës Critiques de ces Auteurs. *Deux Ecrivains*, * dit-il, *ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas auſſi bien qu'eux éxemt de toute ſorte de blâme. Il paroit que tous deux ne l'ont eſtimé en nulle maniére : l'un ne penſoit pas aſſez, pour goûter un Auteur, qui penſe beaucoup ; l'autre penſoit trop ſubtilement, pour s'accommoder de penſées, qui ſont naturelles.* Deſpréaux liſoit, avec plaiſir, les ouvrages de Montaigne, & les regardoit comme très utiles & très inſtructifs : c'eſt à ces ouvrages, qu'il fait alluſion dans ces vers.

Tantôt un Livre en main errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles réveries.

Le Commentateur de Deſpréaux m'apprend que c'eſt de Montaigne, dont il eſt ici queſtion. Mr. de Fontenelle a donné, dans ſes ouvrages, des marques de l'eſtime,

* Caracteres ou moeurs de ce Siecle. Tom. I. pag. 156.

qu'il avoit pour Montaigne. La Fontaine l'aimoit auſſi beaucoup : & Moliére le liſoit une fois toutes les années. Un Auteur approuvé par la Bruyére, par Mr. de Voltaire & Mr. de Fontenelle, par la Fontaine & par Moliére, peut ſupporter, patiemment & ſans crainte, les critiques de Nicole & de Mallebranche ; ſurtout lorsque ces critiques tombent plus ſur le goût, que ſur d'autres choſes.

De tous les livres qui ont été écrits pour l'inſtruction des hommes · il en eſt peu qui me paroiſſent auſſi utiles que l'eſt celui des Caractéres de Mr. de la Bruyere. La nature humaine y-eſt développée ; mais c'eſt avec tout l'eſprit poſſible, avec la préciſion la plus éxacte : rien d'inutile, rien de ſuperflu. Châque coup de pinceau fait un portrait ; & châque portrait, pris dans la nature ; eſt un chef-doeuvre. Le ſeul défaut, que je trouve à la Bruyere, c'eſt que, quelque fois, pour vouloir être trop précis, il abuſe un peu de l'uſage des Métaphores.

Mr.

Mr. l'Abbé d'Olivet ſemble avoir voulu rabaiſſer le prix des ouvrages de la Bruyére; il paroît d'abord donner la préférence aux Caracteres de Théophraſte. *Mr. de la Bruyere*, dit-il, *montre beaucoup d'eſprit dans ſon livre des Caracteres, & peut-être qu'il y- en montre trop: du moins en jugera-t-on ainſi, lors qu'on jugera de ſa manière d'écrire par comparaiſon à celle de Theophraſte, dont il a mis les Caractéres à la tête des ſiens.* Je ne veux point rabaiſſer ici le mérite de Théophraſte: Ie me ſuis ſouvent déclaré, & je me déclare encore dans ce moment, partiſan des Anciens. Mais je regarde la Bruyére comme un génie bien audeſſus de celui de Théophraſte. Ce Grec a peint une vingtaine de caracteres généraux, & les a peint ſimplement: ſes portraits ſont naturels, mais ils manquent, peut-étre, de force. Je paſſe cependant par deſſus ces défauts, & quelques autres. qu'on pourroit reprocher a Théophraſte. Eſt-il poſſible qu'on puiſſe comparer un Auteur, qui a fait vingt portraits, à un autre qui en a fait quatre ou cinq - cents,

 dans

* Hiſt. de l'Academie Franc. Tom. II. pag. 353.

dans lesquels il a peint tout le genre humain en détail. Je défie qu'on puisse trouver un caractére, parmi les hommes, quelque singulier, qu'il soit, dont la Bruyére ne nous aît donné un portrait ressemblant. On accuse la Bruyere d'être fardé, de montrer trop d'esprit; mais on confond l'art de dire, fortement & briévement, les choses, avec le défaut d'une précision affectée. Il est vrai que la Bruyére est concis; mais il est clair. Il est vrai qu'il paroît y-avoir beaucoup d'esprit dans ses ouvrages; mais cet esprit est dans les pensées: il est inséparable des schoses, qu'il fait valoir; enfin c'est un véritable esprit, qui n'a rien de superficiel & qui brille sans dinquant. Mr. l,Abbé d'Olivet assûre, que les Caractéres de la Bruyére sont moins estimez aujourd'huy, quils ne l'étoient lorsqu'ils parurent: il semble qu'il veuille insinuer qu'ils n'ont été recherchez, avec empressement, que par le plaisir, qu'on avoit d'y-voir des traits de Satyre, qui tomboient sur des gens, qu'on connoissoit. Ces gens

gens ſont morts: & le prix du livre de Mr. de la Bruyére a beaucoup diminué, ſélon Mr. l'Abbé d'Olivet. Mais ne peut-on pas lui dire, que par tous les gens, qui aiment à s'inſtruire des mouvemens les plus ſecrets du coeur humain, les Caractéres de la Bruyére ſont auſſi eſtimez, qu'ils l'ont jamais eté? Mr. l'Abbé d'Olivet ſe trompe de juger des ſentimens des autres par les ſiens. Il a condamnè, tres ſouvent Bayle; il a fait une ample & longue critique des Piéces de Racine; il mepriſe la Bruyere: il ne s'agit plus que de ſavoir ſi les Lecteurs ſont du même avis que l'Auteur. Je doute que cela arrive a la lecture de certains ouvrages de Mr. l'Abbé d'Olivet. Au-reſte, il y-en a pluſieurs de lui, qui ſont très bons: & les traductions de cet Abbé ſont des chefs-d'oeuvres. Il a un mérite infini: il eſt éloquent, érudit, il poſſede parfaitement le Grec & le Latin: tant de talens ſont un peu ternis par l'envie de critiquer, & d'écrire, même, aſſez immodestement, contre les plus grands hommes.

Nous avons de Mr. l'Abbé du Bosc un excellent ouvrage; ce sont des Réflexions sur la Poësie & sur la Peinture. Ces réflexions, qui sont trés variées & forté tendues, contiennent une fine & sage critique. Le Systême général du Livre de Mr. l'Abbé du Bosc souffre quelques difficultez: il prétend qu'on juge mieux des ouvrages d'esprit, par le sentiment, que par la raison & par les connoissances, qu'on peut avoir acquises par l'étude. Cette opinion me paroît sujette à de grands inconveniens: & c'est soûmettre les Tragédies de Racine & les Piéces de Moliére à la décision de tous les Bourgeois de la Ville: c'est rendre le Peuple Maître du sort des meilleures Piéces. L'expérience nous a cependant demontré que la Phédre de Racine, que le Mysanthrope de Moliére ne plurent point, par le sentiment, à la multitude, & que ce fut les véritables connoisseurs, qui jugent des choses par raison & par l'étude, qui soûtinrent ces chefs-d'oeuvres, contre le mauvais goût de ceux, qui ne jugent que par sentiment.

J'ay eu des démêlez Littéraires avec l'Abbé Des-Fontaines : ainſi je ſuis en garde contre moi méme ſur ce qui le concerne : cependant, je crois que je ne me laiſſe point entrainer par le préjugé, lorsque je prends, pour baſe de mon ſentiment, celui de tous les connoiſſeurs. Il écrit fort bien ; il eſt éloquent ſans enflure ; il entend même la Critique : mais il eſt ſi partial ; les extraits, qu'il fait de la plûpart des ouvrages, ſont ſi fardez, ſi déguiſez, que le manque de bonne foi diminuë de beaucoup le prix de ſes ouvrages. Il eſt triſte, pour un Auteur critique, que les connoiſſeurs ne le liſent que comme un écrivain de Roman qui fait des Héros & des criminels à ſa fantaiſie. L'Abbé Des-Fontaines donne plus ou moins du mérite, ſelon qu'on eſt plus ou moins de ſes amis, ce défaut lui ſeroit-il particulier, & ne pourroit-on point en accuſer un peu les différens Journaliſtes ?

FIN.

